Tome XVII. N° 3 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Mai 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Transformations de l'Allemagne

Mai 1923 : le désespoir étreint l'Allemagne qui se défait. La *Gazette de Francfort* n'hésite pas à écrire : « L'avenir de notre nation dépend de la France. Notre vie unitaire est à la merci de l'étranger. »

Mars 1924 : M. Stresemann déclare orgueilleusement à Dresde : « Nous sommes maîtres de nos destinées. Rien ne prévaut contre cette certitude. »

Il nous est permis de penser que ces deux affirmateurs traduisent deux aspects différents de l'histoire germanique depuis la révolution de novembre. Aux modifications successives du paysage intellectuel, social et politique du grand pays voisin, il faut bien, à défaut d'un mot plus juste, donner le nom d'évolution. Et si cette évolution est encore si peu sensible à trop de Français, c'est qu'on n'a pas assez compris chez nous la profondeur des changements qui bouleversèrent l'Allemagne après l'armistice. Nous ne sommes pas devant un « camouflage » qui peu à peu se démasque. En réalité, « le pays le plus tragique de l'Europe », comme disait Kleist, a été pendant quatre ans le théâtre d'une lutte sans merci entre des tendances très différentes.

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu une Allemagne nouvelle. Il n'est pas douteux non plus qu'elle ne soit bien près d'être vaincue. De l'effondrement révolutionnaire et du sauvetage démocratique à la faillite du socialisme et au redressement dictatorial et bismarckien, l'Allemagne ayant achevé le cycle de ses transformations intérieures, pourra-t-elle un jour prochain jouer un rôle en Europe? Au terme de l'évolution germanique, « il y aura certainement un événement mondial », écrivait récemment un essayiste. Que sera cet événement? Demandons-le à ces quatre années d'histoire dont il ne peut être en effet que la conclusion :

I

Psychologie de la révolution allemande.

La défaite provoqua dans l'empire voisin une crise politique fort grave, conséquence de la crise psychologique qui sévit alors chez les vaincus. Les individus apprirent brusquement qu'il y a des limites à la « volonté de puissance ». Depuis longtemps, l'Allemand marchant de victoire en victoire, célébrant de faciles triomphes dans tous les domaines de l'activité matérielle ou spirituelle, se croyait capable d'échapper au pouvoir des faits et ne supposait pas de limites à ses rêves. Il perdit pendant la débâcle sa foi absolue en ses propres forces. Et le peuple entier sentit en même temps s'ébranler sa confiance dans l'État dont les événements venaient de ruiner l'infaillibilité.

Les désillusions des individus devaient avoir, en effet, d'inévitables répercussions politiques. Une « atmosphère » révolutionnaire planait donc en 1918 sur l'Allemagne abattue. Mais, dans ce pays de l'organisation, la révolution ne put immédiatement faire table rase et dut se dérouler à l'intérieur de certains cadres préparés d'avance pour l'accueillir.

Elle n'en fut pas moins beaucoup plus profonde et même plus « extrémiste » qu'on ne l'a cru. Mais, éclatant simultanément à Berlin et sur le front des armées, la première annihila la seconde, aussi bien par sa volonté consciente que par son sang-froid et sa prudence.

La révolution de Berlin se fixa deux buts essentiels :

d'abord sauver l'unité de l'empire et ensuite amener au pouvoir, ou plutôt aux bénéfices du gouvernement, de nouvelles classes sociales. Le désordre inévitable de l'intérieur, le chaos de la reconstruction eurent très vite leur loi et furent dominés sans cesse par ces deux grandes pensées qui ne s'obscurcirent jamais. L'une de ces pensées provoqua le renversement simultané de toutes les dynasties qui devenaient, en effet, l'empire disparu, de dangereux foyers de particularisme et qui durent se sacrifier, pour faire place à un nouveau principe d'union : la centralisation républicaine et socialiste.

L'autre arma Noske et poussa les sozial-démokrates à faire fusiller froidement leurs anciens camarades coupables d'avoir voulu hisser au pouvoir, non plus ceux que Lénine appelait les « petits bourgeois », mais ce que les théoriciens allemands nomment le *Lumpenproletariat* (prolétariat de la canaille).

La révolution du front eût échappé à toute règle préconçue et eût accumulé beaucoup de destructions inutiles si elle n'avait pas été devancée et finalement absorbée par celle de l'intérieur. Par ses insultes et les mascarades qu'elle imagina, elle porta un coup très rude au militarisme prussien, que la vieille sozial-demokratie dut protéger et sauver. Émeutière, romantique, elle subit la mystique du bolchevisme alors à sa période de virulence. Elle organisa les solennelles dégradations d'officiers, les embrassades de drapeaux rouges, les tentatives de fraternisation qu'Ernest Toller a célébrées avant de finir dans une prison munichoise. Si elle n'eût point rencontré d'obstacles, en refluant vers le centre du pays, cette révolution chaotique de soldats et de marins eût été certainement, en dépit de toutes les traditions, beaucoup plus dépourvue de bonhomie que celle que raillait si agréablement jadis le prince de Waldek.

Mais la discipline déjà restaurée ressaisissait ces éléments révolutionnaires, à chaque étape qu'ils faisaient sur le chemin du retour. Ils se trouvèrent transportés dans une atmosphère moins passionnée où les démolitions brutales n'étaient plus possibles, où les changements de décor s'opéraient méthodiquement sous la direction de la bureaucratie syndicale.

Le *Lumpenproletariat*, seul capable, selon Lénine, de fournir à l'émeute son « matériel », manquait trop en Allemagne

pour que l'œuvre de destruction s'accomplît brusquement et à coups de marteau. Les sozial-demokrates préférèrent inscrire la révolution dans le code.

Révolution de bureaucrates, en effet, plutôt que de doctrinaires, minutieuse et totale en un sens, mais trop dépourvue de fièvre, d'élan, d'enthousiasme pour intéresser bien longtemps les masses surtout avides d'émotions. Les transformations toutes matérielles ne furent visibles que dans les choses. Les émeutiers du front les trouvèrent en cours. Ils virent les équipes au travail, l'œuvre de déblaiement commencée, l'ordre qui présidait à ce grand déménagement politique et social. Ou ils devinrent de simples spectateurs ou, réencadrés par leurs syndicats, ils consentirent à jouer un rôle obscur et presque inconscient dans la tâche de rénovateur que le socialisme et la démocratie s'étaient assignées.

C'est à la périphérie, c'est à Munich, ville classique de toutes les expériences un peu folles, que se réfugia, pour un temps, l'émeute tumultueuse. Le *Lumpenproletariat*, dirigé par des chefs cosmopolites, réussit le coup d'État munichois qui n'avait rien de proprement germanique.

Lewin fut vaincu en Bavière comme Spartacus le fut en Prusse, et, dans les deux cas, ce fut l'armée prussienne, sous le nom de Reichswehr, qui triompha. L'État-Dieu, qui avait laissé une grande partie de son prestige dans la défaite et les émeutes du front, apparut de nouveau ce qu'il est en réalité en Allemagne : un facteur d'ordre. Mais l'heure n'était pas encore venue de reconquérir l'Allemagne selon les méthodes de Bismarck. L'étranger aurait pu aggraver ses exigences, s'il avait cru sa sécurité menacée. Puis, les forces particularistes réveillées par la défaite ne pouvaient, alors, être négligées.

*
* *

Si la révolution, en effet, n'excitait guère les sentiments démocratiques et républicains qui n'ont en ce pays que la médiocre tradition de 1848, elle réveillait par contre quelque chose qui, selon Meinecke, est « la loi dans l'histoire de l'Allemagne » : le particularisme. Quand on renversa les dynasties dans les États, ce fut beaucoup plus au cri de : Los von Berlin ! qu'au cri de : Vive la liberté ! La tyrannie,

si le pays en subissait une, c'était celle d'un État, non d'un individu ou des institutions. L'édifice craquait d'ailleurs de tous côtés. Il y avait alors un particularisme démocratique représenté d'une part par Kurt Eisner, de l'autre par les républicains de la *Freie Zeitung*, émigrés en Suisse pendant la guerre. Ceux-ci exigeaient que la Prusse fût ramenée dans ses landes primitives et restituât les territoires qu'elle avait conquis sur les États allemands. Partout en outre, on reprochait à la patrie de Bismarck, non seulement ses empiétements sur la souveraineté des États, mais encore son esprit conservateur et réactionnaire. C'était le pays du vote des trois classes, le pays du militarisme et des tribunaux d'exception. Démocrates et particularistes se trouvaient d'accord pour demander qu'elle fût affaiblie et diminuée. Et les autonomies gagnaient du terrain, menaçaient d'aboutir parfois au séparatisme. N'est-il pas établi que le chef bavarois, le docteur Heine, fit alors à notre état-major des propositions formelles pour la constitution d'un État bavarois-autrichien absolument indépendant?

Mais les Alliés, vainqueurs au nom des principes démocratiques, n'usèrent de ces principes que pour briser l'Autriche, non pour briser l'Allemagne. Le particularisme démocratique de Kurt Eisner, du Hanovre et du Palatinat ne leur sourit pas davantage que le séparatisme catholique et conservateur du docteur Heine. Ils n'osèrent pas agir contre leurs doctrines et n'en profitèrent pas non plus lorsqu'elles auraient pu les servir. Ils perdirent ainsi la première occasion de les accorder avec leurs intérêts.

Pourtant, tout était possible, en Allemagne, dans cette atmosphère « catastrophique » qui suivit le grand choc brutal de « l'armistice ». Ce fut la période critique par excellence, celle où les destins de l'Allemagne unitaire furent à la merci de l'étranger, où, dans la confusion totale, personne n'apercevait encore le principe sauveur.

Le chaos politique de cette époque est la conséquence ou le résultat d'un déséquilibre semblable dans les esprits et révèle en effet, chez les individus, la même absence d'idées directrices que dans l'État. « L'Allemagne et Berlin en particulier, a écrit Scheidemann dans ses *Mémoires*, furent, pendant les premières semaines qui suivirent l'effondrement, une véritable maison de fous. »

Les projets les plus extraordinaires étaient accueillis

avec faveur. On ne s'étonnait de rien et on eût subi sans surprise les solutions les plus inattendues. Période d'enfantement, de transformation, rare et brève dans la vie d'un peuple. Il faut se hâter d'un user et modeler la matière plastique qu'elle fournit. Car bientôt il sera trop tard.

Sur le plan intellectuel, l'*activisme* symbolisait d'ailleurs à merveille ce goût du démesuré et cet amour du chimérique. Toute une littérature reniait avec violence le militarisme et le nationalisme, mais niait en même temps les contingences, et, ignorant le monde réel, s'interdisait par là d'agir sur lui. Il en était ainsi de toutes les fureurs de l'Allemagne. Elles étaient sans but et sans force et s'annihilaient les unes les autres. « On peut appliquer le fer rouge sur ma patrie, écrivait alors un jeune poète. Elle se laissera marquer. »

Mais, chez nous, personne ne s'en doutait !

II

Le sauvetage démocratique.

L'Allemagne fut sauvée en 1919 par la démocratie. La deuxième période est remplie tout entière, au point de vue politique, d'abord par la victoire de la Constitution de Weimar sur les puissances particulières, puis par le retour offensif de ces puissances et l'effort pénible de l'État nouveau pour persévérer.

Conçue avant tout pour rattacher solidement les États allemands à un axe central, la Constitution de Weimar porte la marque des nécessités qui l'engendrèrent. Cette charte de la république germanique fut créée plutôt pour une œuvre nationale que pour une œuvre démocratique. Elle impose à toutes les souverainetés locales une discipline uniforme et remplace la domination effective de la Prusse par la tyrannie des institutions, la monarchie fédérale par la centralisation républicaine.

Ses tendances centrifuges furent extrêmes : Berlin continue de dicter les ordres, mais au nom d'un régime abstrait et d'une entité : le Reich, qui remplace le gouvernement concret et visible des Hohenzollern. Aux liens dynastiques si souples et si naturels, elle essaie de substituer un dogme. Et pour jouer le rôle de l'État-Dieu, de la Prusse milita-

riste et guerrière, elle met au sommet de l'organisme un président d'empire aux pouvoirs presque illimités et mandataire direct du peuple.

Cette expérience pouvait-elle réussir? Un Allemand l'a dit : « Le nouveau régime n'était qu'une pancarte couverte de textes draconiens. » Toute cette organisation avait l'aspect fragile d'une création conçue sur le papier et *a priori*, loin du réel. La centralisation n'était pas, en effet, une tendance partie d'en bas comme chez nous en 1790. Elle a été imposée d'en haut à des corps constitués qui n'en voulaient pas, après que la Reichswehr victorieuse à Munich et à Berlin eut montré qu'elle était capable de faire peser sur tous le joug unitaire.

On alla, afin de diminuer à l'extrême le prestige des « pays », jusqu'à admettre que leurs limites territoriales pouvaient être modifiées par un simple plébiscite. Enfin, le fameux article 13 établit que « le droit d'empire supprime le droit des États ».

Ainsi, aux yeux des Allemands patriotes, aux yeux même des bismarckiens, la république pouvait se justifier par cette œuvre de consolidation nationale. Le nouveau régime ne fut en somme toléré que parce qu'on a répété et parfois cru que son rôle essentiel serait de sauvegarder et même d'achever l'unité de l'empire.

Ce fut là longtemps le thème de tous les discours des défenseurs du régime. « La démocratie fera la Grande Allemagne, » s'écriait l'année dernière à Francfort le président socialiste du Reichsrat autrichien, tandis que le pacifiste Quidde déplorait que la République fût en Allemagne « non de conviction, mais d'opportunité », tandis que le député Heile affirmait « qu'on ne peut en ce pays être national sans être démocrate ».

C'est ainsi qu'on justifiait l'existence des institutions nouvelles. Mais, il n'en est pas moins vrai que le changement fut profond, que la démocratie régna vraiment, quoique fort autoritaire, et que, si les méthodes et le but essentiel restèrent à peu près les mêmes, le personnel administratif et gouvernemental fut tout à fait différent. Même au point de vue politique, les nouveaux propriétaires de l'État cherchèrent à obtenir le plus d'avantages possible. Ce serait une grave erreur que de croire que rien ne fut transformé. Le Reischtag fut élu par les citoyens des deux

sexes et il ne fut plus désormais limité par le Bundesrat. La responsabilité ministérielle devint complète. L'Église fut séparée de l'État et les conseils de guerre supprimés, même en campagne.

Mais c'est surtout sur le terrain économique que la sozial-demokratie poussa ses conquêtes. Elle institua les « conseils ouvriers », organisa un système de conseils économiques, destinés à contrôler la vie industrielle du pays et à préparer la *socialisation* des branches les plus importantes de la production nationale. Ainsi la Constitution de Weimar consacrait l'avènement au pouvoir de nouvelles classes sociales. Elle confiait les destinées de la nation à la démocratie.

Et ce n'était pas seulement pour assurer leur avenir personnel que les socialistes agissaient de la sorte ; il fallait aussi ramener par des institutions démocratiques les États plus désireux, il est vrai, de libertés particulières que de liberté tout court, et leur laisser croire que l'autorité du pouvoir central serait rendue supportable par la facilité des mœurs républicaines. On pensait bien par ce moyen garantir l'unité de l'empire sans avoir besoin de recourir à la méthode prussienne, à l'emploi de la force. Si la République de Weimar, plus heureuse que le pré-Parlement de 1848, avait réussi dans cette tâche d'unification, elle eût été sans doute consacrée pour longtemps. Mais elle échoua et beaucoup de ses partisans momentanés commencèrent à se détacher d'elle.

L'histoire des déceptions qu'elle a infligées à son peuple, c'est l'histoire des modifications successives de la pensée germanique de 1919 jusqu'à nos jours.

Contrairement à ceux qui pensaient que la démocratie était capable de remplacer la Prusse dans l'œuvre d'unification, le prince de Bülow avait eu raison d'écrire que « dans une représentation commune de la nation, les forces en Allemagne ont plus de tendances à se disperser qu'à se grouper en une conception de l'Empire et pour des tâches nationales ».

Il est juste de dire que l'expérience unitaire, selon la tradition de Francfort, fut tentée à une époque où les circonstances étaient assez peu favorables, à une époque où la foi démocratique est beaucoup moins vive, où elle subit même une crise européenne. C'était trop demander à la démocratie allemande qui avait d'abord à se défendre et à se consolider.

Le régime parlementaire fonctionna plutôt mal dès le début et il fallut recourir aux gouvernements de coalition, qui sont le plus souvent impuissants. Incapable de créer et de soutenir un pouvoir fort, la démocratie se révéla vite inapte à jouer le rôle qu'on lui avait assigné et à tenir tête au retour offensif des particularismes qui, associés à d'autres difficultés intérieures et extérieures, mirent une seconde fois l'empire à deux doigts de sa perte.

III

La faillite d'un régime.

La vertu du régime weimarien semble à peu près épuisée à partir de 1920. Il n'a pas donné ce qu'on attendait de lui ni au point de vue social, ni au point de vue économique, ni au point de vue politique. Il n'a satisfait ni les démocrates unitaires, ni la classe ouvrière. Obligés par le système parlementaire de ne former que des gouvernements de compromis, la démocratie et le socialisme déçoivent bien vite les masses populaires sans rassurer pour cela la bourgeoisie conservatrice. Ils se suicident d'ailleurs en voulant se réaliser. Car c'est bien au nom de leurs doctrines et pour les servir qu'ils ruinent l'Allemagne.

Sans doute, l'ancien régime leur laissait une situation financière détestable, une dette décuplée, des impôts mal établis, car, pendant toute la guerre, on avait vécu sur l'espérance des indemnités qu'on imposerait aux vaincus. Mais la République de Weimar adopte des méthodes bien plus dangereuses encore.

D'abord, la politique de clientèle inséparable de tout système basé sur l'élection l'oblige à augmenter démesurément le personnel administratif, d'autant plus qu'il faut songer à faire bénéficier des avantages du pouvoir une très nombreuse bureaucratie syndicale.

Dans le service des postes, le personnel passe de 256 000 en 1912 à 385 000 en 1919 — et le territoire de l'empire a pourtant notablement diminué.

Dans les chemins de fer, le mal est plus grave, car l'État démocratique se croit obligé de racheter les réseaux des États confédérés, opération réalisée dans des conditions

ruineuses. Et aussitôt, si le rendement du travail s'affaiblit, les cadres s'enflent sans mesure : 280 000 employés en 1913 et 466 000 ouvriers. En 1921, 430 000 employés et 620 000 ouvriers.

De sorte que la commission des économies qui fonctionne actuellement sous la direction de trois anciens sous-secrétaires d'État monarchistes, même si elle n'avait ouvertement le désir « d'épurer » l'administration républicaine, pratiquerait tout naturellement une politique anti-démocratique, car on ne peut en Allemagne faire des économies sans combattre en même temps la démocratie.

La banqueroute totale, ce n'est point d'ailleurs la démocratie électorale qui seule en est responsable. C'est aussi, c'est surtout le dogme marxiste. Les Réparations ne sont pour rien, bien entendu, dans la faillite financière, la plus complète qu'on eût jamais vue.

Le projet machiavélique et audacieux de ruiner le pays pour échapper au tribut des Réparations, pouvait bien venir à la pensée de quelques intellectuels, non à l'esprit des petits bourgeois socialistes. Leurs dogmes ont agi malgré eux, sans qu'ils l'aient voulu et prévu.

En effet, après l'échec de la réforme financière d'Erzberger, grâce à la coalition des intérêts menacés, on ne tente plus rien de sérieux pour équilibrer les budgets. On se fonde sur ce principe, adopté d'ailleurs et rajeuni par Walter Rathenau, homme d'une imagination dangereuse d'après lequel le développement de la production ramène automatiquement l'argent dans les caisses de l'État. En vertu du dogme marxiste que le facteur économique prédomine, la sozial-demokratie néglige les modestes et traditionnelles solutions financières.

De sorte qu'on a pu dire avec raison que la banqueroute allemande était « le résultat d'une erreur doctrinaire », bien accueillie d'ailleurs par la grande industrie qui y trouva profit. L'État, en effet, ne bénéficia nullement de l'augmentation de la production, car il avait oublié de prévoir un organisme de contrôle chargé de le faire participer aux avantages de la plus-value. C'est pourquoi il fut ruiné, au moment même où certains particuliers s'enrichissaient prodigieusement.

Et cette ruine de l'État atteignit par contre-coup le socialisme qui avait incarné un instant l'État lui-même, dépos-

séda de leurs réserves les syndicats inaptes aux spéculations nécessaires à une pareille époque, mais pénétrés au contraire des idées des petits rentiers et, comme eux, victimes de la chute du mark.

Ainsi s'effondrèrent les cadres qui avaient si longtemps discipliné et organisé le prolétariat germanique.

Une nouvelle distribution des richesses se produisit. Les petits bourgeois qui venaient de conquérir le pouvoir politique furent dépouillés sur le terrain économique au profit des « Schieber » (sorte de « nouveaux riches ») et des grands industriels. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que l'autorité réelle leur échappe de plus en plus, à mesure que le chômage et la famine s'installent au foyer du travailleur. Les magnats avaient prévu que les gaspillages du régime leur ramèneraient tôt ou tard la confiance des masses, ou du moins contraindraient ces masses à l'obéissance.

« Quand le peuple aura faim, disait Stinnes en 1920, il nous rappellera. »

Cette heure est, somme toute, venue assez vite. Les magnats régnèrent effectivement avec le ministère Cuno, qui, d'ailleurs, ne sut point enrayer la chute, ce qui démontra que l'industrie, elle non plus, ne pouvait prétendre à organiser l'empire et à se passer du concours de la force militariste. L'échec de cette expérience rapprochait au fond le pays de la méthode bismarckienne.

Mais ce qui a définitivement rendu improbable la durée de la démocratie weimarienne, c'est son impuissance à unifier l'empire sans maître. Malgré toutes les déclamations, malgré l'évocation fréquente des événements de 1848, tentative vaine pour créer une tradition démocratique, malgré le super-nationalisme que montrèrent les démocrates, revendiquant publiquement pour un des leurs le fameux *Deutschland über alles*, l'idée redoutable mais un peu chimérique de réaliser le pangermanisme par le suffrage universel, se heurta à des obstacles insurmontables, c'est-à-dire avant tout aux rivalités des partis.

Car le mouvement autonomiste de 1923 ne fut pas tant, comme celui de 1918, une revendication locale, que l'expression des luttes politiques qui divisaient le pays. (Ceci ne s'applique pas, il est vrai, au séparatisme rhénan dont la position est tout à fait différente.)

La démocratie socialiste fut attaquée des deux côtés

par les groupes extrêmes, toujours si forts en Allemagne. Selon une vieille tradition, les doctrines s'incarnèrent dans des États particuliers, et la lutte des partis prit peu à peu l'aspect d'une lutte entre États. C'est ce qui rendit la crise si dangereuse pour l'unité allemande.

Le marxisme régnant à Berlin, les pays conservateurs comme la Bavière ou la Prusse orientale ne voulurent pas subir son joug détesté. L'opposition se cantonna d'abord sur le terrain financier et judiciaire. On refusait d'accepter les décisions de magistrats dont les sentences pouvaient satisfaire des vengeances politiques. On refusait aussi de payer les frais des expériences économiques de Berlin. En cette Allemagne où la loi de la majorité abstraite fut toujours inconnue, on n'admettait point de se soumettre à des doctrines qu'on était incapable de sanctionner par la force.

La naissance des « ligues armées » contre-balança la menace éventuelle de la Reichswehr. Puis, un rêve de mégalomanie donna bientôt une allure spéciale au particularisme munichois. Il cessa d'être « grand bavarois » pour devenir « grand allemand ». L'influence passa du parti populiste à von Kahr et à Hitler qui voyaient dans la Bavière la « cellule de l'ordre » destinée à devenir le centre d'une unité nouvelle ». Cette prétention ne pouvait que conduire à la guerre civile.

D'autant plus que le système de compromis adopté par le régime weimarien finit par créer d'autre part un particularisme d'extrême gauche. Berlin ne fut ni assez démocrate pour rallier autour de lui toutes les forces rouges, ni assez conservateur pour mériter le concours de la Bavière blanche, ni assez puissant pour arbitrer le conflit s'il venait à éclater.

Quand la Saxe, elle aussi, protesta contre l'autorité du pouvoir central au nom, cette fois, de la démocratie intégrale, on put se demander si le Reich n'allait pas cesser d'exister. Ainsi le choc de l'occupation de la Ruhr avait élargi et décelé les fissures. Loin de provoquer un mouvement patriotique analogue à celui de 1813, il menaça de rompre à jamais le front intérieur. On ne put plus douter en tout cas que la crise ne serait pas dénouée cette fois par la méthode démocratique. Il fallait qu'une autre force surgît, acceptée par l'étranger passif ou satisfait devant toute tentative de restauration germanique.

Jamais ainsi les espérances de l'Allemagne unitaire n'avaient été si faibles. Jamais non plus les forces morales de la nation ne furent plus près d'être épuisées. L'État s'abandonnait sans réagir. On laissait le déficit s'accroître sans avoir le courage d'adopter la réforme d'Erzberger qui eût pu l'enrayer. Les chanceliers présidaient à la liquidation financière la plus complète qu'on ait vue. On croyait à une fatalité inexorable qui rendait inutile tout effort de relèvement. On se plut à imaginer les pires désastres, à se flatter de l'espoir tragique d'un effondrement prochain de l'Occident.

Personne n'étant plus sûr du lendemain, à beaucoup d'individus toute activité apparaît inutile. Les intellectuels se cherchent des diversions totales et pour oublier le monde présent, s'isolent dans la littérature expressionniste aux formules ésotériques ou même se retirent dans des communautés où ils se livrent à des tâches inactuelles, à la contemplation d'une vie intérieure sans contact avec le réel : l'*Ecole de la sagesse*, de Darmstadt, *les Monastères* de Sannerz, *Neuwerk* entre autres.

Pourtant, subsistent encore des énergies, mais individuelles et anarchiques. Le sens de l'effort collectif se perd. Dans cette Allemagne jadis si soucieuse de collaborer, chaque partie, chaque groupe se crée une force au service d'un but particulier.

Et tandis qu'une partie de la jeunesse se livre au dégoût des « idées putréfiées » dont parle Fritz von Unruh, à la révision de toutes les valeurs morales et au mépris de la loi commune, l'autre « se plaît à agiter des armes ».

Autant de signes de déséquilibre et d'incertitude. La nation voisine semble se complaire dans son mal et ne plus vouloir guérir. Plus encore qu'en 1918 peut-être, elle fut à la merci d'un acte de volonté venu du dehors. Il eût suffi d'appliquer le levier à un des points faibles partout apparents pour que l'édifice entier s'écroulât.

IV

La reconstruction bismarckienne.

La troisième période est celle de l'impuissance du socialisme et de l'effondrement du séparatisme. Les événements font place nette pour la restauration de l'autorité tradition-

nelle et l'application d'une méthode unitaire qui a fait ses preuves.

Philippe Scheidemann, qui présida à la prise du pouvoir révolutionnaire en 1918, nous a dit récemment, dans *la Cloche*, les raisons de la décadence de son parti. « Le mal, écrit-il, vient de la mauvaise éducation qu'a reçue la jeunesse actuelle. Avant la guerre, elle était formée par les syndicats. »

Et on sait que la chute du mark a ruiné les syndicats et discrédité le parti, qui, identifié à l'État, porte la responsabilité de l'opération frauduleuse que fut la dépréciation totale de la monnaie.

Et ce que Scheidemann n'évoque pas, ce qui est vrai avant tout, c'est que le socialisme ne peut vivre et grandir que dans l'opposition et que l'épreuve des réalités l'use très vite, c'est qu'en Allemagne, en particulier, confondu avec l'État, il a cessé d'être un parti de classe et a perdu l'appui des éléments les plus actifs du prolétariat, c'est que n'ayant pas été assez fort pour gouverner seul, il a dû porter le poids des mesures réactionnaires que les membres bourgeois des gouvernements de coalition lui ont imposées, c'est qu'il est devenu en somme, comme l'a dit le communiste Lewy, « un parti conservateur ». Ajoutez, en outre, qu'à cause de l'extrême centralisation qui est l'esprit même de la Constitution de Weimar, le nombre des fonctionnaires s'est accru démesurément. Le socialisme a largement profité de cet élargissement des cadres administratifs. Sa bureaucratie syndicale est devenue la bureaucratie syndicale. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'on le rende responsable des erreurs et des gaspillages de cette bureaucratie?

Ce qui acheva d'ailleurs le socialisme et mit en pleine lumière son impuissance politique, son incapacité à jouer le rôle de « protecteur » de l'organisation allemande, ce furent les mesures de répression qu'il se vit obligé de prendre ou plutôt de consentir contre le particularisme saxon. Ce particularisme, vers le milieu de l'année 1923, différait essentiellement du particularisme bavarois en ce sens qu'il était provisoire et provoqué uniquement par les circonstances. La Saxe rouge voyait la réaction installée à Berlin tandis que la Bavière blanche y voyait le marxisme.

Il fallait que le socialisme, devenu parti de gouvernement,

devenu à peu près l'État même, subît l'épreuve du feu, l'épreuve essentielle en Allemagne, c'est-à-dire qu'il prouvât sa capacité d'unification. C'est à cette épreuve dont elle était sortie victorieusement que la Prusse dut sa grandeur. C'est à son échec que le socialisme dut sa prompte et irréparable décadence. La tâche, il est vrai, était particulièrement rude. La sozial-demokratie gouvernementale n'osa pas s'en prendre à la Bavière. Un triomphe sur Munich eût certes redoré son prestige aux yeux des démocrates et fondé la République une seconde fois. Mais elle craignit une défaite, sentant sa faiblesse réelle. Sa destinée d'ailleurs, depuis qu'elle est au pouvoir, c'est de mater la classe ouvrière. Ebert, une fois de plus, dut suivre la tradition inaugurée par Noske et laissa le général Muller marcher sur Dresde pour ce qu'on appela alors une « exécution fédérale ».

Ce fut là un moment décisif pour l'histoire de l'Allemagne et pour l'avenir de ses institutions. Était-ce la République de Weimar qui ramenait à la raison un État égaré? Ou était-ce la Prusse militariste qui reconquerait le Reich selon la méthode bismarckienne?

Bien vite, l'équivoque fut dissipée. Le militarisme prussien prit la direction des opérations et outrepassa visiblement les instructions du gouvernement civil. Sa résurrection fut si prompte, si brutale et si nette, que, lorsque les députés du Landtag saxon furent jetés à la rue par la soldatesque, le *Vorwärts* put évoquer sans invraisemblance le souvenir de l'affaire de Saverne qui marqua l'apogée du militarisme avant la guerre.

D'ailleurs, le chancelier Stresemann avait sans doute conçu l'entreprise d'une manière un peu différente et ne se fit pas faute de rappeler l'invasion des duchés par les troupe prussiennes en 1866. En fait, l'occupation de Dresde par la Reichswehr, l'entrée des régiments en armes, au son des fifres et des tambours plats, étaient bien à la fois et la résurrection du militarisme et l'application de la méthode bismarckienne.

Stresemann qui fut toujours ouvertement bismarckien, qui regrettait au Reichstag, deux ou trois jours avant son avènement, que le poste du président du Conseil prussien ne fût pas confondu ; comme autrefois, avec celui de chancelier d'empire, eût voulu sans doute aller plus loin que les socialistes berlinois qui ne savaient que faire « rentrer dans

l'ordre » leurs camarades saxons. Lui, fût volontiers entré à Munich. Mais il craignit probablement que l'instrument militariste ne fût pas qualifié pour soumettre un État conservateur à un Empire qui restait encore officiellement démocrate, et que la réaction trop vive qui pourrait suivre ne compromît la situation extérieure.

Le coup d'État Hitler-Ludendorff lui offrit, il est vrai, une dernière chance qu'il se hâta de saisir. Bien vite, en effet, la Reichswehr se mit en marche, en profitant d'ailleurs de l'occasion pour faire en Thuringe, sur son passage, ce qu'elle avait fait en Saxe : dissoudre le parlement socialiste et les organisations démocratiques. Puis, elle poussa vers la frontière bavaroise. On pouvait douter de sa résolution. Malgré tout, von Kahr, devinant le péril que couraient les libertés bavaroises, se décida à exécuter lui-même l'opération de police que méditait sans doute Stresemann, et évita ainsi, comme l'écrivit le député populiste Held, que « le joug du luthérianisme s'appesantît sur la catholique Bavière ».

Les grands jours du particularisme bavarois n'en étaient pas moins passés. La réaction de plus en plus évidente à Berlin lui enlevait ses prétextes les plus immédiats. Puis, l'État bismarckien avait désormais des maîtres, des chefs militaires. Trois mois plus tard, von Kahr et Lossow, les héros de la résistance bavaroise contre la centralisation weimarienne et le règne du « marxisme », devaient démissionner, peu de temps après l'assassinat du séparatisme palatin par des ligues prussiennes sous l'œil indifférent de la commission interalliée.

La Prusse militariste et bismarckienne, celle de von Seckt et de Stresemann unis dans une même pensée, peut donc se vanter d'avoir remporté une double victoire, d'avoir affaibli ou anéanti les deux forces qui s'opposaient à la reconstruction traditionnelle : particularisme et socialisme.

On avait trop cru, en effet, à la collaboration possible de la puissance prussienne et du socialisme. On leur supposait assez gratuitement certains points de contact, alors qu'en réalité ils s'opposent radicalement. Le prince de Bülow avait raison d'écrire que « le socialisme est l'antithèse de l'État prussien ». La Prusse qui a régné par son armée peut-elle s'accommoder d'une doctrine qui sape les bases militaires de sa puissance?

Ceux qui s'étaient flattés de les faire travailler ensemble

à la grandeur de l'empire furent déçus. La sozial-demokratie y perdit surtout. C'était le militarisme prussien et lui seul qui avait ramené l'ordre dans l'État et même en agissant contre le marxisme. Cette démonstration de l'impuissance radicale de la vieille organisation de Bebel et de Liebknecht, si vigoureuse jadis dans l'opposition, eut des conséquences profondes. Le déclin fut rapide. On était venu en grand nombre au socialisme, mais plutôt par intérêt et par discipline, parce que le socialisme s'était confondu un moment avec l'État lui-même. « On y adhérait en 1918, a pu écrire l'extrémiste Graefe, par nationalisme. »

Mais Guillaume Ier avait dit justement : « Qui veut gouverner l'Allemagne devra la conquérir. »

Or, les armes à la main, la sozial-demokratie s'était révélée incapable d'assurer cette tâche. Dans son instinct patriotique, l'Allemagne unitaire la renia.

V

La restauration dictatoriale.

La crise de 1923 était donc résolue et non plus comme en 1918 par la démocratie, mais par la dictature. Ce changement de méthode était plein de sens. A quatre ans d'intervalle, on restaurait l'unité allemande, menacée, par des procédés radicalement différents. Quoi qu'il dût arriver, désormais, l'empire avait inventé le remède nouveau aux crises chroniques qu'il pourrait encore subir, et ce remède nouveau ressemblait étrangement à celui qu'avait inventé jadis le prince de Bismarck.

L'ordre renaquit dès qu'on vit la Prusse casquée faire camper ses soldats sur les places des capitales saxonne et thuringienne. L'Allemagne ne fut plus alors celle de la guerre de Trente ans, avec son anarchie, ses violences et ses catastrophes. Ce n'est pas sans un poignant regret quand on est Français, qu'on renonce à la contemplation de cette crise suprême qui eût pu nous ramener la sécurité d'autrefois : le Rhin tourne vers nous la Saxe champ de bataille, la Bavière reniant le pacte fédéral, le Zollverein même, cette fameuse union économique qu'invoquent tous les fanatiques de l'unité allemande, dénoncé par l'État bavarois

pour qui le reste de l'Allemagne devint un moment terre étrangère ; Stresemann avouant que la détresse financière « accentuait les divergences de races » ; des États se défiant réciproquement et massant des troupes sur leurs frontières ; bref les Allemagnes, le « grabuge » germanique, tranquillité des rois de France et des républiques françaises.

Bientôt, tout cela ne fut plus qu'un souvenir, le souvenir d'une occasion perdue, d'une possibilité trahie !

Ce qui s'écroula en définitive, ce ne fut pas l'Allemagne unitaire, ce fut simplement l'État weimarien, Scheidemann lui-même le reconnaît. Car il établit que la vieille sozialdemokratie, devenue simplement un parti républicain, est le dernier boulevard du régime. Son recul, sa ruine, c'est le recul, la ruine de l'État qu'elle fonda.

Et le système weimarien disparu, éliminé parce qu'il fut incapable de remplir la tâche que Preuss lui avait assignée dès ses débuts : « Centraliser et triompher de la *Kleine Staaterei*, que reste-t-il pour unifier l'Allemagne? Une force et une méthode, la méthode bismarckienne, la force de la Prusse militariste. La puissance industrielle sait désormais qu'elle est à elle seule incapable, aussi bien que le socialisme, de soutenir l'État traditionnel et que dans ce pays il n'y a d'autre ciment que la bureaucratie et l'armée de la Prusse. On pouvait encore choisir en 1918 entre Weimar ou Bismarck si on ne voulait pas sombrer dans le séparatisme, aujourd'hui le choix est fait. Et tout pousse résolument l'empire sur la pente qui aboutit à la restauration bismarmarckienne.

Mais quel est le couronnement logique de cette restauration? Bismarck lui-même a écrit « qu'en Allemagne, on ne fonde et ne conserve une forte vie gouvernementale que sous la forme monarchique ».

Aussi, le dénouement se lit déjà au sommet de la courbe dont nous venons d'essayer d'indiquer le sens. Il tardera plus ou moins seulement, selon les nécessités de la politique extérieure. Dans l'intérêt même de la reconstruction, il importe que la liquidation de l'État weimarien se fasse sans secousse et que la monarchie soit vraiment la dernière pierre de l'édifice lentement rebâti sous nos yeux.

Von Seeckt peut s'éclipser et revenir à sa guise. Son œuvre se poursuivra, qu'il soit lui-même au premier plan ou dans les coulisses. Il suffit que la décomposition de l'em-

pire soit enrayée, que le pessimisme psychologique ait disparu.

On y travaille ! L'expressionnisme s'éteint et paraît déjà archaïque. La littérature actuelle recommence à exalter la patrie et les « grands individus » qui seront les artisans de la revanche. Les organisations armées cessent d'être anarchiques, mais sentant enfin un État fort, elles s'incorporent à lui et acceptent de le servir. La plus importante d'entre elles, le *Stahlhelm*, a ses chefs dans la Reichswehr, émarge au budget, est devenue à peu près officielle. L'éparpillement des forces est conjuré. Autour du faisceau central toutes les volontés tendent à s'unir.

En attendant, on épure l'administration des derniers républicains témoins d'une expérience sans succès. On accepte de « réviser la Constitution selon des principes plus traditionnels ». On assassine les autonomistes au chant des hymnes catholiques. L'ordre existe en effet, « ce bienfait divin ». Pourquoi donc se séparer du corps germanique? Et tandis que Thomas Mann peut s'écrier : « Notre peuple ne traîne plus la démocratie que comme un boulet, » Maurenbrecher affirme, dans la *Deutsche Zeitung* : « Oui, la nation s'aperçoit désormais des conditions permanentes et nécessaires de la vie unitaire en Allemagne. Un jour, donc, elle voudra de nouveau les conditions, toutes les conditions de sa grandeur. »

Cet extrémiste pourrait avoir raison. Il n'est pas impossible que la monarchie prussienne soit plébiscitée tôt ou tard par le peuple.

* * *

Ainsi, depuis 1918, l'Allemagne a marché de crises en relèvements vers l'étape où nous la voyons parvenue aujourd'hui et qui sera peut-être la dernière. Il est assez facile de prévoir maintenant l'événement que cette évolution prépare.

Les luttes politiques peuvent se ramener désormais à deux tendances à peine contradictoires. La formule du coup d'État violent l'emportera-t-elle sur les prudents projets de restauration méthodique entrepris par Stresemann et von Seckt?

Les élections du 4 mai nous renseigneront là-dessus. Mais il semble que l'heure des réalisations « vœlkisch » soit passée

depuis l'effondrement de Ludendorff et d'Hilter. D'ailleurs, comme l'écrivait Bülow, « l'Allemagne n'est pas le pays des coups d'État. » Il est donc possible que le suffrage universel ne soit pas trop indiscret et ne déchire pas avant l'heure le voile dont les dictateurs actuels masquent leur travail.

Regrettons-le. C'eût été sans doute le seul moyen d'alerter l'Europe. La politique de Stresemann, pour triompher, ne peut encore se passer du concours ou de l'indifférence du monde. L'Allemagne est encore soumise à la loi de l'étranger.

Mais pour combien de temps? Au triple point de vue politique, psychologique et social, l'Allemagne d'aujourd'hui n'est plus ce qu'elle était à l'automne dernier. Les événements qui la portent vers le bismarckisme intégral ont déjà la puissance et l'ampleur d'un fleuve. Pour élever tardivement une digue nouvelle, combien de millions de morts faudra-t-il en surcroît?

Peut-on espérer, pourtant, que l'ère des catastrophes n'est pas tout à fait close pour l'empire? A-t-on le droit de penser qu'entre la dictature actuelle et la dictature monarchique, il peut y avoir un dangereux interrègne et que la démocratie et le socialisme qui ont sauvé le Reich en 1918, mais qui ne peuvent plus aujourd'hui que le dissoudre, reprendront haleine pour une nouvelle course? On le voudrait d'autant plus que depuis cinq ans, l'histoire de l'Europe, c'est l'histoire de ces occasions perdues.

PIERRE LAFUE.

La Leçon de la Kabbale

Ce n'est pas injurier bien gravement nos contemporains que de les supposer fort ignorants de ce qu'on appelle la Kabbale. Voilà un mot qui a eu de la fortune, qui sert à des métaphores, à des allusions, à des plaisanteries, et que l'on n'aimerait pas communément définir. Je parierais même que la plupart des gens y soupçonnent peu d'intérêt, voire parmi ceux que passionne l'anthropologie australienne ou l'étude des dialectes afghans ! Or les sujets les plus vieux sont parfois les plus neufs, et les plus lointains semblent vite les plus actuels, pour peu qu'on soulève un coin du voile qui les recouvre.

Nul besoin donc de m'excuser par avance de vouloir faire sentir le singulier de celui-ci. Il parlera bientôt assez éloquemment par lui-même. Et les imaginations les plus froides s'échauffent aisément dès qu'on leur annonce de l'occultisme. Le mystère est toujours pittoresque ; c'est un rôle agréable que de promettre au lecteur une initiation, même primaire, même à bon marché... Au reste, en un propos pareil, il est excusable d'être primaire, louable d'être superficiel. Peu de choses peuvent être sues à fond, mais bien des choses doivent être comprises par le profane. L' « ésotérisme » sous ses formes diverses, ou ce qu'on appelle de ce nom, ne peut être mis sans doute en manuels Roret ; ce n'est pas à dire qu'il ne doive y avoir que des Mages et,

sauf respect, des pourceaux ignorants ; voilà qui serait trop agréable aux uns et trop dangereux pour les autres... En un temps où l'intelligence semble perdre ses droits, pour expier les excès du rationalisme, la meilleure défense contre les puissances qui la menacent est de ne leur point laisser la poésie de l'inconnu.

En France, le mot *cabale* a pris depuis le seizième siècle le sens imagé d'intrigue et de conspiration. Car il s'en est toujours failli de bien peu qu'on ne tînt toutes les traditions secrètes pour complots contre l'ordre du monde. La cabale, surtout si on l'écrit Kabbale, vous a un petit air diabolique et un parfum de soufre. Or, chez nous le mystère se tourne aisément, non en crainte, mais en dérision ; comme le prouve la fortune des expressions *schibboleth*, *tohu-bohu*, ou *abracadabra*. Les premières sont, on le sait, empruntées à l'Écriture, la troisième est une formule usitée sur les amulettes cabalistiques. Une sorcellerie bouffonne et des rêveries absurdes, voilà donc ce que la plupart des gens conçoivent sous le nom de Kabbale. Ce terme est pourtant simple et vénérable ; il signifie seulement *tradition* (comme le mot *relligio* lui-même, d'après le dernier cri de la science). Définissons-le donc sans tarder, de la façon la plus bienveillante : *tradition juive de philosophie mystique et de théologie*.

Je suppose donc que l'existence de ladite Tradition d'occultisme hébraïque est aussi bien méconnue qu'inconnue. M. Paul Vulliaud, son dernier historien et critique, et certes le plus savant, n'a pas eu de peine à montrer dans les préliminaires de son ouvrage (1) quels préjugés l'incompétence fait nourrir sur un tel sujet. Les auteurs de dictionnaires, tant sacrés que profanes, tant juifs que chrétiens, tant croyants que libres-penseurs, ont tous le même défaut : ils n'y ont pas été voir. Les philosophes comme les vulgarisateurs, les bons esprits comme les autres, Leibniz comme M. Salomon Reinach, ont commis sur la Kabbale des erreurs manifestes. Que dire alors du public, plus innocent encore?

Imaginons pourtant un lecteur adonné aux bonnes lettres. Il trouve aisément dans des livres connus des allusions à la Kabbale, qui puissent lui en donner une idée moins fausse qu'incomplète. Reportez-vous au brillant prologue que les

(1) *La Kabbale juive, histoire et doctrine* (essai critique). 2 vol. in-8°. Émile Nourry, éditeur.

Tharaud ont mis à *Un royaume de Dieu* : *...Oh! peuple étrange d'Israël, plein de déraison et d'excès!... Comme au vieux peuple du Livre, il faudra toujours un livre pour exalter son esprit et soutenir son enthousiasme, ces Juifs* (du moyen âge) *n'abandonnèrent le Talmud* (savoir le commentaire tatillon et formaliste de l'Ancien Testament)... *que pour se jeter à corps perdu dans les folies d'un grimoire plus singulier encore : le merveilleux, l'extravagant Zohar, le Livre de la Splendeur... Là était venu échouer tout le fatras des pensées que depuis le fond des siècles Israël traînait avec lui — vieux rêves de Chaldée et de Babylonie, imaginations de la Perse, échos de Pythagore, de Platon, d'Aristote, lambeaux d'idées chrétiennes et de spéculations arabes... Tout cela transformé, trituré, amalgamé, pour accorder ces pensées étrangères avec l'immuable vérité, qui demeurait toujours la Loi dictée par le Seigneur dans les éclairs du Sinaï.* »

Remarquons déjà que ceci suppose admise la révélation d'une loi nouvelle, hétérodoxe, hétérogène, et d'invention récente. Admis aussi que le principal monument du Kabbalisme, le livre du *Zohar*, soit un tissu de folies transcendantes. Hâtons-nous de dire que c'est l'opinion de la majorité des Israélites et de leurs rabbins. Mais, on ne l'ignore pas, le judaïsme moderne, ceci depuis quelque sept cents ans, est infesté de rationalisme ; ce qui, par parenthèse, explique bien sa collusion avec les religions laïques dont les deux siècles derniers ont voulu doter les hommes.

Ouvrons maintenant *la Rôtisserie de la reine Pédauque.* M. d'Astarac, l'alchimiste, y pérore. Nous savons bien qu'il a pris son érudition au *Comte de Gabbalis*, l'ouvrage spirituel et sceptique de Montfaucon de Villars (1). Cela ne le gêne point pour marquer qu'à ses yeux, il existe toute une tradition secrète de théurgie, c'est-à-dire de magie bienfaisante ; laquelle tradition, remontant jusqu'aux prêtres égyptiens, passant par les livres hébraïques et les traités des gnostiques grecs, descendrait jusqu'aux initiés de l'époque moderne. Sur le plan philosophique, elle enseignerait une espèce de dualisme ou de pluralisme (où en effet les gnostiques furent enclins à tomber). A l'égard de la pratique, elle donnerait aux hommes des pouvoirs surhumains sur les forces visibles et invisibles... Arrêtons là la déposition de M. d'Astarac ;

(1) Réédité en 1921 à *la Connaissance.*

bien qu'il entretienne chez lui, l'on s'en souvient, le docte rabbin Mosaïde, cabbaliste ou prétendu tel, il témoigne à merveille de l'opinion vulgaire.

En effet la Kabbale est tenue tantôt pour une philosophie, tantôt pour une magie pure et simple ; et c'est surtout la seconde image qu'en a gardée le commun. On peut dire que cela a fait plus que toute autre légende pour discréditer la Kabbale dans la critique des idées. Et pourtant l'histoire prouve assez que de grands penseurs, et chrétiens, se sont intéressés à elle, et même pour elle. Qu'on le tienne pour néfaste ou salutaire, pour fol ou pour sage, ce système de doctrines a joué du moins son rôle dans les jeux de l'esprit humain. Nous verrons tout à l'heure qu'il n'a peut-être pas perdu tout à fait cette efficace, que l'on peut déplorer, mais qu'on retrouve dans des coins imprévus. Pourtant tout est à reprendre pour en constituer une notion exacte et claire. M. Vulliaud a fait ce labeur pour nous. Suivons-le donc.

*
* *

On pourrait s'étonner d'abord que ce soient les Juifs qui aient fourni un tel effort de philosophie spéculative. La réputation de ce peuple, ou plutôt de cette race, est aujourd'hui celle de penseurs désintéressés, mais nullement de penseurs illuminés. Du reste les philosophes juifs des temps modernes ont vécu dans un milieu christianisé, en sorte qu'il est malaisé d'isoler ce que leur pensée peut avoir de spécifique. Mais on admettra aisément que de Spinoza à M. Benda, l'intellectualisme y règne en maître, à tel point que M. Benda se sent pour le bergsonisme la même répugnance que Maïmonide, le grand rabbin rationaliste du douzième siècle, aurait conçue pour le *Zohar*, s'il n'était antérieur à la rédaction connue de ce livre mystérieux. Dans le remarquable livre de M. Werner Sombart, professeur à l'Université de Berlin, sur *les Juifs et la Vie économique* (1), l'on n'aperçoit du judaïsme religieux ou philosophique qu'un aspect, légendaire certes, mais décevant : la religion juive serait une œuvre de calcul glacial et raisonné, la charte des rapports d'un Dieu très malin avec un homme qui l'est aussi ; elle porterait jusque dans le

(1) Traduction Jankélévitch. Payot, éditeur.

domaine transcendant un finalisme précis et utilisable ; dans le domaine terrestre elle ne créerait qu'un impérialisme patient. James Darmesteter a déjà soutenu que le Talmud a créé une espèce de religion pratique et positive, un vaste traité de droit rationnel à l'usage du plus rationaliste des peuples. Pour M. Sombart, on expliquerait très bien par l'influence juive, d'abord la forme puritaine du protestantisme anglo-saxon — ce qui, en effet, ne semble pas douteux — et ensuite, tout simplement, le capitalisme moderne, lequel, avant de devenir un culte anti-chrétien, aurait donc procédé d'une religion anti-chrétienne. De telles hypothèses, ou, pour mieux dire, de tels systèmes, ont toujours quelque chose de séduisant et de facile. Ils sont du reste toujours fondés en quelque manière ; ils donnent l'illusion d'avoir retrouvé une unité dans l'apparente confusion de ce monde. Mais ils laissent de côté bien des éléments, bien des faits. Et l'un de ces faits, ce n'est rien de moins que l'existence de la Kabbale.

Car c'est aussi du terreau juif, et du plus authentique, qu'a poussé cette tradition de mysticisme spéculatif à qui l'on reproche justement la déraison et l'extravagance, dont on doit en tout cas reconnaître l'ardeur sublime. Nous voilà d'un seul coup bien loin des héros de M. Bernstein, ou de feu M. Rathenau, qui était hégélien, mais enfin dans l'économie politique... La Kabbale s'est en effet toujours présentée, dès les premiers monuments qu'elle nous offre, comme une réaction contre la sécheresse intellectualiste où les Talmudistes étaient tombés. Au douzième siècle, la Bible tout entière se voyait tourner par ces exégètes rationalistes en allégories et symboles, minutieux et puérils. On pourrait s'en faire une idée d'après la symbolique enragée que certains auteurs chrétiens ont tirée, bien plus innocemment, et en dehors du plan dogmatique, des détails liturgiques de notre culte. Je vous renvoie là-dessus à des pages bien connues de *la Cathédrale*. Pour le Talmud, Abraham et Sarah représentaient par exemple la matière et la forme ; Loth et sa femme étaient l'intelligence et la matière ; les quatre femmes des patriarches figuraient les quatre éléments ; et les douze fils de Jacob signifiaient les signes du Zodiaque.

Il n'est donc pas étonnant qu'on ait vu surgir, à côté de cette scolastique presque sacrilège, une floraison de méta-

physique qui méritât, au sens noble et primitif de ces mots dangereux, les noms de théosophie et d'illumination. Disons plus : il serait étonnant que ces deux inspirations, la rationaliste et la mystique, se soient seulement succédé, en ordre historique et à un point donné du temps : presque sûrement, en l'absence même de preuves matérielles, on peut admettre qu'elles ont dû toujours coexister dans la pensée juive, et qu'elles témoignent de ses deux pôles naturels. Là-dessus il semble *a priori* d'une bonne critique, de donner à M. Vulliaud gain de cause. Si modeste qu'apparaisse en fait la Kabbale, on doit supposer que sa tradition remonte beaucoup plus haut que ses monuments attestés ou connus. Ces derniers, sous la forme qu'on leur connaît, sont d'époque assez récente. Le *Sepher Iécira* ou Livre de la Création, est attribué généralement au neuvième siècle de notre ère (quelquefois au sixième). Le *Zohar* ou Livre de la Splendeur aurait été rédigé quatre cents ans après.

D'ailleurs, cette question de *l'historicité* de toutes les traditions occultes ne tarde pas en effet à se poser, dès qu'on envisage leur valeur propre. Elle est à l'origine du grand débat qui divise sans cesse les esprits positifs et les croyants. Rappelons des exemples divers : on sait quelle importance elle prend auprès des celtomanes dès qu'on se permet de douter de la « littérature celtique » dont la foi seule permet d'imaginer les œuvres sublimes, la Triade primitive, — auprès des germanisants s'il s'agit des fabuleuses sagas, et de l'*Ur-épos* de la race supérieure, qui l'aurait donné pour modèle à toutes les épopées d'Occident, — auprès des hindouïsants enfin, lorsqu'on veut juger les Védas d'après leur ancienneté visible, et non d'après leur vieillesse supposée. Il en va de même pour la Kabbale. Le *Sepher-as-Zohar* ou Livre de la Splendeur a bien dû être écrit en Espagne au treizième siècle ; mais il était donné pour l'œuvre d'un penseur du second siècle, Simon-ben-Johaï. Et les Kabbalistes ne doutent pas, ni n'ont jamais douté, que l'origine n'en remonte à la nuit des temps ; sinon sa rédaction, cela va de soi, du moins son inspiration. M. Vulliaud, dont l'érudition est aussi complète que sa vivacité est polémique et piquante, M. Vulliaud rappelle toutes les opinions qui ramènent la Kabbale à un démarquage fantastique du néo-platonisme alexandrin. Parenté, c'est incontestable. Mais filiation, voilà tout le débat !...

Renan et quelques autres, déniant aux Juifs de l'Ancien Testament toute doctrine secrète et toute aptitude à l'ésotérisme, rattachent la Kabbale à l'Assyrie et à la Chaldée. Ils n'y voient guère du reste qu'une méthode de sorcellerie divinatoire. D'autres parlent du zoroastrisme, ce qui ajoute, pour dire vrai, une inconnue à une autre. D'autres, bien entendu, font appel à l'Inde, qui est à la mode, et qui a bon dos, dès qu'on se passe de chronologie... Adolphe Franck, qui, voici trois quarts de siècle, a le premier vulgarisé en France des notions sur la Kabbale, avait agi plus scientifiquement en s'abstenant de rien conclure. Car le tort de toutes ces synthèses et comparaisons est de percevoir des ressemblances et de négliger facilement les différences. C'est aussi de conclure trop vite à un ordre quelconque de succession dès que les ressemblances sont démontrées. L'histoire humaine n'est pas si rectiligne que l'on croit ; il y a eu sans doute en elle bien des enchevêtrements et des parallélismes. Et ceci devrait faire reculer tous les traqueurs d'historicité. M. Vulliaud qui tient, bien entendu, la tradition kabbaliste pour aussi vieille que le Pentateuque, prie seulement que l'on considère la question comme en suspens et que la solution des croyants bénéficie du doute. On ne peut lui refuser l'aveu d'une possibilité. Aussi bien verrons-nous plus loin si cette concession renferme des dangers.

Il ne faut pas confondre, en effet, la mystique, qui est la science et l'usage des facultés surnaturelles de l'âme, avec la philosophie mystique appelée théosophie (1), dès qu'elle est théiste — qui est un système fondé sur une communication presque purement affective et directe de l'âme avec l'intelligence divine. Il peut donc y avoir une mystique sentimentale ; il ne saurait y avoir de vrai mysticisme qu'intellectuel. C'est du reste, pour revenir au christianisme, ce qu'a montré M. Henri Bremond en traitant du Père Eudes et de la tradition *bérullienne*... Toute théologie est du reste mystique par un côté, puisqu'elle suppose d'abord une révélation. Il s'ensuit que l'on a beau opposer commodément les notions d'Immanence et de Transcendance, et concevoir le judaïsme religieux comme séparant par un abîme Dieu

(1) Bien entendu, nous dépouillons ce mot, qui date de Jamblique, de tout ce que les occultistes ou sectaires modernes y ont mis, surtout la Société anglo-saxonne qui exerce un peu partout ses ravages. Au surplus, nous ne mettons dans le terme aucune nuance laudative.

de sa création et de sa créature ; il n'en est pas moins vrai que cette religion où l'âme n'aurait jamais tendu à éprouver Dieu directement, à vivre en Dieu, serait inconcevable. Renan l'a conçue ainsi, dira-t-on ; mais Renan, sous des dehors sentimentaux et bénins, avait aussi peu l'esprit religieux que Voltaire... Donc on peut admettre que chez les Juifs, il y eut, et de tout temps, un mysticisme, que le *Cantique des Cantiques* n'a peut-être pas tout exprimé ; et par suite qu'il y eut peut-être parmi les fidèles une hiérarchie secrète, fondée sur l'intelligence et la ferveur. On n'ignore pas d'ailleurs qu'il existait chez des sectes hébraïques, les Esséniens et les Dosithéens, au moins cent cinquante ans avant notre ère, un sectarisme qui vaut un ésotérisme ; et qu'après tout Jésus-Christ n'a pas fait appel en vain à des forces du cœur qui devaient seulement sommeiller avant lui et qui se levèrent à sa voix. Il n'en faut pas plus pour admettre que la Kabbale, en tant qu'elle représente un mysticisme théologique, doit avoir, chez les Juifs, des origines fort lointaines. Toutes les arguties historiques, toutes les querelles de l'érudition, ne peuvent guère ruiner cette vraisemblance morale, ou cette vérité.

Je sais bien qu'on pourrait raisonner comme l'auteur de *Zadig* : « S'il y a des griffons, dont la viande est défendue, n'en mangeons pas ! S'il n'y en a point, mangeons-en moins encore ! » Ou, à l'inverse, conseiller à des chrétiens d'autant plus de défiance envers la Kabbale, qu'elle se révélerait plus vivace à travers les siècles. Mais, comme le lecteur s'en doute, nous avons bien moins encore que M. Vulliaud, le propos de son apologie. Nous voudrions nous borner à marquer l'intérêt qu'elle présente. C'est dire qu'il nous reste à voir quel en est le problème essentiel, quitte à passer plus généreusement sur les parties accessoires, les plus pittoresques, les moins sérieuses aussi, semble-t-il.

* * *

D'abord y eut-il dans cet ésotérisme juif que l'on peut supposer fort ancien, même avant la Croix, une doctrine fixe, et qu'on puisse appeler, si l'on veut, orthodoxe? Les historiens officiels (1) de la religion d'Israël se sont en général

1) On pourra prendre une conception moyenne de leur thèse d'après l'article d'Isidore Loeb sur « la Kabbale » dans *la Grande Encyclopédie*.

bien gardés de l'admettre. Malgré des exceptions notables, singulièrement le rédacteur de la *Jewish Encyclopedia*, cette opposition est constante. Nous n'avons pas qualité pour décider si, en soi, elle sert ou dessert la thèse chrétienne. Sans doute la simple prudence ordonne-t-elle de noter cette défiance professée par les rabbins, et de la rattacher à leurs sentiments de conservatisme jaloux. Il leur déplaît qu'une part de la révélation faite aux Patriarches ait pu rester secrète, ou protégée par des initiés orgueilleux. Mais cela déplaît encore davantage à l'esprit chrétien ; car, malgré qu'on en ait, il est certain que le Christ a voulu appeler tous les hommes, y compris les humbles, à sa loi et à son obédience. D'autre part, les Pharisiens, pour qui Jésus montra tant de sévérité, ne semblent pas avoir été des tenants de l'ésotérisme, mais de l'orthodoxie rigide et dépouillée. Et si, au contraire, comme le veut M. Vulliaud, il y avait des mystiques initiés parmi eux, alors il faut bien reporter sur cette initiation une part de la réprobation qu'en fit le Christ. Pour la période qui suivit l'établissement de la nouvelle Loi, pas besoin d'être clerc pour comprendre que tout l'ésotérisme du monde, chez les Juifs impénitents, a pour premier caractère d'être étranger au christianisme. S'il s'en rapproche par instants, s'il touche aussi à de grands problèmes que les hommes ont posés de tout temps, il n'est que de lui en donner acte. Mais sous aucun prétexte le chrétien ne doit confondre des voisinages avec des identités, encore moins renverser le rapport mutuel du maître et du disciple. C'est ce que ne manquent pas de faire les occultistes avérés, pour qui la doctrine de l'Église se justifie par la conformité à l'ésotérisme, et non l'ésotérisme par des conformités possibles avec la doctrine chrétienne. Usons d'une comparaison facile : Il y a un fleuve sacré dont le cours principal est connu, et les rives limitées. Il y a des affluents perdus que la direction de leurs lits à demi desséchés semble encore conduire vers ses eaux vivantes. Il y a aussi des affluents qui sourdent soudain d'une fontaine souterraine et se jettent dans le courant. Mais aucun géographe n'admettra que la Seine soit fille de la Douix, encore que la Douix, près de Châtillon, sorte à gros bouillons d'une caverne pour rejoindre la Seine.

La part la plus vivante de la Kabbale ne saurait donc être pour nous ce que les Eliphas Levi et les Albert Jou-

net (1) y démêlent, ou y ajoutent, avec infiniment de confusion ou de superbe... M. Vulliaud a dégagé de façon bien plus humaine ce qui, dans l'occultisme prétendu, parle d'abord au philosophe. Ce n'était pas là chose facile ; car les procédés mêmes de la Kabbale semblent justifier d'abord le renom qu'a cette doctrine d'être une « folie méthodique ». Pour un cerveau occidental, la réaction est immédiate.

Ces procédés sont surtout la *guématrie* et la *notarique*. La guématrie est l'art de retrouver dans les mots des parentés secrètes d'après leur valeur numérique : car en hébreu, comme en grec, les lettres sont aussi des chiffres. La notarique est, en gros, la méthode de former des mots par acrostiches, transpositions de lettres, anagrammes, etc.. Avec le premier système, si le nom de Néron valait 666, on démontrait aisément que l'Antéchrist devait avoir aussi 666 comme formule chiffrée. Avec le second, on peut décomposer presque tous les vocables, les recomposer en ordre différent, et en tirer des conclusions mystiques. Rostand était sur la voie en marquant que *Napolé-on* forme un crépitement d'éclair, puis un coup de tonnerre ; M. Claudel aussi lorsqu'il dissertait sur le mot *connaissance*, dissocié en *co-naissance*, naissance conjointe, etc... Rossetti, le commentateur de Dante, a cru trouver dans la *Divine Comédie* des choses inouïes en faisant l'exégèse des nombres propres, dont chaque lettre figurait pour lui une initiale. Il y eut avant la guerre un fou d'Angers, nommé Pierre Brisset, que des étudiants sans pitié élurent pour « prince des penseurs ». Il a écrit deux ou trois ouvrages, dont l'un s'appelle *les Origines humaines*. Il y démontre que l'homme descend de la grenouille, par des suites de mots dans ce genre : Uranus, Ranus, Rana, Raine, Rainette, Reine, Roi de l'univers, etc... Enfin, sans rappeler les calembours inspirés ou humoristiques que Victor Hugo a commis dans ses œuvres, on peut noter la prophétie célèbre qui fut dénichée à la gloire de l'Em-

(1) Éliphas Lévi, pseudonyme de l'ex-abbé Constant, auteur du *Dogme et rituel de la haute magie* (qui est un livre bien décevant et bien creux), a écrit vers 1860 *les Mystères de la Kabbale* ou *l'Harmonie occulte des deux Testaments*. Feu Albert Jounet a publié *la Clé du Zohar* (!). Tout cela est, vu de près, infiniment simpliste et primaire. En tout état de cause, on se demande quel étrange ésotérisme essaie si vulgairement de se divulguer lui-même... Je renvoie là-dessus les curieux à l'innocent et prétentieux *A B C de l'occultisme* de Papus. (Dorbon, édit.)

pire dans les mots : *Révolution française* = *Vote; un Corse la finira!*

Quand les combinaisons de lettres et des mots n'atteignent pas à cette bouffonnerie où le finalisme débridé le dispute à la folie philologique, elles risquent bien de détraquer les cerveaux ; exactement comme la recherche des martingales au jeu et la passion des « réussites ». Ces procédés ont aussi un risible avantage qui est de se prêter à un nombre presque indéfini de commentaires sur chaque terme de langage. Seules des statistiques impossibles ou un calcul affolant des probabilités risqueraient de ruiner l'apparente valeur mystique de ces travaux-là. En général, les Œdipes du café du Commerce, adonnés à l'art des mots carrés ou des mots en losange, ne cherchent point de raison occulte à leurs combinaisons ; mais c'est un fait que d'autres en ont cherché. On est frappé de voir quel rôle a joué la spéculation numérique, la recherche des chiffres sacrés dans des philosophies réputées pour sérieuses. On se souvient du Nombre sacré qui, dans la *République* de Platon, a fait pâlir tant de commentateurs ; quant à l'arithmétique fantaisiste que Pythagore donnait pour principe à la cosmologie et même à la morale, elle était un curieux exemple de ce qu'engendre la manie puérile, mais tentante, de concrétiser l'abstraction, chez les peuples qui viennent de découvrir cette dernière. Mais à l'égard de l'Écriture, il n'est pas impossible que, vu la méthode abréviative des Juifs, on y puisse trouver des cryptographies fondées sur le système numérique. Sans doute il est difficile dans les langues classiques de prendre au sérieux le jeu des nombres et des caractères. *Roma* forme l'anagramme de *Maro*, d'où l'on peut conclure que Virgile était prédestiné à illustrer Rome, mais aussi d'*Omar*, d'où l'on pourrait conclure que ce calife devait devenir César ! En grec, un poète voulant se moquer d'un nommé *Démagoras*, calcula le nombre que formait son nom épelé, et le trouva égal à celui que formait *Loïmos*, c'est-à-dire *peste!* Or, chez les Hébreux, les procédés prêtaient beaucoup moins à rire. Les premiers chrétiens mêmes ont eu de la vénération pour le célèbre acrostiche d'*Ikhthus* (poisson) = Jésus-Christ Fils de Dieu, Sauveur. On sait que c'est par respect que les tenants de l'ancienne Loi évitaient le Tétragramme sacré que compose le nom de Jéhovah, pour le remplacer par des tétagrammes équivalents : Adonaï, Ehieh... Donc, ce qui nous

paraît aisément des divertissements de maniaques est tout autre chose en son principe. Nous pouvons supposer à la rigueur que c'est tout autre chose aussi dans l'application.

Le *Sepher Iécirah*, où les médisants ne voient qu'un manuel gnostique, est fondé sur cette lecture mystérieuse des lettres, qui représente la lecture de la Pensée suprême. Ce livre explique la création du monde, laquelle est l'œuvre de Dieu, qui n'agit pourtant que par des puissances intermédiaires, appelées *Séphiroth* (pluriel de *Séphirah*). Ces puissances sont au nombre de dix : les dix nombres. On y ajoute les vingt-deux lettres de l'alphabet, car l'alphabet est le développement du nom sacré de Jéhovah. Le Verbe de Dieu circule dans les Séphiroth, considérées sous le concept de nombres et soutient de sa puissance active la création. On range parfois dans les écrits kabbalistiques la *Source de vie* de Salomon-ibn-Gabirol, le célèbre philosophe qui vécut en Espagne au onzième siècle ; mais M. Vulliaud ne le tient pas pour un kabbaliste véritable. Reste donc le *Zohar*, que l'on suppose refléter, dans sa rédaction du treizième siècle, une tradition infiniment ancienne. C'est le *Zohar*, qui doit nous donner la « clé du ciel », comme disent les initiés, à savoir la plus haute métaphysique.

Le *Zohar* contient en effet une métaphysique contemplative dont l'analyse, à proprement parler, ne se peut faire, puisqu'elle aboutit en dernier ressort à supprimer la pensée logique et discursive. Une méditation de Dieu conçu comme l'*Infini* pur (*En-Soph*) se prête mal à la dissociation des idées. Déjà les hymnes prétendus orphiques, dont Clément d'Alexandrie nous a conservé quelques textes, se résolvent en invocations jaculatoires, destinées à ne pas définir l'infini. Mais la Kabbale zoharique arrive vite à cette « illimitation », à cette opération presque négative de l'esprit. *En-Soph* veut dire non pas *non-être*, comme on a prétendu, mais *contraire d'être* ; ce qui se comprend, puisque l'être conçu par les hommes est toujours limité en quelque façon par la conception même. Car on ne saisit (*concipit*) que par des contours, qui sont des limites. Leibniz et même Fénelon ont reconnu que *l'infini* absolu est en apparence un concept négatif, comme son vocable d'ailleurs ; mais qu'il signifie l'être positif par excellence, puisque c'est *fini* qui est par essence négatif. Schopenhauer, à la fin du *Monde comme volonté*, marque bien aussi que le Néant auquel il convie les adeptes de son néo-

bouddhisme, ne se nomme ainsi que par la déficience des mots et de l'esprit, et qu'il peut désigner au contraire la plénitude absolue de l'existence. Il serait donc absurde de prêter à la Kabbale l'adoration du Non-Être, du Néant, sous prétexte que c'est par voie de négation logique qu'elle proclame la transcendance divine. On lui a partout reproché cet athéisme, qu'elle partagerait alors avec des mystiques suspects d'hérésie, comme maître Eckhardt, mais non suspects au moins d'athéisme !

Or ce Dieu (En-soph) n'a aucune faculté d'action ou de manifestation. La création est donc inexplicable. Et c'est pourquoi on Lui suppose les Sephiroth. Ce sont à la fois des hypostases émanées de Lui et des abstractions allégoriques dont seul un arbitraire biscornu, né sans doute de la hantise des chiffres, semble borner la nomenclature (1). A noter en passant que les trois premières (Couronne, Sagesse et Intelligence), les Sephiroth suprêmes, qu'on obtient aussi en comptant les lettres de l'alphabet de dix en dix (2), forment justement le mot symbolique de *Aïn* = Rien. Les Séphiroth, pour un cerveau occidental, sont encore plus abstraites que les entités gnostiques que l'on connaît sous le vocable d'Eons, d'Anges, de Puissances ; et quand la Kabbale les désigne plus concrètement, c'est par images (Beautés, Voix, Esprits, Splendeurs) qui ne nous renseignent guère. Considérons-les comme des attributs, abstraitement personnifiés. En tout cas, ils sont essentiellement limitatifs ; là est leur rôle propre. Ils limitent la nature créée, et donnent sa forme à la matière. Ils sont donc des intermédiaires métaphysiques entre le Créateur et sa création. En tous cas, rien ne semble déroger en eux au monothéisme (3).

Mais, dira-t-on, si les Séphiroth sont immanentes à Dieu, le principe créateur de Dieu est éternel comme lui? pourquoi pas aussi la substance de la création? Pourquoi pas même

(1) Exemple : Pourquoi 10 Sephiroth? Parce que chaque corps a trois dimensions, dont chacune reproduit les autres. Or $3 \times 3 = 9$. Ajoutons l'Espace, cela fait 10. Il y a donc dix principes de limitation. Et 10 ne contredit pas le 1, l'unité absolue de Dieu, car l'Un est la base de tous les nombres et la pluralité procède de l'Unité, etc...

(2) Ces trois lettres en représentent donc vingt. Ce sont A, J, R, qu'on lit à l'envers, et à qui on ajoute les deux dernières, le *schin* et le *thav*. Ce qui donne *Reschith*, qui veut dire justement le *commencement!!*

(3) Au treizième siècle, Azriel ben Ménahem, surtout, a commenté fort clairement la théorie des *Séphiroth*.

l'éternité du monde? Dans la solution monothéiste, il est peut-être illogique de demander si Dieu est antérieur au monde, car Dieu est hors de toutes catégories limitatives, temps, espace, mesures de toutes sortes, au lieu que la création est essentiellement quantifiée et spécifiée : la matière. Mais si, dans la Genèse même, il est dit que la création subit un ordre chronologique, c'est dans sa formation, plutôt que dans la production de sa substance même, qui provient de la volonté initiale de Dieu.

Il reste l'accusation de panthéisme et d'émanationnisme. On pourrait croire en effet que l'En-Soph des Kabbalistes, loin d'être un libre créateur, est immanent à une nature divinisée qu'une fatalité interne anime et organise. M. Vulliaud, après Drach, rabbin du siècle dernier que la Kabbale fit convertir à la foi catholique, rétorque ces nouveaux griefs avec précision et bonheur. Pour autant qu'on puisse juger sur l'ensemble d'une doctrine si compliquée dans le détail, il est clair que ces spéculations étranges ne sont si hasardeuses que parce qu'elles procèdent d'un monothéisme intransigeant. En effet, quel est le grand problème de la philosophie créationniste? C'est le comment de la création, plus encore que son pourquoi. On peut faire admettre très aisément aux incroyants que la bonté de Dieu soit la raison de cette opération inconcevable, et que son activité nécessaire en soit la fin dernière, et du reste perpétuelle ; car la fin du monde même n'amènerait pas une réintégration du créé dans le créateur. En revanche, les logiciens se heurtent à cette antinomie d'un être parfait et infini qui accepte de se dissoudre en choses finies et en imperfections. C'est cette antinomie que résout dans le christianisme même la préexistence du Verbe créateur, en qui, d'après des néo-platoniciens (Scot Erigène, par exemple) préexistaient aussi les Idées. Quoi qu'il en soit de la doctrine, on doit la considérer avec un certain respect, et ne la point confondre avec les folies d'une espèce de polythéisme symbolique ou de mythologie perverse.

Mais on pouvait faire cette confusion. Et on l'a faite. Et ce fut la faute de l'expression orientale qu'une telle doctrine avait revêtue, dès le *Zohar*, et avant lui, chez des auteurs gnostiques comme Valentin. La création est décrite par eux comme une épopée nuptiale d'abstractions, que par malheur il faut bien décrire avec des images charnelles. Il

s'ensuit des allégories choquantes et ridicules, lorsqu'un génie égal à celui de Platon ne vient pas les sauver. On devine à quel symbolisme sexuel prêtait la théorie de l'Unité rompue en multiplicité et de la restauration générale que les Kabbalistes plus tard semblent espérer au sein du créateur. Le juif espagnol Aboulafia (dix-septième siècle) et différents hérésiarques chrétiens de la même époque, par exemple la quiétiste Antoinette Bourignon, ont écrit là-dessus mille extravagances incongrues. C'est du reste une assez sûre pierre de touche que le bon ton, même dans les spéculations théologiques ou théosophiques... Le malsain à l'égard de l'esprit s'y révèle vite malsain à d'autres égards. Lorsqu'un Freud imagine que toute donnée métaphysique provient d'une mythification d'images sensuelles, il oublie que précisément, au contraire, c'est la métaphysique dévoyée qui tombe dans ce domaine des puérilités ou des abjections. Un croyant averti de l'histoire des doctrines ne peut ni ne doit ignorer qu'il se manifeste très vite du satanisme dans ces fantaisies-là. C'est un fait que les gnostiques, après avoir voulu expliquer le monde entier par un acte d'amour, sont vite arrivés, dès Valentin lui-même, à y supposer un principe de haine. Ce n'est pas le panthéisme, ce n'est même pas le polythéisme qui surgit aussitôt chez eux, c'est un dualisme où le Démiurge est rapidement détesté comme une figure toute-puissante du Démon, du Mal créateur. L'anathème qu'il encourt retombe aussitôt sur la création elle-même, qui participe de son seul principe exécrable, et ainsi l'acte d'adoration tourne à un acte de révolte contre le Dieu supérieur et impuissant qui n'a envers le monde ni lien de paternité ni créance de gratitude. Il y a bien peu de gnostiques qui ne soient arrivés au stade de l'encratisme démoniaque, où la morale exige qu'on nie entièrement la nature et le Créateur pour retrouver, par hypothèse, les éléments divins égarés dans ce monde perdu. La Kabbale proprement dite ne paraît pas avoir ouvert cette voie perverse à ses adeptes ; du moins n'empêchait-elle pas autant qu'on pourrait le croire, des esprits faibles de s'y égarer, et de révérer en ce Dieu trop étranger et hostile à la conception des hommes une approximation désespérée du Néant.

M. Maeterlinck, dans son livre du *Grand secret*, a pris le plaisir funèbre de suggérer à ses lecteurs que l'ensemble de

tous les occultismes du monde n'est si grandiose, si vénérable et si vertigineux que parce qu'il compose un masque à la négation : *une négation sans bornes, un vide immense, une ignorance sans espoir... On ne sait rien, on ne peut rien savoir, on ne saura jamais, car Dieu lui-même ne sait peut-être pas.* Ainsi donc, en négligeant la dernière proposition, qui est du genre renanien ou du genre absurde, on pourrait conclure que l'agnosticisme est la fin dernière de toutes les gnoses supposées, et que le fond de l'abîme où l'on conduit les mystes est ouvert sur un autre fond, noir, insondable, où les initiés feignent de se pencher, pour en faire accroire aux profanes. Les Tharaud ont dit du *Zohar* que les Juifs y ont pu respirer *une poésie indéfinissable, telle qu'une intelligence d'Occident n'en peut guère concevoir, quelque chose de mystique et de sensuel, coloré, brillant et vide.* Est-ce sur ce mot de *vide* qu'une analyse pareille doit en effet s'arrêter? Comment cet échec se vérifierait-il puisque, de l'aveu des mêmes auteurs, la Kabbale a « pour la première fois chez les Juifs » marié la terre au ciel, fait imager avec une précision presque païenne les Splendeurs de l'au-delà, remplacé par « une familiarité sans borne cette terreur sacrée qui mettait autrefois une distance infranchissable entre Israël et son Dieu? »

*
* *

Précisément la Kabbale, se présentant comme une mystique objective, vise aussi à proposer, non seulement une méthode de spéculation, mais des rites personnels et même collectifs d'adoration. Nous n'avons pas ici à donner une idée de ce rituel qui comporte surtout des espèces de litanies de noms sacrés et de symboles numériques ou alphabétiques. On aurait tort seulement, si abstrait qu'on le suppose, de croire qu'il puisse conduire le croyant à une gnose purement philosophique et glacée. Du reste, l'usage des amulettes et des talismans cabalistiques prouve assez, outre une superstition proprement théurgique, une conception vraiment plate de la divinité et de sa puissance protectrice. Enfin, pour négliger les déviations proprement magiques et grossières de cette métaphysique assez noble, nous noterons que le Messianisme juif se révèle dans le *Zohar* comme dans le Talmud lui-même. Une conscience très forte de l'élection

du peuple israélite, une patiente espérance nationaliste dans son destin temporel et spirituel, voilà ce qu'il était naturel d'y trouver, et ce qu'on y trouve en effet. Le *Zohar* se donnant pour l'œuvre de ce Simon-ben-Johaï qui aurait vécu au second siècle, ne pouvait manquer de refléter les sentiments invincibles que causa la Diaspora chez le peuple béni. Il offre donc des supputations compliquées sur la venue du prétendu Messie et la date de son apparition. Il compte même sur deux Messies en succession et gradation ! En certains endroits, il annonce même cet événement en des termes que les apologistes chrétiens ont retenus comme un aveu ou un repentir.

Mais l'aventure des Hassidim est là pour nous enseigner ce que vaut ce messianisme-là. Au dix-septième siècle, un imposteur, Sabbataï Zévi (1) se donna pour le Messie attendu. Et il y en eut d'autres, Haym Vital, Isaac Louryah, dont la gloire envahit toutes les communautés dispersées et les fit de loin frissonner d'espérance. Un autre prophète, Bâlochem, a fondé l'église des Hassidim qui persiste dans les Karpathes, et de l'ascétisme est souvent déchue aux pires dévergondages. Là encore, la floraison de tant de plantes éphémères et suspectes aide à juger le germe, vivace, mais peut-être maudit.

La Kabbale ne nous intéresserait guère si elle ne nourrissait que l'histoire de ces sectes dévoyées. Or, elle a passionné un grand nombre d'auteurs chrétiens. Plusieurs Pères de l'Église ont parlé d'elle, ou plutôt de sa tradition avant la lettre, avec défiance, plusieurs avec une sorte de sympathie. M. Vulliaud apporte là-dessus des références frappantes, et non douteuses. Mais surtout dès la Renaissance, la fortune de la Kabbale fut considérable en dehors du monde juif. Pic de la Mirandole, dont le renom ridicule procède de légendes absurdes, Marcile Ficin, d'autres encore, ont tenu la Kabbale pour une épreuve imparfaite et voilée du christianisme virtuel dans le peuple d'Israël ; et le passionnant est de trouver la source de l'apologétique par les Juifs que tente l'auteur des *Pensées* dans des ouvrages de chrétiens qui furent au courant de la Kabbale ! Ce n'est pas à dire que Pascal fût kabbaliste ; du moins procède-t-il formellement de ses admi-

(1) Né à Smyrne en 1626 ; sa secte se perpétue encore en Pologne et dans le Proche-Orient.

rateurs (chapitres x et seq. de l'édition de 1670). En revanche, Spinoza, comme il était naturel, a traité la Kabbale de folie charlatanesque ; ce qui, à tout le moins, doit écarter d'elle l'accusation de lui avoir inspiré le panthéisme que l'on sait. Pour l'Allemagne, il est à peine besoin de rappeler que Jean Reuchlin, au quinzième siècle, crut fermement à l'utilité apologétique de la gnose israélite ; de même Knorr, au dix-septième, chez qui Leibniz fréquenta ; en Angleterre, Henry More. En France, la Kabbale a été plus récemment étudiée par Adolphe Franck, catholique, par Drach, juif converti, et Jean de Pauly, protestant, qui traduisit le *Zohar*.

Mais tous ces noms ne formeraient qu'une poussière, et parleraient aux seuls érudits, si nous ne retrouvions dans la philosophie germanique une influence considérable de la Kabbale. Il n'est pas possible ici de marquer l'action qu'a exercée Jacob Boehme (1), le cordonnier théosophe, sur la pensée allemande avide de trouver à son antirationalisme, à son illuminisme, des titres de noblesse orientale. Comme on sait, voilà qui n'a guère changé : on peut s'en assurer de nos jours. Le célèbre hébraïsant Molitor (1799-1860) n'a pas hésité à rattacher à la Kabbale le boehmisme d'abord « sorti, dit-il, de la plus profonde source de l'esprit national » des Allemands, et ensuite tous les systèmes de Schelling, de Schlegel, de leurs disciples ou contemporains. Pour Hegel, la décision est en suspens ; mais elle est bien tentante, car Molitor lui-même a traduit en un style nettement hégélien les spéculations sur l'En-Soph. Certes, aux yeux des spécialistes, de M. Vulliaud le premier, il n'y a que des ressemblances vagues entre le kabbalisme et l'illuminisme allemand, et des parentés de rencontre avec les orientalistes susnommés. Mais comment n'être pas troublé par des concordances qui font soupçonner au moins une obscure unité de principes ou des parentés mentales plus claires que celle des idées? Frédéric Schlegel était gendre de Moïse Mendelssohn, qui rêva sans cesse la synthèse des fois juives et chrétiennes, et qui était lui-même le disciple de Lessing, un des premiers prophètes du germanisme intellectuel.

On est surpris de voir comme tout se tient confusément dès qu'on descend un peu au-dessous de la zone éclairée, dans l'histoire des esprits. Il n'est pas douteux que la vogue

(1) Voir Boutroux, *Jacob Boehme*, 1888.

de l'orientalisme, qui marqua la fin du dix-huitième siècle allemand, n'ait eu bien d'autres causes que l'attention scientifique à un domaine nouveau de la philologie : le mysticisme des Saint-Martin et des Swedenborg, sans remonter jusqu'à Boehme et à Van Helmont, explique mieux que des découvertes la métaphysique allemande qui sévit il y a cent ans. Sans doute Hegel ni Fichte, ni par conséquent Schelling, n'existeraient sans Kant, le grand chorège. Sans doute aussi Schopenhauer a tiré de l'Orient une philosophie fort différente, que sa culture française et sa haine contre Hegel suffisaient à rendre originale à tout prix. Mais tous les divers idéalismes, transcendantaux ou autres, n'auraient pas eu non plus leur couleur sans la tradition des illuministes, ni surtout cette tendance à rompre les cadres intellectuels, que la mystique orthodoxe des chrétiens a toujours soigneusement conservés.

Il serait séduisant de soupçonner aussi la Kabbale sous les diverses traditions occultistes dont se réclament des sectes plus ou moins secrètes, et plus ou moins riches en bagage doctrinal. On n'a pas manqué d'établir une filiation entre elle et la Maçonnerie, qui n'a garde de refuser une si flatteuse origine. Mais les questions de ce genre sont à la fois insolubles et oiseuses ; car en tant que secte moderne, la Maçonnerie ne cesse de s'inventer des titres de noblesse ; et en tant que fille du dix-huitième siècle (je parle en historien prosaïque) elle a dû évidemment recevoir dans son sein, à l'origine, tout ce qui flottait un peu partout de troubles idéalismes et d'illuminismes généreux. Depuis lors, le scientisme et le positivisme les battent en brèche sous le toit même du Temple ; et il est bien difficile de savoir si la tradition l'emporte sur le modernisme, ou ce qui est le plus dangereux pour l'Église : le rêve d'une synthèse suprême et occulte des religions ou le propos d'une antireligion déclarée. Nous n'essaierons pas non plus de distinguer ce que le théosophisme contemporain a hérité des occultismes qui se vulgarisaient à l'époque de la Révolution et dans la première moitié du dernier siècle. Il serait surprenant qu'on arrivât à découvrir dans leur simplicité ingénue tous ces mouvements, tous ces grouillements de l'ombre. Mais s'il est imprudent de s'aventurer sur ces terres dangereuses et suspectes, il est en revanche maladroit d'imaginer que tout y soit grandiose et mystérieux. Je renvoie le lecteur au *Dictionnaire de*

théologie catholique (art. Cabale) où, non sans quelque simplification, la doctrine mystique des Kabbalistes est analysée et filtrée commodément à l'usage des curieux raisonnables.

Il importait donc peu à notre dessein de confronter la Kabbale, qui n'est pas un système, mais un gouffre bouillonnant de philosophie, sans doute peu cohérente, avec la doctrine tranchée de l'orthodoxie catholique. Il importait même peu de marquer quelles thèses antichrétiennes y sont exprimées formellement ou impliquées comme par hasard (par exemple la restauration complète du mal, et, semble-t-il, la réincarnation purificatrice des âmes). Encore moins de noter les pittoresques bizarreries, les oripeaux d'Orient dont est couverte une telle doctrine mystérieuse. Pour le profane, qu'il est souhaitable d'être et de rester, l'intérêt principal réside dans cette leçon que l'on peut tirer de bien des occultismes : c'est qu'il semble y avoir une unité profonde entre tous les systèmes étrangers ou hostiles au christianisme, et dans leur germination successive, la poussée d'une force sans cesse identique à elle-même. Allons plus loin ; il se pourrait donc qu'il n'y ait eu dans le monde qu'un seul et même gnosticisme, un seul et même occultisme, sous des formes nobles ou dégradées, depuis les Chaldéens, si l'on veut, jusqu'aux ridicules thèses de la Christian Science, en passant par les Albigeois, quelques néo-platoniciens, et le manichéisme. Mais en revanche, cette unité, qui semble toujours en révolte contre l'unité, plus évidente encore, de la doctrine orthodoxe où se concilient la raison et les forces du cœur, paraît aussi sans cesse tournée et tendue vers celle-ci, comme désespérément, et appelant le rachat et le repos. Ce pardon n'est peut-être pas, à parler comme Pascal, refusé à l'infidèle qui sert de témoin malgré lui, porte des livres scellés, les aime et ne les entend point...

André Thérive.

Jardins d'Italie

En cette heure d'hiver les Tuileries sont closes ; le vent souffle sous les arbres nus des Champs-Élysées ; tous les rhumatismes de Paris sont embusqués à la pointe du Vert-Galant. Gardons pour le mois de mai le petit lac de Montsouris sur lequel, vers dix-neuf heures, commencent de valser les sylphides ; laissons aux nurses l'alpaga gris et le gazon des Folies-Monceau, prospère comme un légume ; ne contrarions pas les ombres des suicidés qui, au fond du précipice des Buttes-Chaumont, regrettent leurs maîtresses infidèles (ou ne les regrettent plus). Je vous offre, ce soir, les jardins d'Italie. Ceux où j'ai été sans vous et où nous retournerons ensemble ; ceux où je ne retournerai plus, ni seul, ni avec vous. Je vous offre des jardins où je n'ai peut-être jamais été moi-même. Je vous offre des jardins qui existent à peine, ou qui ont existé et qui n'existent plus.

*
* *

Commençons par le jardin botanique de Padoue.

Je ne le choisis pas. Mais son image se forme dans ma mémoire d'une manière si doucement impérieuse qu'il faut bien que j'accepte d'entrer avec vous dans le paisible cirque d'architectures au pied desquelles des plantes très pauvres d'aspect, mais sans doute très précieuses, composent, couleur d'étoupe, des tapis usés.

C'est toujours à l'extrême automne que j'ai visité le jardin botanique de Padoue. Il se trouve un peu à l'écart, assez caché. Lorsqu'on a découvert la porte, il faut découvrir le portier. Dans les derniers jours de novembre, l'odeur des feuilles mourantes y fait éprouver une mélancolie qui agit d'abord physiquement et qui ne vous pénètre que peu à peu, ensuite, jusqu'à l'âme... N'aimez-vous pas l'odeur humide et comme comprimée des feuilles mortes? Chaque feuille morte ressemble à un petit cimetière. Et, pourtant, les feuilles mortes sont rares dans les cimetières, où l'on plante plutôt des cyprès, des ifs et des buis. Dans le jardin botanique de Padoue sont des endroits où les feuilles tombées expirent sous des branches si rapprochées et si emmêlées qu'il n'y a pas, sous elles, beaucoup moins d'ombre lorsque ces branches sont nues que lorsqu'elles sont habillées de feuilles. Peu à peu se forme sur le sol une sorte de pâte feuilletée qu'agglutine l'humidité et qui rappelle ces gâteaux roumains, imbibés d'eau de fleur d'oranger, et que l'on nomme pour cela les « langes du petit Jésus. »

Frissonnons dans le souvenir des brouillards padouans ; pas très épais, au contraire plutôt légers ; non point traînants comme des écharpes, mais évanescents comme des buées. De même qu'une buée rend mat le métal brillant qu'elle touche, de même ces brouillards apaisaient d'or de grands arbres aux-quarante-écus. Surtout l'un de ces arbres, si haut, si fastueux ! La saison donnait à ses feuilles l'éclatante, lisse et compacte couleur des citrons mûrs. Dans le brouillard, l'arbre ressemblait à une chimère noyée ; une chimère royale et immortelle : peut-être la vision qu'eut Titien au moment de mourir, et que personne ne connaîtra jamais.

Je vous parle de Titien. Je ferais mieux de vous parler de Gœthe. Il est venu dans ce jardin. Le jardin botanique de Padoue est vieux de quatre siècles. Des pavillons à larges baies vitrées y abritent des arbres exotiques à feuilles lourdes ; ces tentures végétales rappellent assez celles que le douanier Rousseau déploie dans le fond de ses tableaux.

Parmi ces arbres, les plus rares, les plus vénérables sont isolés. Au pied de l'un (le *chamœrops humilis*) est placée une inscription qui nous apprend que Gœthe, en 1789, s'intéressa à lui. Alors ce *charmœrops* avait déjà deux cent

un ans. Avant la guerre, il se portait encore bien. En 1921, lorsque j'ai été le voir pour la dernière fois, il avait l'air un peu déprimé. Hésitait-il à vivre? Peut-être est-il mort aujourd'hui.

Les murailles qui forment, dans le jardin botanique de Padoue, une arène centrale, sont décorées, de chaque côté des portes qui les coupent quatre fois, de grands vases d'où s'élèvent de belles plantes en fer forgé : couronnes impériales, lis, roses, œillets (sauf erreur ou omission). Une rouille épaisse, grumeleuse et dorée comme le gratin de certains plats enveloppe et dévore lentement ces fleurs de fer. Le lierre et la lambrunche s'attachent à elles. Au delà, on aperçoit les coupoles et les clochers du *Santo*. Ces fins clochers ont l'air de minarets.

Je ne connais qu'un jardin botanique aussi attrayant que celui de Padoue. C'est le Jardin des plantes de Montpellier. Il est très vieux aussi (quatre cent trente et un ans) ; mystérieux et suranné ; hanté d'ombres qui ressemblent toutes à Cuvier. Sous les lauriers y dort Narcissa, la fille morte d'un poète anglais. On y voit aussi un arbre de Judée, si caduc que ses fleurs n'ont plus la force ni le courage d'aller fleurir au bout des branches ; elles fleurissent à même le tronc, qui est noir, tortueux et crispé comme un rocher japonais. Sur l'écorce épaisse, les petites fleurs mauves, serrées les unes contre les autres, naissent et moussent comme l'écume. Elles semblent crépiter.

A l'ombre de l'arbre de Judée du Jardin des plantes de Montpellier, à l'ombre de l'arbre aux-quarante-écus du Jardin botanique de Padoue, mes souvenirs vont parfois se reposer. L'alliance des fleurs de l'un, des feuilles de l'autre composerait un bouquet violet et jaune. Vous savez que Barrès trouvait à ces deux couleurs unies un « passionnant » attrait. Nous devrions, un jour, aller pieusement porter une couronne violette et jaune à Charmes, sur une tombe.

* * *

Passons à un jardin où l'automne n'est jamais entré ; où l'automne n'est qu'un prolongement de l'été ; où l'hiver n'est qu'une anticipation du printemps.

Nous partîmes en voiture automobile de Naples, par un matin d'avril. Entre le volcan et la mer se succèdent Portici, Torre del Greco, Torre Annunziata, Castellamare, petites villes où les maisons à allures de palais semblent directement et capricieusement taillées dans de grands blocs de plâtre. Parmi ces maisons, beaucoup, autour des portes, des fenêtres, ont d'abondantes décorations baroques ; ces sculptures à la fois joyeuses et solennelles rendent hommage, en le vulgarisant, au génie du Bernin.

Puis un chemin creux serpente dans des terres accidentées. Ce chemin coupe la presqu'île de Sorrente. De chaque côté s'élèvent des vergers d'orangers. Le terrain déclive forme des murailles en biseau qui emprisonnent la route. Ainsi la lumière traverse-t-elle de biais les arbres chargés de fruits et ces fruits dorés sont si nombreux qu'ils obligent la lumière à prendre leur couleur. Dans la voiture, ce matin-là, vous eussiez été une petite déesse de topaze et de cornaline, entièrement fardée par l'enflammé reflet des fruits.

Le golfe de Salerne est prodigieusement désert. Après la forêt d'orangers, on l'aperçoit du faîte de la route. Sur cette eau, où j'ai vu naître Vénus, les îles des Sirènes sont posées. La seule route suit le rivage ; nulle voie ferrée. Voici un paysage où les dieux ressuscitent, où quelques milliers d'années se résorbent. L'ombre de deux grandes ailes, entre le ciel et la terre, se pose sur la voiture, avance avec elle. Ne soyez pas surprise ; levez le nez, oui : c'est Pégase.

L'hôtel d'Amalfi (*Cappucini*) était peuplé, non encore de Boches, mais d'Allemands. Tout ce que l'on attend d'Amalfi, Amalfi ne le donne pas. Les trois syllabes de ce nom enchantèrent ma jeunesse comme m'enchante encore telle petite phrase d'une fantaisie de Schubert, tel parfum d'une rose-thé, dont les pétales, dans ce parfum, étaient comme révulsés, ou telle encore la palpitation pacifique du ventre de la grande créature qui dort, formant un triangle rectangle, dans le coin de la bacchanale du Titien (*Prado*). Désormais, le mot Amalfi n'est plus pour moi qu'un vestibule. Traversons-le. Voici Ravello, les terrasses de la villa Rufolo.

Elles dominent résolument la mer. Elles-mêmes sont dominées par une construction mauresque que Wagner nommait le palais de Klingsor. Autour du palais vivent les

Filles-Fleurs. Elles ne sont pas les grosses dames injurieusement laides, les chrysalides sans papillon de Bayreuth et de l'Académie nationale : mais vraiment des séductrices qui charment idéalement les sens. La haute colline dressée entre l'air et l'eau porte une toison de fleurs. Une lumière à la fois pure comme le cristal et moelleuse comme la caresse donne à chaque fleur une transparence sans sécheresse, une fragilité innocente qui fait penser aux lèvres des enfants. Ces jardins radieux ne sont pas étouffants. A la réflexion, Parsifal n'y risquerait rien : ce n'est pas un magicien, pourvu de ruses et de maléfices, qui demeure dans ce palais mauresque. J'y vois plutôt une Flore de quinze ans. Non la petite vierge fade des confiseries et des romances, bien plutôt une fille hardie sans effronterie, et qui renaît chaque jour, comme l'aurore, à la virginité.

Je vous ai conduit jusqu'au jardin Rufolo. Je ne vous le montre guère. Je ne sais même pas si je vous le suggère. Je pense toujours à lui comme à une récompense. Je n'y ai été qu'une fois dans ma vie. Y retournerai-je jamais? Pourtant ce jardin n'est pas un paradis perdu. Un paradis promis? Je le sais...

*
* *

A Lucques même, dans une église, dort sur sa tombe Ilaria del' Caretto, grande femme coiffée d'une lourde couronne et dont les longues, longues jambes sont pures et fraîches comme des ruisseaux. Dans la même ville, où Henri Heine fit peut-être ses moins bonnes plaisanteries, demeurent encore deux de ses amies : la belle danseuse Francesca et lady Mathilde au nez impertinent. Entre Lucques et les bains de Lucques, Pauline Borghèse marche d'un pas vif, athlétique : ses petits seins sont fermes, son corps lustré.

Longtemps avant la guerre, j'ai visité une première fois la villa Marlia. Elle avait été donnée par le roi au prince de Capoue. Le prince de Capoue était fou. Il vivait enfermé dans les vastes rez-de-chaussée de la villa. Un majordome à belle livrée nous fit promener dans les jardins qui entourent une grande bâtisse assez maussade. Pendant que nous avancions sur la terrasse, devant la façade principale, ce majordome nous conseilla de hâter le pas. Le prince fou,

paraît-il, s'amusait parfois à pousser brusquement les persiennes et à tirer sur les passants et les passereaux avec une petite carabine. Il nous épiait probablement, à l'intérieur. Mais nous n'étions pas un gibier pour lui.

Il pleuvait. Nous suivîmes les allées tournantes d'un jardin anglais romanesque, gracieux. Nous longeâmes des bassins auxquels la pluie donnait la chair de poule. Le majordome tournait de grandes clefs grinçantes et faisait fonctionner pour nous les appareils hydrauliques. Enfin il ouvrit les grilles derrière lesquelles le plus joli théâtre de verdure s'étageait. Un hémicycle aux murailles d'ifs taillés, où des niches étaient pratiquées, abritant les unes des statues mythologiques, les autres des statues représentant des personnages de la Commedia : Pantalon et sa barbe en croissant de lune, Arlequin, petit-fils du chèvre-pied, l'alerte Silvia et Colombine.

Nous sommes retourné, voici deux ans, dans cette villa Marlia. Il pleuvait toujours. Mais le prince de Capoue était mort et la demeure à vendre. Plus de majordome en livrée. Les appareils hydrauliques ne fonctionnaient plus. Un passereau pépiait devant la villa, n'ayant jamais craint les carabines. Quelque jardinier résigné nous montra les jardins tristes où la boue de novembre collait aux pieds. La clef de la grille qui donne accès au théâtre de verdure était perdue. Mais, malgré la pluie, à un tournant d'allée, dans le jardin anglais, un beau camélia nous attendait, imitant par sa forme ronde et sa couleur rouge la bouche amoureuse de Silvie. Le jardinier détacha pour nous la fleur de l'arbre. Au retour, sous la capote mouillée du tape-cul, vous la teniez précautionneusement. Jamais nul prince de Capoue ne s'exercerait au tir sur cette petite cible. Pourtant le camélia mourut dans une chambre d'hôtel, à Pise. Les camélias ne se fanent pas comme les autres fleurs ; ils se couvrent doucement de taches de rouille, lesquelles ressemblent bientôt à des traces de sang desséché.

*
* *

Le camélia solitaire de la villa Marlia me conseille de vous parler des camélias innombrables qui, lorsque l'hiver est doux, fleurissent dès février, à Rome, au cimetière des Anglais.

J'imagine le curieux petit peuple de vieux originaux et de vieilles maniaques qui dort sous ces pierres protestantes après avoir vécu dans les pensions de famille, aux environs de la place d'Espagne et de la Trinité-des-Monts. Ces ombres regrettent les *muffins* des *tea-rooms* de la via Condotti et les petits iris sentimentaux qui croissent sur le Forum. Elles assomment, certaines nuits, Shelley qui dort au milieu d'elles. Keats n'est pas loin, mais protégé, presque seul au pied de la pyramide de Cestius, dont la pierre a le vert poussiéreux des veines du gorgonzola.

Les camélias du cimetière des Anglais sont de hauts arbustes flexibles qui semblent, lorsque les fleurs sont blanches, ployer sous le poids de mille petits pigeons. Les fleurs rouges sont des cœurs ; les fleurs blanches à taches rouges, des colombes poignardées. Ce sont ces dernières qu'il faudrait cueillir pour les apporter, dans l'église Saint-Louis-des-Français, à Pauline de Beaumont. Elle aimerait aussi les violettes noires qui traînent leur parfum à ras de sol, dans la villa Hadrienne, sous les amandiers d'un rose immatériel. En avril, ces violettes font dans les ruines de beaux petits tapis funèbres, très veloutés, auprès desquels les ombres des cyprès paraissent pâles et gaies.

Vais-je vous parler de la villa d'Este? Regardez Corot. Écoutez Listz. Autour du temple de la Sibylle, des tables de guinguettes sont installées. Des paons circulent entre ces tables sur lesquelles un traiteur fallacieux pose des truites qui ne viennent pas toujours, quoiqu'il l'affirme, des cascatelles de l'Anio. Ce temple est, avec celui de Vesta (place Bocca della Verità), l'un des monuments que les artistes français, depuis plus de trois siècles qu'ils visitent l'Italie, ont le plus volontiers et le plus fréquemment représenté. Toutes les fois que j'ai déjeuné à ses pieds, il m'a semblé qu'il s'agissait d'un repas de famille. Mon arrière-grand-père, mon grand-père me conviaient. Sur la perruque poudrée du premier, le soleil latin faisait scintiller un léger givre ; sur la manche de l'habit bleu du second, la main de Chateaubriand s'était posée. J'avais envie de demander à Laurent : « Avez-vous connu Fragonard? » A Léon : « Etes-vous venu ici avec Stendhal? » Je leur parlais aussi de mon père, de sa beauté de dieu débonnaire. Il disait parfois, avec mélancolie, mais sans amertume : « Vois-tu, je suis trop vieux, je n'irai jamais à Rome. » Il ne se trompait pas. Mais

à plusieurs reprises, affectueusement, il me permit d'y aller pour lui.

*
* *

Chaque jardin d'Italie possède une fleur ou un arbre qui est son armoirie vivante, son emblème parfumé. Je vous ai parlé de l'arbre aux-quarante-écus du jardin botanique de Padoue, des camélias du cimetière romain. A Ravello brillent les diaphanes et robustes balsamines. A Pæstum, des lézards bleus, des lézards lilas filent sous les prairies d'acanthes. Les sauges agressivement rouges de l'extrême automne (elles continuent de fleurir même après les derniers chrysanthèmes), je les vois dans le jardin public de Vicence, aux portes de la ville. Où sont les plus belles roses? Sans doute à Venise, dans le jardin Eaden, que double un promenoir d'herbe salée, le long de la lagune morte, de l'autre côté de la Giudecca.

Ce jardin appartenait à des Anglais. Ils y permettaient les promenades. Le plus simple jardin du monde ; sans perspectives ménagées ; nullement un jardin d'architecte, presque un jardin de maraîcher. Après de petites maisons humbles et basses où Casanova aurait pu débusquer, puis escamoter prestement quelque grosse aventure en teinte-plate, l'on avançait par une étroite allée entre des carrés de légumes et des carrés de fleurs. Un beau manguier, pareil à une châsse, resplendissait parmi les choux. Ici et là de petits bassins d'eau douce, pour l'arrosage, luisaient faiblement comme ces morceaux de verre de Venise auxquels un peu de cendre semble être incorporée. Puis, sous des haies de roses du Bengale, on découvrait les tombes discrètes de quelque dogue préféré, de quelque carlin chéri... Les longues couches de lumière horizontale qui stratifient en quelque sorte le ciel de Venise pesaient doucement sur le jardin, superposant la couleur de l'abricot à la couleur de la pêche. Là, le soleil ne se couchait pas, comme ailleurs, dans une grande alcôve faite de draperies pompeuses, de redondants lambrequins, mais sur un lit nu et blême où rien ne s'opposait à l'exposition de sa déchirante agonie.

Ce jardin Eaden, au crépuscule !... L'endroit du monde où il serait le plus tentant de se laisser aller à être triste, où l'on s'appliquerait volontiers à convoquer les spectres des amours manquées, des amours perdues. Avec la nuit, le

promenoir d'herbe salée prend des airs de campo-santo. L'imagination, nourrie par la mémoire morose, par le cœur insatisfait y compose une sorte de danse macabre ; non point la danse haletante, cliquetante des charniers médiévaux, mais une danse lente, assoupie ; peut-être une procession. On devine un visage ; on croit reconnaître une voix. Après le mur bas, dans la nacre de l'eau morte voici flotter, ô Ophélie, ce bras si blanc dans la précieuse pâte duquel s'insinuait une veine bleue. Des Zitelle, du Redentore, l'angélus tombe comme un glas. Des dames en robes démodées et touchantes se donnent rendez-vous ici. Sans savoir qu'elles sont ensemble, elles sortent en troupe du jardin Eaden pour aller faire semblant de mourir dans un faux oubli. A la porte, le jardinier de Mrs Eaden offre à ces dames de gentils bouquets de roses, cueillies pour elles, et dont leur souvenir, un moment, restera parfumé.

*
* *

A Vérone, le jardin Giusti abrite une petite fleur nommée *olea fragrans* (ou *olea fraga*) ; elle dégage une comestible odeur de pâtisserie à la vanille. Il faut rapporter du *bosco* de la villa Medicis un petit rameau de Chêne-vert, et cueillir subrepticement, dans le jardin du prieuré de Malte, sur l'Aventin, une feuille odoriférante de géranium-rosat, velue comme la nuque de certaines brunes et découpée finement, comme la patte de la salamandre. Enfin, voici de pauvres lichens gris-bleu, vert-pistache et rose-orangé. On pouvait les détacher de l'ongle, sur la cuisse des dieux de pierre qui portent vaniteusement de hautes corbeilles vides, entre Viterbe et Rome, devant le casin du palais Caprarola.

Jean-Louis Vaudoyer.

L'Invasion après la Victoire

Le Problème de l'immigration

Profitant de nos pertes en hommes, profitant aussi, il faut bien le dire, de notre faible natalité, voici que l'étranger dessine contre nous une offensive qui, si nous n'y prenons garde, peut être plus dangereuse encore que celle de 1914, voici que se développe une invasion sournoise à laquelle n'échappe aucun point de notre territoire. Nulle de nos provinces ne risque plus de devenir allemande, toutes sont menacées d'être demain moins françaises. Quant à Paris, le Paris austère de la guerre, le Paris confiant de la victoire, il devient sous nos yeux une sorte de Babel cosmopolite que gagne le défaitisme et dont — soyons brutal, mais soyons vrai — la moralité s'abaisse tous les jours. Venise ne gagna rien à être l'auberge des rois ; nous ne pouvons que perdre à devenir ainsi le caravansérail de populations qui laissent leurs vertus, quand elles en ont, dans leurs pays, quand elles en possèdent, pour ne nous apporter que leurs tares et que leurs vices.

La réalité de l'invasion.

A en croire les statistiques du ministère de l'Intérieur, en 1911 il y aurait eu 1 132 696 étrangers fixés à demeure en France. En 1921, cette population aurait atteint 1 550 449 unités ; en 1923 enfin, ce nombre serait passé à 1 639 262. Ces chiffres qui, toutefois, nous montrent d'une

façon saisissante l'augmentation constante de l'immigration, ne sauraient par ailleurs être pris pour base d'une étude sérieuse, car ils sont visiblement très inférieurs à la réalité.

En effet, alors que ces statistiques accusent *dans tout le département de la Seine* seulement 233 820 étrangers, M. Naudin, préfet de police, a déclaré à la tribune du conseil municipal, que, des constatations faites par son administration, il résultait que 450 000 allogènes environ résidaient à demeure *dans la seule enceinte de Paris.*

Prenons d'autre part les statistiques fournies par le pays qui a le mieux organisé son service d'émigration, prenons les statistiques italiennes. Celles-ci nous apprennent que *dans le premier trimestre de* 1923 les services compétents ont compté 190 000 émigrants, dont 125 000 pour l'Europe, et 107 000 *pour la France seulement.*

A une question posée par le député socialiste Cavina, le ministre des Affaires étrangères de Rome a répondu d'autre part qu'il entrait chaque jour en France par la seule gare de Modane une moyenne de 500 ouvriers italiens. Or, les statistiques de notre ministère de l'Intérieur comptent pour toute l'année 1922 exactement 57 000 entrées d'ouvriers de cette nationalité. Nous sommes loin de compte, comme on le voit.

D'ailleurs les chiffres fournis par la préfecture de police sont eux-mêmes insuffisants. Cette administration ne connaît, en effet, que ceux des étrangers qui veulent bien se faire inscrire dans ses bureaux ou qu'elle découvre au cours d'opérations judiciaires. Tous ceux de nos hôtes qui se dérobent volontairement à cette enquête permanente échappent à son contrôle, comme lui échappent aussi, — et de l'avis même des services compétents ils sont particulièrement nombreux — ceux qui ont déclaré être de passage à Paris et qui y sont restés à titre définitif, s'y perdant comme une aiguille dans une botte de foin.

Cette émigration, cette invasion pour mieux dire, est méthodiquement organisée. On a pris sur le fait des contrebandiers italiens et espagnols qui transportaient sur des points isolés des côtes de France, certains de leurs compatriotes désireux de rentrer chez nous à tout prix. On fabrique en série, dans les communautés israélites de l'Europe centrale, de fausses pièces d'identité et de faux passeports. Les émigrants sont sûrs, d'autre part, de trouver à leur arrivée

à Paris le logement à crédit dans des hôtels spéciaux du quartier de l'Hôtel-de-Ville. Le plus important de tous, tenu par un israélite polonais, qui parle à peine français encore qu'il soit chez nous depuis plus de vingt ans, comprend trois immenses corps de bâtiments toujours pleins d'hôtes qui y échangent fraternellement leurs passeports et leur vermine. Comment se reconnaître dans ce grouillement d'hommes du même type ethnique, et qui ne font que passer dans ces abris d'un jour? comment découvrir aussi ceux qui, leur famille déjà installée à Paris, ont trouvé au débarquer du train un asile sûr et discret?

C'est à la frontière seulement que pourrait se faire un recensement utile, et les fonctionnaires de la préfecture sont les premiers à constater l'insuffisance de leurs services et à se déclarer incapables de fournir sur le nombre des étrangers à Paris autre chose que des chiffres approximatifs, inférieurs, ils l'avouent eux-mêmes, à la réalité. Lors de la dernière manifestation organisée par les partis d'extrême gauche en faveur des anarchistes de Catalogne, *on a arrêté* 200 *Espagnols sur lesquels* 9 *seulement* étaient inscrits à la préfecture de police.

Constatons enfin que l'Église, toujours prévoyante et dont les statistiques sont évidemment mieux tenues que celles de la préfecture de police, a créé pour nos hôtes catholiques un diocèse spécial dont Mgr Chaptal est le pasteur. Une telle mesure suppose un nombre considérable de fidèles. Or, les deux tiers des allogènes parisiens sont israélites ou orthodoxes (il y a à Paris au moins 120 000 émigrés russes) ; un grand nombre aussi — 70 000 Anglais, 50 000 Suisses, etc. — sont protestants. Si les données de l'administration étaient exactes, il resterait donc à peine 100 à 150 000 catholiques, chiffre qui ne saurait évidemment nécessiter la création d'un diocèse spécial.

Toutes ces constatations nous permettent de conclure que pour établir de façon approximative le nombre des étrangers fixés en France, et ayant conservé un lien de sujétion avec un autre pays, on peut quadrupler sans crainte les chiffres dérisoires fournis par le ministère de l'Intérieur, ce qui nous donnerait un total supérieur à 6 500 000, soit plus du sixième de la population française. Dans ce total ne sont point compris, bien entendu, les étrangers de passage dont nous n'avons pas à nous occuper ici, non plus que les

Algériens de toutes races, les nègres de nos colonies, les Indo-Chinois, etc., qui sont sujets de la France, mais que nous ne pouvons pourtant pas compter comme Français. Il est difficile de connaître leur nombre, puisqu'ils ne sont point astreints à la déclaration lors de leur arrivée dans la métropole, et qu'on a supprimé depuis quelques années toute formalité au départ de la colonie. Disons toutefois que si l'on compte en France relativement peu de nègres et de jaunes, le nombre des Arabes et des Kabyles y est très élevé. Il y en aurait 40 000 à Paris seulement, affirment les services compétents. Cette proportion est évidemment plus faible dans les autres grandes villes, exception faite de Marseille, « porte de l'Orient », mais cet afflux d'éléments sémites, le plus souvent indésirables, — nous aurons plus loin à y revenir, — n'en est pas moins dangereux pour un pays de race blanche.

D'ailleurs ces chiffres, si élevés qu'ils soient, ne seraient que peu inquiétants s'ils n'allaient s'accroissant toujours dans une proportion telle que nous ne pouvons plus assimiler ces éléments étrangers. Comme nous le verrons tout à l'heure en étudiant les effets de cette immigration, ce n'est plus nous qui les transformons ; ce sont eux qui nous transforment. La préfecture de police a enregistré en 1923 63 686 étrangers contre 42 555 en 1922, soit *une augmentation de plus de moitié en un an*, qui laisse bien loin derrière elle *l'augmentation d'un tiers pour une période de dix ans* que signalent de 1911 à 1921 les statistiques de l'Intérieur. Cette augmentation a porté surtout sur des Polonais (4 449 inscrits) et des Hongrois (2 133 inscrits) qui, de Hongrois et de Polonais n'ont que le nom et les passeports. En réalité, c'est l'Orient qui continue sa marche vers l'Est, après avoir semé le désordre à Varsovie, déchaîné la révolution à Budapest et contribué largement à la ruine de l'Autriche comme à la mort du mark.

Dès maintenant les termites sont à l'œuvre, et nous savons à n'en pas douter quel a été notamment leur rôle dans la dépréciation systématique du franc. On vient d'en expulser quelques-uns ; n'eût-il pas mieux valu les empêcher tous d'entrer dans notre pays?

Si nous continuons de ce train, comme notre natalité va en diminuant en même temps qu'augmente cette immigration, — puisque de 1 340 000 naissances en 1868, nous

sommes tombés à 760 000 en 1922, — *un moment viendra où nous recevrons plus d'étrangers en un an qu'il ne naîtra de Français dans le même laps de temps.* Ce jour-là, la France, qui ne sera plus telle que de nom, n'aura plus qu'à disparaître en tant que nation. Ce ne sera plus, comme l'Autriche, qu'une expression géographique, proie toute indiquée pour les convoitises de ses voisins. L'œuvre des barbares sera définitivement achevée.

Les dangers de l'invasion.

Bah, répondront ces optimistes incorrigibles, qui, à la veille même de la guerre, vantaient encore le pacifisme allemand, la France est un creuset merveilleux où se fondent toutes les races. Quoi de plus dissemblable qu'un Flamand, un Breton, un Gascon et un Parisien? D'accord ! Mais cette fusion a demandé des siècles pour se faire, et à tout prendre, un Français du Nord et un Français du Midi diffèrent moins entre eux qu'ils ne diffèrent tous deux des Slaves, des Arabes, des Kabyles, des Sémites, dont le flux toujours croissant menace de nous submerger. Et puis enfin, ce sont des éléments sains que la France a ainsi, au cours de son histoire, amalgamés entre eux ; actuellement ce sont des éléments malsains, c'est le rebut de l'Europe qui, au moins dans les grandes villes, est en train de nous envahir.

Dans un article que *la France médicale* a publié le 19 septembre dernier, le docteur Apert, médecin des hôpitaux, signalait que le dixième de la population infantile des établissements hospitaliers parisiens était fourni par des étrangers. Cet afflux d'indésirables, provenant en grande partie des races usées de l'Orient, nous a apporté la lèpre, l'idiotie amorautique familiale, les sclérotiques bleues, la tache mongolique, le bouton d'Alep, la peste, la fièvre de Malte, etc. J'en passe et des meilleurs, car on ne saurait tout citer.

Même constatation en province. A Lyon, sur 420 malades de l'Hôtel-Dieu, on compte 56 allogènes. Ils ont eux aussi apporté dans cette ville des maladies inconnues jusqu'à ce jour, et notamment la conjonctivite granuleuse dont on devient aveugle. Dans le Nord, on leur doit l'épidémie très dangereuse et souvent mortelle d'entérite amibiasique qui a étendu ses ravages jusqu'à Paris.

Aux dangers immédiats d'épidémies, se joint le danger plus lointain mais non moins certain de dégénérescence. « C'est, écrit très justement le docteur Apert, une sensiblerie mal placée que d'admettre les infirmes, les vieillards, les malades, les tuberculeux, les syphilitiques et surtout les tarés jeunes de toutes sortes, susceptibles de faire souche d'enfants malades, viciant la race. »

Il est grand temps pour nous d'imiter les États-Unis qui, après avoir ouvert indistinctement leurs frontières à tous les immigrants, se voient obligés de refuser la plupart de ceux qui proviennent de l'Europe méridionale ou orientale.

N'oublions point enfin, pour terminer sur ce point, la loi physiologique qui veut que dans tout métissage ce soient les caractéristiques de la race inférieure qui l'emportent toujours ; déjà la taille moyenne des Parisiens a diminué ainsi que leur force physique.

Ce n'est point seulement la santé matérielle du pays qui est menacée, c'est encore et surtout sa santé morale. Ici il faut distinguer entre les différents groupes d'étrangers. Ceux qui proviennent d'Orient ou d'Europe centrale commettent plus de délits et moins de crimes que nos compatriotes ; la proportion est inverse pour les Polonais, les Espagnols et les Italiens. Des nègres et des Annamites, il n'y a rien à dire, mais les Arabes et Kabyles défraient en grande partie la chronique du crime. *Leurs méfaits sont tels et si répétés que l'on songe à créer pour eux une police spéciale comprenant des inspecteurs indigènes.*

Pour nous résumer, disons que dans l'ensemble, les statistiques des parquets de province et de Paris sont nettement défavorables aux étrangers. A Paris, deux délits ou crimes sur trois sont leur fait. La simple lecture des journaux suffit d'ailleurs à nous édifier sur ce point.

Mais il n'y a pas seulement les crimes et les délits ; les chiffres des parquets ne suffisent pas pour apprécier la moralité d'un pays. Or la nôtre baisse, il serait vain de le nier. De même que nous avons pu énumérer des maladies nouvelles, dues à l'invasion des allogènes, de même pourrait-on énumérer des vices nouveaux apportés par eux.

Nous nous en voudrions d'insister. Constatons néanmoins que le respect de l'ouvrage bien fait, notre vieille probité commerciale sont en voie de disparition. Beaucoup de ces « hors venus », comme on dit en Bretagne, font des fortunes

rapides qui ne sont point toutes dues au travail, exemple funeste que la masse est bien tentée de suivre. A l'amour du travail et de l'économie, se substituent de plus en plus le goût de la spéculation et de la dépense ; tout cela ne constitue pas précisément un progrès. Montmartre qui n'est point toute la France, et qui pourtant passe pour telle aux yeux de beaucoup de nos visiteurs, est particulièrement exploité par tous ces métèques qui y exercent les plus inavouables professions, et qui pratiquent notamment l'empoisonnement de la race par la cocaïne.

Mais c'est encore dans le domaine du patriotisme que le danger est le plus pressant. Ici trois catégories bien distinctes. Parmi les étrangers, certains restent fidèles à leur patrie d'origine ; les fascistes italiens sont aussi nationalistes que les fascistes de Rome. Anglais, Américains, Espagnols, Belges, restent également fidèles à leur pays d'origine, et de même aussi les 3 401 Allemands qu'a recensés la préfecture de police. Certains ne se gênent point pour faire chez nous œuvre de défaitisme, prédisant l'effondrement du franc, critiquant notre politique extérieure, et portant enfin sur la France qui les hospitalise les plus défavorables jugements.

La seconde catégorie comprend tous les Orientaux et une partie des émigrés d'Europe centrale, israélites hongrois, roumains et polonais qui ont un sens de la solidarité ethnique très développé, mais n'ont, par contre, aucune notion du patriotisme tel que nous le comprenons. A la seconde génération, voire à la première, beaucoup demandent la naturalisation, formalité pour eux sans importance et qui, de fait, ne suffit point à changer leur esprit. Hantés de rêves humanitaires, n'ayant aucune réaction patriotique, ils vont tout naturellement grossir les partis d'extrême gauche. Bien qu'un phénomène de mimétisme plus ou moins conscient les pousse à se cacher sous un pseudonyme français, il est facile de constater que ce sont eux ou leurs descendants immédiats qui constituent le fond de la clientèle et surtout de la rédaction de ces journaux communistes où l'on défend ouvertement en France les intérêts allemands. Qu'on feuillette également les comptes-rendus des procès pour défaitisme ou trahison et on sera étonné de voir combien on compte peu de vrais Français tant parmi les avocats que parmi les accusés.

« Nous sommes des démolisseurs, disait récemment un de ces avocats au nom étranger, rien de commun entre nous

et les constructeurs que vous êtes. » Ce n'est que trop vrai et, à l'œuvre depuis peu dans la maison, dans notre maison française, ces gens-là y ont déjà accumulé les ruines.

Reste enfin la troisième catégorie, la pire de toutes, qui comprend ceux des Espagnols, Italiens et autres qui ont fui leur pays ou qui en ont été expulsés à raison de leurs opinions communistes. Il est inouï que nous puissions admettre et garder chez nous des individus que leur propre pays a rejetés comme indésirables : « Hélas, nous disait un haut fonctionnaire de la préfecture de police, qu'y pouvons-nous? Chaque fois que nous intervenons contre un étranger quel qu'il soit, automatiquement la Ligue des Droits de l'Homme prend sa défense. Que l'étranger soit recommandable ou non, que ce soit un délinquant primaire ou un récidiviste, peu importe, la Ligue des Droits de l'Homme, défendue par des organes bruyants et dont le personnel politique compte encore dans les conseils du gouvernement, la Ligue des Droits de l'Homme intervient toujours. Nous sommes découragés ». On le serait à moins.

Un dernier trait pour achever cette peinture morale. On sait que tout individu né en France d'un père étranger peut devenir Français si, à sa majorité, il opte pour notre pays. Sur 30 569 jeunes gens qui, en 1923, étaient dans ce cas dans le département de la Seine, 534 seulement ont opté pour la France. Les autres se sont délibérément soustraits à l'impôt du sang et quand les jeunes Français reviennent du service militaire ils trouvent ces fils de métèques, restés eux-mêmes métèques volontairement, installés dans les situations que nos compatriotes ont dû quitter pour répondre à l'appel de leur pays.

Sous l'influence combinée de tous ces éléments diversement hostiles, l'âme française est en voie de se désagréger lentement. Une nation qui veut durer ne doit pas être seulement une collectivité d'êtres humains sans liens moraux et intellectuels, simplement soumise à la même autorité et aux mêmes lois, ce doit être un groupement d'hommes qui ont une façon de penser et de sentir commune, résultat de siècles de commune culture. En ce sens il est permis de dire que l'Église et les collèges de jésuites, les frères, les humbles frères ignorantins eux aussi, ont autant que nos rois créé l'unité de la France. Les États qui, divisés entre eux, ont négligé cette grande loi de l'histoire, ont disparu comme

l'Autriche-Hongrie et l'Empire européen de Turquie, et c'est précisément cette commune culture qui a permis à la France d'unifier tant de races diverses. Or il semble que l'affluence trop rapide des étrangers ou des naturalisés de fraîche date soit en train de dissocier les éléments de cette âme que les siècles ont élaborée lentement. La langue elle-même qui, avec ses subtilités, ses nuances et sa clarté, est la fidèle image de cette âme française, va s'appauvrissant, se simplifiant tous les jours, et ne « s'enrichit » que de fâcheux néologismes et d'un argot singulier. Entourés de barbares, nous revenons peu à peu à la barbarie.

Aucune considération économique ne prévaut contre des considérations morales aussi fortes. Quand bien même cette invasion serait un facteur de notre prospérité économique, nous devrions l'enrayer, mais il n'en est rien, car à une exception près — d'importance il est vrai — cette invasion nous coûte très cher et ne nous rapporte rien.

Cette exception c'est l'immigration rurale. Nos campagnes se dépeuplent avec une effroyante rapidité. En vingt ans, le Lot a perdu 22 pour 100 de sa population, les Basses-Alpes 20 pour 100, la Mayenne 19 pour 100, le Gers 18 pour 100. La guerre a été terrible aussi pour nos campagnes qui ont perdu 900 000 ouvriers agricoles, si bien que les exploitations rurales sont dès maintenant dans l'impossibilité de se passer de la main-d'œuvre étrangère. Sans les Belges et les Polonais dans le Nord, les Espagnols et les Italiens dans le Midi, certains de nos départements resteraient en friche.

Constatons d'ailleurs que cette immigration est infiniment moins malfaisante que l'immigration urbaine. Les ouvriers agricoles étrangers, qui d'ailleurs ne pratiquent pas la propagande par le théâtre, le journal et le roman, sont sains de corps et d'esprit, ils ne risquent point de contaminer la race française. Comme ils sont généralement de même race, de même religion, que les populations au milieu desquelles ils sont appelés à vivre, ces nouveaux venus se fondent aisément avec elles. Nous en avons la preuve dans ce fait que les enfants de fermiers et métayers étrangers fixés chez nous avant 1914 ont fait généralement leur devoir pendant la guerre, attitude qui contraste avec celle des fils d'allogènes habitant en ville. C'est de la terre de France que naît tout naturellement le sentiment de la patrie.

Des précautions toutefois sont ici indispensables. Nous devons nous appliquer à canaliser cette immigration, à maintenir des cadres français dans nos campagnes et enfin à éviter la constitution de ces îlots allogènes où a pris naissance cet irrédentisme étranger qui, en maints endroits, compromet en ce moment l'unité même des nouveaux États de l'Europe centrale.

Ainsi réglementée, ordonnée et surveillée, l'immigration dans les campagnes peut, enrichissant la France d'éléments sains et laborieux, devenir un facteur de sa prospérité générale. Mais n'allons pas plus loin, l'immigration ouvrière n'est nullement désirable. Ce ne sont pas nos villes qui se dépeuplent, bien que la crise de la natalité y soit particulièrement grave : point n'est besoin d'augmenter encore la population de ces agglomérations « tentaculaires ». Ne vaudrait-il pas mieux — abrogeant la loi de huit heure quand il serait nécessaire — demander à nos ouvriers un effort supplémentaire plutôt que de payer des salaires élevés à 107 000 étrangers (chiffres du ministère de l'Intérieur) dont plus de 70 pour 100 retournent chez eux, enrichissant leur pays des sommes que nous leur avons versées et dont nous nous sommes appauvris, le plus souvent sans compensation ; car il est facile à ces errants qui ne possèdent rien chez nous de se soustraire aux impôts nécessaires, non seulement au payement de nos dettes, mais encore au fonctionnement des services publics dont les étrangers bénéficient comme nous. Tout au plus peut-on accepter cette main-d'œuvre dans les régions dévastées et seulement pour la remise en état de celles-ci ; dans tous les autres cas, il convient d'éviter autant que possible de faire appel aux ouvriers étrangers.

Encore ces derniers produisent-ils quelque chose. Ils augmentent dans une mesure trop faible, mais néanmoins certaine, la richesse nationale. Les émigrés de l'Europe orientale et méridionale sont au contraire des parasites qui nous coûtent fort cher et qui, strictement, ne nous rapportent rien. Ces allogènes, qui sont physiquement et moralement aussi loin de nous que l'est un nègre ou un Annamite, n'ont pas plus le goût de l'usine que le goût de la vie rurale. Ils sont actifs mais non travailleurs : activité stérile qui ne produit pas. Ce sont tous des intermédiaires le plus souvent inutiles, facteurs et bénéficiaires de la vie chère, et qui gagnent gros à s'interposer ainsi entre le producteur et le consommateur.

La France qui a perdu une grande partie de sa main-d'œuvre ouvrière et dont la main-d'œuvre agricole encore plus réduite par la guerre va diminuant tous les jours, la France a, par contre, suffisamment de représentants de commerce, de commis de magasins, de courtiers en perles ou en « coco ». Ce qu'il nous faut, ce sont des agriculteurs, et dans certains cas des ouvriers, autrement dit des gens qui, s'ils vivent sur le pays, l'enrichissent en même temps ; tout le reste ne sert qu'à augmenter le passif déjà trop lourd d'une nation qui a tant donné et qui n'a encore rien reçu.

Voyons plus loin, rappelons-nous encore une fois les grandes leçons de l'histoire. L'Orient qui était riche quand, jeunes encore, les races qui l'habitent étaient encore laborieuses, est devenu un immense désert peuplé de rares mercantis qui tous trafiquent, mais qui, à l'exception de quelques Slaves et des Turcs, ne créent aucune valeur sociale.

La France n'en est pas encore là, c'est vrai ; mais, en tous cas, dès maintenant, dans la crise économique que nous traversons, nous ne pouvons nous payer le luxe d'entretenir à ne rien faire d'utile, plusieurs millions d'indésirables, dont les descendants, hâtivement naturalisés et affublés d'un nom français, feront peut-être des députés, des boursiers, des directeurs de théâtre, voire des ministres, mais dont aucun ne sera contremaître ou paysan.

Nous disions des ouvriers étrangers qu'ils se soustrayaient à la plupart des impôts que nous payons pour des dépenses d'ordre général, dont tous ceux qui résident sur le territoire français sont bénéficiaires. La catégorie d'immigrants dont nous venons de parler y échappe aussi pour les mêmes raisons. Campés dans des meublés, ne possédant rien, ils sont le plus souvent inconnus du percepteur, comme leurs fils seront inconnus à leur majorité de l'officier de recrutement.

Ce n'est pas assez dire qu'ils sont, comme nous, bénéficiaires de nos services publics. Sur 33 171 élèves à qui l'on donne à Paris l'instruction primaire gratuite, on compte 3 922 étrangers ; enfin rappelons que pour plus d'un dixième ils peuplent nos hôpitaux.

Sur ce dernier point, méditons l'exemple de Massachusetts qui, ayant dans la génération précédente accepté sans contrôle l'immigration étrangère, est obligé de consacrer 30 pour 100 de son budget aux institutions charitables, dont la clientèle comprend 21 pour 100 d'immigrés adultes et

44 pour 100 de leurs enfants. Le moindre commentaire affaiblirait de tels chiffres.

Les remèdes.

Ce n'est pas tout que d'établir la réalité de cette invasion étrangère et d'en avoir montré les dangers. Le médecin n'a rien fait qui n'a point indiqué de remède au malade dont il a diagnostiqué le mal.

Ces remèdes, il ne tient qu'à nous de les appliquer. Ce sont moins nos pertes en hommes que notre faible natalité qui permet aux étrangers de nous envahir ainsi en nombre de plus en plus considérable. Il faut d'abord augmenter cette natalité et notamment empêcher par tous les moyens la désertion des campagnes qui est la cause principale de cette stérilité, l'animal humain se reproduisant moins dans les villes, stérilité qui nous rend dès maintenant obligatoirement tributaires de la main-d'œuvre étrangère. Également, sans xénophobie, mais aussi sans sensiblerie déplacée, opposons à la solidarité certaine des envahisseurs, la solidarité des envahis. Adressons-nous de préférence pour nos achats aux maisons françaises, dans nos affaires tâchons de nous passer le plus possible de l'intermédiaire étranger qui, le plus souvent, épargne simplement à notre routine une démarche que nous pourrions faire directement. Que les patrons français enfin prennent de préférence des employés et des ouvriers français. Pour l'instant, par snobisme, préjugés démocratiques, dégoût de l'effort, nous faisons exactement le contraire et cette absence de défense explique en grande partie l'attrait qu'exerce la France sur les étrangers.

Dans le même ordre d'idées, en abandonnant certaines industries, telle l'optique, à la main-d'œuvre étrangère, nous créons une véritable prime à l'immigration. Les organisations compétentes, municipalités, chambres de commerce, etc., pourraient ici intervenir utilement et encourager de façon efficace la formation d'ouvriers français dans ces industries. Nous citons particulièrement l'optique, parce qu'elle intéresse directement la défense nationale, — on l'a bien vu pendant la guerre, — et qu'il est dangereux d'être sur ce point tributaire de la main-d'œuvre étrangère.

Enfin apportons, quand il le faut, des dérogations aux lois restrictives du travail. Les ouvriers français accepteront plus facilement qu'on ne le croit de faire un effort supplémentaire pour éliminer l'élément étranger.

Mais tout cela ne sera efficace qu'avec le temps. On ne change pas en un tournemain les mœurs d'un pays où cependant le péril est pressant ; il faut dès maintenant limiter autant que possible cette immigration envahissante, refuser et éliminer les éléments nettement indésirables, enfin réglementer le statut de ces étrangers qui forment déjà une partie importante de notre population, et les obliger notamment à acquitter leur part des impôts, de plus en plus écrasants, qui accablent le contribuable français.

C'est à la frontière et non dans les villes de l'intérieur que l'on doit arrêter l'afflux des indésirables. Il convient de n'admettre en France que des individus parfaitement sains, n'ayant aucun antécédent judiciaire, ayant une profession déterminée, et certains de trouver du travail en France. Ainsi les mercantis seront éliminés automatiquement tandis qu'entreront facilement les ouvriers agricoles qui nous manquent.

De même, il faut, malgré cette Ligue des Droits de l'Homme, qui oublie un peu trop souvent les droits de la patrie, permettre aux services d'immigration de refuser tout individu professant ouvertement des opinions dangereuses pour la société. *L'Humanité* parlant de l'émigration italienne insistait récemment sur le « rôle qu'elle pourrait jouer dans nos luttes sociales ». Nous ferions bien de ne pas oublier cette menace et de prendre nos précautions afin d'éviter que ne nous envahissent les communistes dont se débarrassent nos voisins Mussolini et Primo de Rivera.

Pour que cette sorte de tri indispensable fonctionne à la frontière, il faut, comme il se pratique dans les pays de colonisation, grouper en une administration unique les services actuellement dispersés dans les différents ministères qui s'occupent de l'émigration. Leur personnel, leurs crédits, sont également insuffisants. Comment peut-on demander d'enrayer un fléau à une administration qui n'est même pas capable d'en mesurer l'étendue et de la traduire par des chiffres exacts?

Cela fait, qui est la première et la plus urgente des réformes, nous pourrions nous inspirer largement de la législa-

tion actuellement en vigueur aux États-Unis : décidément envahis par des éléments indésirables, ils les ont arrêtés à la frontière par un règlement draconien contre lequel aucune Ligue des Droits de l'Homme ne s'est encore élevée que nous sachions.

Le nombre des immigrés est fixé chaque mois, et quand le chiffre des entrées est atteint, aucune considération ne permet de passer outre ; les bateaux arrivés bons derniers n'ont rien d'autre à faire qu'à ramener à leurs frais leur cargaison humaine. Les individus appartenant à certaines nations — Corée et Japon — ne sont jamais admis.

Enfin, dans ces limites, peuvent seuls entrer aux États-Unis les individus sains moralement et physiquement à l'exclusion des faibles d'esprit ou de constitution, alcooliques, repris de justice, ou criminels avérés, polygames, prostituées ou souteneurs, révolutionnaires, indigents, en un mot *toute personne susceptible soit de faire courir quelque danger à l'Etat, soit de tomber à la charge publique.* Chaque infraction ou tentative d'infraction à ces règlements est punie d'une amende de 2 000 dollars (40 000 francs au cours du change) et d'un emprisonnement de cinq ans.

Enfin — nous dédions ce paragraphe aux humanitaires et aux politiciens qui trouvent tout naturel de transformer la France en un lieu d'asile pour les agitateurs communistes ou autres — *toute personne qui aura aidé soit un anarchiste, soit un partisan de la destruction illégale de la propriété, à pénétrer aux Etats-Unis, sera considérée comme ayant commis un délit, et sera passible dans le premier cas d'une amende maximum de* 3 000 *dollars, et d'un emprisonnement maximum de cinq ans, et dans le second cas d'un emprisonnement maximum de six mois et d'une amende de* 1 000 *dollars au plus.*

La traite des blanches est punie de peines qui peuvent aller jusqu'à dix ans de prison et 5 000 dollars d'amende. Toute tentative d'entrer en fraude est également punie de peines très sévères tant pour l'auteur principal que pour les complices de ces tentatives. Enfin tous les encouragements à l'immigration sont sévèrement réprimés.

Cette législation est peut-être trop dure. Nous n'avons pas à l'imiter strictement en ce qui concerne l'immigration dans nos campagnes, mais pour l'immigration dans les villes nous pourrions heureusement calquer notre législation sur les textes américains.

Comme aucune de ces précautions d'hygiène nationale n'a encore été prise chez nous, et que nous acceptons pêle-mêle tous les indésirables, il nous faudra, d'abord, nous inspirant des mêmes principes, nettoyer Paris et nos grandes villes de tous les déchets sociaux qui transforment certains de ses quartiers, et notamment le quartier Saint-Merri, en un véritable égout humain. « L'idéal, écrivait M. Henri de Varigny, serait qu'il n'entrât en France que des sujets jeunes et sains du sexe masculin, des races ayant même valeur que la nôtre. Leur progéniture, les femmes françaises la feraient française. Cela n'est pas douteux. »

Nous n'exigeons pas tant. Nous sommes toutefois en droit de demander que la France saignée à blanc par la guerre ne se laisse pas plus longtemps empoisonner par des éléments malsains et usés, ferments et levains de toutes les décadences. Pour le moment, nous ne sommes même pas capables de les expulser.

De temps à autre, il est vrai et dans les cas trop flagrants, nous nous livrons à un simulacre d'expulsion qui permet aux journaux d'extrême gauche d'insulter à la fois la France et le gouvernement — mais ce n'est là qu'un simulacre. Voici en effet ce qu'écrit M. Émile Massard dans son rapport sur le fonctionnement des services de la préfecture de police en 1923 :

« Les arrêtés d'expulsion sont pour ainsi dire inefficaces. Ils ne constituent, en fait, que des invitations à quitter notre pays dans un délai de quatre jours pour les expulsés se retirant dans un pays limitrophe et de huit jours pour les autres.

« L'intéressé, après avoir reçu notification de la décision le concernant, reste maître de son départ *qui n'est soumis qu'à un contrôle de pure forme ; une vérification est simplement effectuée à son domicile à l'expiration du délai imparti.*

« Il est évident qu'une telle pratique est inopérante à l'égard des expulsés dangereux qui se contentent de changer de résidence en empruntant au besoin un état civil de fantaisie.

« Sans revenir à la méthode de jadis, dispendieuse et souvent inefficace, consistant à la conduite de l'expulsé jusqu'à la frontière, on pourrait envisager tout simplement des sanctions plus sévères pour les infractions aux arrêtés d'expulsion. »

Reste maintenant à établir le statut des étrangers ainsi admis ou gardés chez nous. Constatons que sur ce point nos députés ne sont point restés inactifs. Ils ont fait... un rapport. Oui, la commission d'administration générale a rédigé un projet de statut qui a été soumis à la commission de législation civile et criminelle et qui finalement, après avoir navigué de l'une à l'autre commission, a disparu dans des cartons verts où échouent la plupart des projets dont la réalisation n'est point susceptible de servir à une réélection.

Même indifférence pour tout ce qui concerne les naturalisations ; on ne parle même pas d'amender nos lois sur ce point, et c'est avec une surprenante légèreté que l'on continue de donner la qualité de Français à des individus tarés dont l'activité ne sert ni les intérêts matériels ni les intérêts moraux du pays.

Refondre ou plus exactement créer sur une nouvelle base et grouper en un seul organisme les services de l'immigration, comme il se pratique dans les pays de colonisation ; fixer les conditions où l'on peut être admis en France et y demeurer, modifier la loi du 3 décembre 1849 sur les expulsions, établir, en même temps que ce statut des étrangers, un système d'impôts de compensation adapter enfin la matière de la naturalisation à la situation actuelle, telle est, en résumé, la tâche immédiate et pressante qui s'impose.

Dans un rapport adressé au gouvernement américain sur la criminalité, M. H.-H. Langhlin déclarait que la politique d'immigration devait permettre aux États-Unis d'attirer à eux tout le bon et de laisser à l'Europe tout le mauvais. L'Europe en l'espèce, c'est nous. Allons-nous continuer à nous laisser envahir par le déchet du monde et par les laissés pour compte des Américains?

EUGÈNE GASCOIN.

Les Vertus bourgeoises[1]

Émile Brun mourut l'année qui suivit celle de l'installation de son fils à Paris. Il avait pris une congestion pulmonaire en surveillant ses ouvriers dans un chantier, un jour de pluie. Il rentra chez lui mal à l'aise, se coucha, et ne se releva plus. Henri, prévenu télégraphiquement par sa mère, accourut au chevet de son père mourant, qui le regarda d'un air triste. Il mourut peu de temps après. Cette mort plongea le jeune homme dans un véritable désespoir. Il conçut le chagrin qu'il avait pu faire, sans méchanceté, à ce père faible et charmant ; il eut un grand remords à l'idée que son père était mort en doutant de lui. Comme sa sœur Alida était mariée depuis peu, et que sa mère vivait avec elle, il décida de pourvoir seul à son existence, et de tout faire pour ne plus être à la charge de la pauvre femme. Il repartit donc pour Paris, travailla beaucoup. Il eut des succès à l'École, concourut pour le prix de Rome, et l'enleva très brillamment. Puis il partit pour l'Italie, et passa trois années à la Villa Médicis. Là, momentanément débarrassé du souci d'assurer sa vie, il cessa de songer au plaisir, au succès facile des petits journaux, et, dans la fréquentation des chefs-d'œuvre, il prit un sentiment plus noble et plus relevé qu'il ne l'avait eu jusque-là de son art. Sa mère avait été flattée par le caractère officiel de son succès. Mais il remplit surtout d'orgueil et de contentement Aricie. Le vieux Coutre, qui vivait encore, en parut lui-même étonné. Le prix de Rome est une récompense d'État : à ce titre, il rendit quelque estime

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 février, 1er et 15 mars, 1er et 15 avril 1924.

à ce neveu, qui, d'ailleurs, ne coûtait rien à sa famille et se tirait d'affaire tout seul. Il l'eût tout à fait estimé si, plutôt que d'être peintre, Henri eût été architecte. L'architecture est un art utile, au lieu que la peinture... Enfin M. Coutre ne laissait pas d'être assez content d'avoir un neveu qui vivait aux frais du gouvernement, dans un palais de la Ville Éternelle. Et quand il lui arrivait d'en parler :

— Ah ! ah ! disait-il, c'est un malin !

Après son séjour obligé de Rome, Henri Brun revint à Paris. Il fit des portraits, exposa régulièrement aux Salons, y enleva quelques médailles. Son nom fut connu ; il avait des commandes, une certaine notoriété. En 1887, il s'éprit d'une charmante jeune fille, sans fortune, il est vrai, mais délicieuse, et qu'il épousa. Cela parut encore à M. Coutre une concession ridicule à la poésie.

Mme Brun vint à Paris, pour assister au mariage de son fils, et Aricie l'accompagna. Elle ne voyageait que pour les mariages, les baptêmes et les enterrements. Malgré la réussite d'Henri, Aricie redoutait toujours pour lui les dangers de la fantaisie, du penchant pour le célibat. Elle se faisait des monstres. S'il épousait une danseuse? Ce mariage la soulagea. Elle y voyait une victoire de l'idée de famille, et le signe que le neveu si cher à son cœur, en dépit de quelques foucades, n'avait pas rompu avec les lois sages du monde et demeurait fidèle à l'ordre jusque-là suivi par tous les siens. Et puis, Henri était le seul homme qui portât son nom ; le seul enfin par qui ce nom pourrait survivre et prolonger sa lignée. La vestale qui était en elle était heureuse de voir que, grâce à cet enfant chéri, précisément, l'idée de la famille ne s'éteindrait pas avec elle.

* * *

De son séjour à Paris, Aricie voulut profiter pour remplir le pieux devoir de charité qui la préoccupait depuis longtemps, sans que les circonstances lui eussent jusque-là jamais permis de le faire. Elle désirait de voir Marcel Coutre, de s'entretenir avec lui. Elle voulait connaître enfin ce malheureux, si durement tenu, à cause de sa naissance irrégulière, en dehors de toute la communauté familiale. Elle ne l'avait jamais vu : leurs relations n'avaient été qu'épistolaires. Depuis quinze ans, elle correspondait avec Marcel à dates fixes, s'occupait de lui, de ses études, assurait le service exact de la pension que lui consentait son grand-père, à la condition de n'en entendre jamais parler. Aricie nourrissait pour ce parent étranger un sentiment complexe, fait de crainte, d'estime, de pitié, où l'entretenaient

sa situation malheureuse, son application au travail et le ton singulier de ses lettres. Marcel Coutre ne s'y livrait pas. Il remerciait, répondait aux questions posées, mais sans plus. Et Aricie, attachée à lui par la force même des choses, avait toujours rêvé de connaître ce petit-cousin à la vie si triste, et peut-être même, le voyant et parlant avec lui, d'envisager ce que l'on pourrait faire pour préparer une réconciliation éventuelle entre le petit-fils et le grand-père Coutre, réconciliation et reconnaissance ardemment désirée par Estelle, mais que l'intransigeance de Prosper avait jusque-là rendues impossibles.

Aricie était très émue en se rendant chez Marcel Coutre. Il habitait, rue de Vaugirard, une maison triste, à l'aspect pauvre, au sixième étage, dans la cour. Au dernier palier, essoufflée de la montée haute, la vieille fille s'arrêta. Un jour maussade éclairait mal le corridor, par un vasistas poussiéreux. Elle chercha le numéro du logement, sur une porte, et avant de frapper, attendit. Quel visage allait-elle trouver à cet inconnu? Que lui dirait-elle? Elle pensa : « Je l'embrasserai, tout d'abord. Et puis nous causerons. Je saurai ce qu'il pense... » Alors, elle frappa. Elle entendit pousser une chaise, un pas hésitant, puis la porte s'ouvrit, et Aricie vit son petit-cousin. Il s'inclina cérémonieusement devant elle, pour la saluer, sans rien dire, puis il referma la porte sur ses pas, avec un soin embarrassé. Aricie se sentit gênée par l'aspect glacé du jeune homme : elle n'osa pas l'embrasser, il était debout trop loin d'elle. Elle avança seulement vers lui ses deux mains et retint serrée entre elles deux l'unique main qu'il lui tendit. Intimidée à son tour, à cause de l'air maladroit de Marcel et de son peu d'élan, elle le regarda un long temps sans rien dire. Puis, l'ayant bien dévisagé, elle dit doucement :

— Comme vous ressemblez à votre père !

Il ne répondit pas. Aricie dit encore :

— Vous savez, cela me fait quelque chose, de vous voir.

Elle avait des larmes dans les yeux, et, pour s'empêcher de les répandre, elle faisait un effort pénible, dont les coins de sa bouche tremblaient.

— Voulez-vous vous asseoir? proposa Marcel.

De la main il désignait une chaise à la visiteuse. Elle s'assit avec une impression pénible, devant cet accueil indifférent. Pourtant lorsque Aricie écrivait à Marcel, et dans les réponses qu'elle recevait de lui, ils avaient des choses à se dire : le ton de leurs lettres était naturel, et parfois, même, affectueux. Elle s'étonnait que le jeune homme fût si peu pareil à ce qu'elle en avait, d'après cette correspondance, imaginé. Peu habile à définir exactement les impres-

sions qu'elle ressentait, Aricie souffrait sans comprendre, et s'en voulut à elle-même, pensant que c'était sa faute, si, tout de suite, Marcel Coutre ne s'était pas jeté à son cou. Cependant elle regrettait qu'il ne la regardât pas plus directement, dans les yeux : il avait une façon particulière de regarder, par brefs coups d'œil clairs, vite détournés, comme s'il avait craint qu'en livrant son regard, on pût déchiffrer sa pensée. Par contenance, Aricie examina la pièce, autour d'elle, et eut le cœur serré de la trouver si pauvre et si laide. Il y avait un lit, une toilette, une table couverte de livres, avec un petit buste en plâtre de Schopenhauer. Au dessus du lit était épinglée une photographie reproduisant la *Leçon d'anatomie*, de Rembrandt ; et, sur la cheminée, une tête de mort, avec un chardon entre les dents.

— Ah ! mon Dieu ! fit Aricie, en l'apercevant... Elle m'a fait peur ! Je ne pourrais pas dormir avec une pareille chose dans ma chambre... Mais c'est vrai... vous êtes médecin... C'est égal !

— On en voit bien d'autres dans les hôpitaux, dit Marcel. Il y a beau temps que cela ne me fait plus rien. Et puis, la mort...

La phrase finit en haussement d'épaules.

— A votre âge, reprit Aricie, il me semble qu'on doit aimer la vie..

— La vie? qu'est-ce que c'est? fit Marcel.

Et pour la première fois il posa sur le regard d'Aricie un regard fixe et dur, qui lui fit froid.

Elle ne comprenait pas ce qu'il voulait dire. Elle changea de conversation.

— J'espérais vous voir, mon cher Marcel, depuis plusieurs jours. Je pensais vous rencontrer au mariage d'Henri Brun. Il vous a envoyé une invitation. Pourquoi n'êtes-vous pas venu?

Elle ajouta, sur un ton d'affectueux reproche :

— Vous auriez dû y aller. Henri est votre cousin.

— Oh ! « mon cousin !... » fit Marcel Coutre avec le geste de l'indifférence.

Puis brusquement :

— Je ne lui dois rien.

— Vous avez pourtant déjeuné ensemble. Je croyais...

— M. Brun m'a invité à déjeuner, mais je ne le lui avais pas demandé. J'y suis allé pour vous faire plaisir, et d'ailleurs je l'ai tout de suite regretté. M. Brun a une vie très différente de la mienne ; ce que je peux faire ne l'intéresse pas, il n'a pas besoin de moi. Alors?

Il se campa devant Aricie, comme s'il la défiait de lui objecter le moindre argument valable.

— C'est en effet moi, dit Aricie, qui avais demandé à Henri de

faire votre connaissance. Je vous savais très isolé, sans parents, ni amis. J'ai pensé qu'Henri... Il est un peu plus âgé que vous, mais enfin, vous auriez pu vous entendre. Il ne fait pas bon vivre seul (Marcel acquiesça avec ironie). En somme, Henri est, à Paris, le seul membre de votre famille...

— La famille? s'écria durement le jeune homme. La famille? Qu'est-ce que c'est que ça, la famille? Je vous serais bien reconnaissant de m'expliquer ce que cela veut dire, la famille! Ah! bien, parlons-en!

Aricie considéra avec effroi le blasphémateur. Mais elle eût montré moins d'épouvante si elle n'avait été que choquée. Le sentiment qui la remplissait, c'était une compassion profonde. Elle apercevait avec terreur le vide affreux de ce cœur d'homme.

— Mon pauvre ami, émit-elle doucement, que vous me peinez! Je ne vous comprends pas. Je sais bien que votre existence n'est pas gaie, que vous n'êtes pas heureux... les circonstances... Vous n'avez pas bien réfléchi... Il faut être de sang-froid...

— C'est bien parce que je suis de sang-froid et que j'y ai longtemps réfléchi. J'y réfléchis depuis que je suis susceptible de penser... Vous ne me demandez pas mon avis, mais je vais vous le dire tout de même. Eh bien! la famille, je m'en moque, moi! La famille, c'est une invention des gens qui ont de l'argent, un point, c'est tout. Des droits? Des devoirs? Quelle bonne blague! Des mots inventés exprès, pour justifier, après coup, une pure question d'intérêts matériels, la rendre honorable et touchante. Et les liens du sang! Parlons-en!... Des pères qui laissent leurs fils crever de faim, si les fils ne veulent pas passer par leurs trente-six mille volontés! Qui vendront leurs filles au plus offrant, pour des raisons d'honorabilité. Ah! elle est jolie, l'honorabilité, dans les familles! Les femmes peuvent bien faire ce qu'elles veulent, aller se faire faire des enfants par le premier amant venu, au hasard de la première rencontre : ces enfants porteront le nom de la famille qui les endossera, ils resteront de la famille, ils seront cette famille elle-même, il en va de l'honorabilité de la famille! Seulement, les enfants des fils, n'est-ce pas? si par cas ces fils s'avisent d'en avoir autrement qu'avec l'approbation du maire et du curé, on ne les connaît pas. Ils ne font pas partie de la famille. Ils ne feront jamais partie de la famille. Je sais de quoi je parle, je suppose?

Il était debout, blême, animé d'une fureur glacée, les bras croisés, devant Aricie interdite. Et il la quittait pour marcher à travers l'étroite chambre, comme une bête en cage, irritée, avec de grands éclats d'un rire atroce, qui ponctuaient son discours impie.

— Qu'est-ce que vous pouvez bien répondre à cela, dites? Vous la connaissez, ma famille? Eh bien ! j'aime mieux que ce soit vous, plutôt que moi. Car ça ne doit pas être joli, joli, ma famille, non ! Pff !

Il fit *Pff!* comme son grand-père Coutre : si émue qu'elle fût, Aricie le remarqua. Il poursuivit :

— Et moi, est-ce qu'elle me connaît? Qu'est-ce qu'elle fait pour moi, ma famille? L'aumône d'une pension jetée comme un os à un chien. A part ça, qu'a-t-elle fait pour moi, et de moi? Un déclassé, un révolté, un homme qu'on se montre au doigt, l'enfant perdu, le bâtard, un être d'exception, hors de toute humaine communauté. Et on dit qu'il n'y a pas de génération spontanée ! Mais c'est moi, la génération spontanée ! Je la suis... sans bouillon, terreau, ni racine ! né en l'air, au hasard, on ne sait de qui, ni de quoi !... Possible que cela existe, la famille : mais comme le luxe, pas pour tout le monde. Je n'en ai pas, moi. La mienne, si je traversais la chaussée devant elle, dans la rue, sans y prendre garde, elle me passerait dessus avec sa voiture, sans seulement se douter que c'est son sang qui lui giclerait sous les roues !

— Marcel, Marcel, je vous en prie, disait Aricie, calmez-vous, vous vous faites mal. Vous n'êtes pas juste. Vous ne savez pas... Je sais, moi... Je connais votre grand-père... Je connais le chagrin profond de votre grand'mère... Je vis avec eux, moi .. Je sais ce qu'ils pensent... Votre grand-père est vieux. Il n'a pas dit son dernier mot... Je voulais justement envisager, avec vous, bien tranquillement, les moyens de vous amener à lui... S'il vous connaissait...

— Non, dit Marcel, calmé. C'est inutile ; et c'est beaucoup mieux ainsi. D'ailleurs, vous pouvez l'annoncer à M. Coutre. Je ne le gênerai pas longtemps. J'en ai pour deux ans.

— Deux ans? demanda Aricie. Deux ans de quoi?

— Deux ans de vie. J'ai un poumon perdu, l'autre est pris.

— Voyons ! quelle idée !...

— Ce n'est pas une idée, c'est un fait. Je sais.

— Vous vous soignerez, vous guérirez...

— Je pourrais me prolonger, c'est tout. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Pourquoi vivrais-je?

— Mais vous êtes savant, vous avez un beau métier. Médecin ! Vous pouvez être utile...

— A qui? Aux hommes? Je les méprise et je les hais. A ma patrie? Je vous ai dit que je ne croyais pas à la famille. Mon père y croyait, lui. Beau résultat : deux balles dans le ventre, à Beaune, et puis, crever tout seul, sous la neige, deux jours après ; et de la misère

pour tout le monde autour de lui... Enfin, il est tranquille, maintenant. Dans deux ans, je serai comme lui...

Il désigna la tête de mort, sur la cheminée :

— ... Comme celui-là.

— Vous ne croyez à rien? dit Aricie.

— A rien, répondit Marcel tranquillement.

— Après la mort? Et Dieu? fit la vieille fille.

Marcel Coutre haussa les épaules :

— Ne dites pas de bêtises. Après la mort, il n'y a rien. Il y a la mort. De la pourriture, dans un trou... Et puis, il n'y a rien, il n'y a plus rien... rien... Vous m'entendez? rien.

— Mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant ! dit Aricie. Comme vous avez dû souffrir !

Il eut un geste vague. Qu'importait !

Tous deux se taisaient maintenant. Aricie éprouvait une immense pitié pour le malheureux. Il était tard, elle se leva. Comme Marcel se taisait encore, à côté d'elle, épongeant de son mouchoir ses mains moites, elle le prit doucement par les épaules, et le regarda dans les yeux :

— Je ne vous ai jamais fait de mal, moi?

Il la regarda à son tour, sans savoir ce qu'elle voulait dire.

— Que me veut-elle? pensa-t-il.

Il secoua la tête, négativement.

— Eh bien, alors, embrassez-moi, fit Aricie.

Marcel embrassa la vieille fille, qui baisa ses joues si pâles, à son tour. Comme elle demeurait silencieuse, et qu'il ne savait ce qu'il devait dire, il murmura, vaguement :

— Mademoiselle...

Aricie sourit.

— Appelez-moi tante Aricie, comme tout le monde, voulez-vous?

Elle lui prit la main. Son visage était redevenu paisible.

— Nous nous reverrons, n'est-ce pas?

Au moment de quitter la pièce, comme elle reprenait son manchon qu'elle avait posé sur la table, elle y vit, dans un petit cadre, une photographie un peu fanée. L'ayant examinée, elle demanda :

— C'est votre mère?

— Oui, fit Marcel.

Ils ne dirent rien d'autre.

Pour sortir, il fallait passer devant la cheminée. Aricie avisa la tête de mort, et le dérisoire chardon entre ses dents.

— Il ne faut pas... dit la vieille fille, en le désignant.

Marcel enleva docilement la fleur sèche, et la jeta dans l'âtre.

Comme elle descendait l'escalier, Aricie tâta un petit paquet, dans son manchon. C'était un album de photographies de tous les siens, qu'elle avait apporté pour Marcel afin qu'il les connût. Elle n'avait pas osé le lui donner. Mais en passant devant la loge, elle se ravisa, et donna le paquet ficelé à la concierge :

— J'ai oublié... Vous remettrez ceci à M. Coutre, je vous prie.

Elle s'enfuit très vite sans se retourner.

III

Petites causes, grands effets.

Henri Brun eût aussi bien fait de laisser l'oncle Melchior tranquille, plutôt que de lui donner le goût de la photographie. Chaque année, aux vacances, il venait passer un mois à Bordeaux, un autre à Toulouse, chez sa mère, avec sa femme et le petit garçon qui leur était né, Jean-Pierre, après trois ans de mariage. L'arrivée des Parisiens à la Souys apportait un rayon de jeunesse dans cette maison peuplée de vieillards, de tant d'ombres ! Prosper Coutre était mort, Jouvenet était mort, Julie aussi. Autant de croix à ajouter, de dates funèbres à remplir, dans l'arbre généalogique d'Aricie ! Des deux filles que Julie avait laissées, l'une, Lucie, était devenue religieuse ; l'autre, Louise, avait épousé en 1885 un M. Martendon, riche commerçant de bois de la Bastide, dont les chantiers touchaient à ceux de la maison Coutre : les deux firmes s'étaient fondues, sous la raison sociale Lesprat et Coutre, Martendon successeur. La jeune Mme Martendon habitait sur le quai Deschamps, un peu plus loin que sa maison natale, le chalet de sa belle-famille. La maison Coutre était fort réduite. Complètement aveugle maintenant, la vieille Mme Coutre — tante Estelle — vivait toujours, toujours plongée en sa tapisserie, ridée et parcheminée, immobile en son grand fauteuil à contre-jour, ses aiguilles allant et venant, agiles entre ses doigts osseux. Elle s'intéressait toujours aux nouvelles de la vie bordelaise, abondant quotidiennement en commentaires infinis à l'annonce des mariages, des naissances et des morts qu'elle apprenait, des faits et gestes de ses petits-neveux de Toulouse et de Paris ; ne cessant de s'occuper verbalement d'eux que pour réviser la généalogie et les parentages des familles royales encore régnantes. A l'entendre, Aricie y était devenue compétente. C'était un sujet de conversation permanent entre les deux femmes, depuis la mort de Marcel Coutre, survenue dans le temps qu'il avait lui-même prédit, environ deux ans après la visite

d'Aricie, six mois après le décès de Prosper. Ces deuils n'affectèrent pas profondément la nonagénaire Estelle. Elle y vit chrétiennement la volonté de Dieu. Elle dit seulement : « Ce sera bientôt à mon tour. » La séparation serait brève. Cependant, elle continuait à vivre avec une régularité de pendule remontée pour aller cent ans. Les vieillards n'ont pas le cœur tendre.

En 1900, il n'y avait plus que trois couverts dressés dans la petite salle à manger de la Souys, aux placards qui sentaient si bon le vieux vin, les fruits mûrs. Quand il y arrivait, au mois d'août, et qu'il s'asseyait, le premier soir, à la table ronde, en face de la tante Estelle aux joues molles, si douces encore à embrasser, Henri Brun voyait avec le plaisir que l'on a toujours à retrouver l'impression des choses immuables, de tous temps connues, Melchior à la droite de la vieille dame, Aricie à sa gauche, la sonnette de cuivre guilloché auprès d'elle ; Aricie surveillant d'un œil affaibli mais minutieux (elle avait été opérée de la cataracte) le service ouaté de la servante Félicie, fidèle au poste, malgré l'âge. Sur la desserte, la vénérable argenterie brillait à sa même place : l'huilier lourd, les salières, le beurrier, entre les compotiers de cristal remplis de gelées succulentes, la bouilloire spéciale pour les œufs à la coque, et le sablier qu'on retourne, en les apportant sur la table, juste le temps de leur cuisson. Le même cerf blessé léchait, sur la cheminée, sa hanche de bronze meurtrie ; les mêmes *Moissonneurs italiens*, gravés d'après Léopold Robert, faisaient sur les murs face aux mêmes *Enfants d'Edouard dans la tour Saint-Paul*, de Delaroche. Et quand, près de sa mère au beau sourire, Henri avait installé son fils dans sa haute chaise d'enfant, tante Aricie ne manquait jamais de lui dire :

— C'est ta chaise, Henri, ta chaise du temps que tu étais petit. Tu la reconnais?

* * *

Pour rompre la monotonie du séjour au milieu de ces bons vieillards, tandis que la jeune Mme Brun se dévouait, et, pendant des heures, faisait avec une inlassable patience la conversation de la bavarde Estelle, ou bien accompagnait dans l'antique landau Aricie en ses visites et ses emplettes bordelaises, Henri courait à ses pèlerinages. Il allait voir, rue Sainte-Catherine, l'emplacement de la maison de l'oncle Paul, courait les bric-à-brac, les quais, les allées d'Amour, la rue Fondaudège, le palais Gallien, et, son carnet de croquis aux doigts, assister aux lancements des bateaux, à Lormont. Il fallait la venue de ce neveu turbulent, malgré la quarantaine, pour décider l'oncle Melchior à sortir un moment de son comptoir, à

quitter ses cartonniers verts, ses livres de caisse et ses globes terrestres. Le Parisien mettait de la malice à tirer de ses habitudes ce bonhomme si casanier. Et le soir, quand il y avait réussi, il prenait plaisir à étonner ses vieilles tantes.

— Devinez, ma tante, ce que j'ai fait? disait-il à Mme Coutre. J'ai réussi à déterminer l'oncle Melchior à vous faire une infidélité ! Je l'ai emmené à Lormont par le bateau, et nous sommes revenus à pied !

Cette allusion à la fidélité du vieux garçon pour sa tante ranimait un temps la vieillarde. De fait, à le voir si constant auprès d'elle, on avait toujours soupçonné quelque sentiment secret dans le cœur de Melchior. Cette passion de cinquante années, ç'avait été la seule aventure de sa vie. Hors Estelle et Aricie, il n'avait jamais eu d'autres femmes.

C'est dans ce temps qu'Henri Brun révéla à son oncle Melchior les charmes de la photographie. Il en faisait beaucoup lui-même, attaché de par sa nature à conserver le souvenir matériel des endroits où il avait passé, et des visages qu'il avait vus. Son premier soin, dès lors qu'il arrivait à la Souys, était de demander qu'on lui abandonnât quelque recoin à l'abri de la lumière et bien calfeutré, dont il pût se faire un cabinet noir, où décharger son appareil et développer lui-même les plaques impressionnées dans le jour. Il s'y enfermait avec Melchior curieux de cette chimie et à qui ses habitudes d'ordre donnaient de l'inclination pour cet art qui nécessite tant de flacons divers, de cuvettes, d'étiquettes, de gestes précis, de méticulosité. Il eût fait un bon pharmacien. Penché sur l'hydroquinone et l'hyposulfite, Melchior prenait plaisir à voir, au faible éclat de la lanterne rouge, la gélatine des clichés, amollie et rongée par l'acide, fondre, noircir ou s'éclairer, et l'image naître sur le verre. Il sut bientôt le nom des produits qu'il faut employer, leurs qualités, leurs inconvénients, leur dosage. Il excella rapidement à leur préparation. Étant d'un caractère plus attentif et plus soigneux, il obtint, en développant les clichés d'Henri, des résultats plus parfaits. « J'ai moins de génie que toi, disait-il à ce neveu charmant, mais fantaisiste : voilà pourquoi je serais un meilleur photographe. »

L'année qui suivit, aux vacances, Henri Brun eut la surprise de trouver son oncle à la gare, venu l'attendre sur le quai. M. Melchior Brun portait un appareil photographique en bandoulière. Il voulait prendre Henri et sa famille au débarquer. A la Souys, Henri eut un autre sujet d'étonnement : son oncle avait converti son cabinet de toilette en cabinet noir. Il s'était acheté un appareil, des cuvettes, du papier, des drogues. Et le soir même, avec une satisfaction visible,

il éblouit les Parisiens en leur donnant à admirer un album rempli de ses œuvres, soigneusement tirées en dégradé, au moyen de caches, régulièrement collées sur des cartons, glacées avec un art parfait. Henri Brun dut avouer qu'il avait rencontré son maître.

Le lendemain, comme Henri sortait de sa chambre, son oncle l'attendait prêt à sortir. Ce changement dans les habitudes de Melchior le stupéfia.

— Oui, dit Melchior, cela t'étonne? Cela m'étonne moi-même bien davantage, et Aricie n'en revient pas. Ce n'est pas que cela m'amuse de courir les rues par ce soleil et cette poussière. Mais j'ai fait le portrait de tous les gens de la maison ; j'ai photographié la maison de haut en bas et de long en large, je me suis photographié moi-même dix fois devant mon armoire à glace : maintenant il me faut bien sortir, si je veux trouver des sujets. Allons ! Nous prendrons les mêmes points de vue, et nous verrons ensuite qui aura obtenu les meilleurs résultats !

Tout le jour, ils déambulaient, de la Souys à Lormont, de Lormont à Bordeaux, en quête de tableaux photogéniques. Une foire, qui s'étendait sur les quinconces, leur fournit d'abondantes occasions de faire fonctionner le déclic de leurs appareils. Melchior ne considérait dans les motifs qui l'arrêtaient que l'éclairage et la possibilité de régler sa pose. Une estrade où se donnaient des tableaux vivants retint longtemps son attention.

— Quelle pépinière de sujets ! s'exclamait-il. Regarde cette toile de fond. Comme les couleurs des personnages se découpent heureusement là-dessus ! Quel relief ! Quelle netteté !...

Et il se déplaçait dans la foule, protégeant son appareil de la bousculade, cherchait le meilleur endroit où mettre l'objectif au point. Les demoiselles en travesti l'intéressaient spécialement, et il prit ensuite plusieurs vues de la femme-hercule, dont l'architecture charnue remplissait le maillot collant. Henri remarqua que ces artistes avaient l'air de connaître le photographe, et lui faisaient, du coin de l'œil, des petits signes d'amitié. Melchior expliqua tranquillement à son neveu qu'il avait déjà fait plusieurs clichés d'elles. Il les suivait de foire en foire, dans leurs déplacements, aux environs. Le soir, s'étant enfermé avec Henri dans son cabinet noir, après qu'ils eurent développé les photographies du jour, Melchior lui montra un album spécial, où il avait collé à part une série d'épreuves particulières, tout une collection d'anatomies féminines et de tableaux vivants décolletés, qu'il gardait sous clef, afin que la pudeur d'Aricie n'en fût pas choquée.

— C'est cocasse, dit Henri à sa jeune femme, en lui parlant de cet

album secret, quand ils se furent retirés dans leur chambre : voilà l'oncle Melchior qui découvre des horizons neufs ! A son âge ! Si je ne le connaissais pas pour un homme sage, je pourrais croire qu'il se dérange !

*
* *

Aricie avait beaucoup d'affection pour sa nouvelle nièce, Jeanne Brun, la femme d'Henri. Certainement, elle lui savait un grand gré de rendre son Henri heureux, d'avoir prolongé sa lignée, en lui donnant un fils, et à elle-même un petit-neveu dont les gazouillements la ramenaient à bien des années en arrière, aux impressions du temps qu'elle servait de maman au petit Henri de Toulouse ! Mais ce qui comblait de plus d'aise encore la vieille Aricie, c'est que la jeune Mme Brun avait à un très haut degré le sentiment de la famille. Elle écoutait avec tant d'intérêt les récits de la vieille fille ! Elle montrait tant d'affection aux parents inconnus, quand bien même ils étaient morts depuis longtemps, dont Aricie rappelait si minutieusement les mœurs, les caractères, les visages ! Douce et bonne, patiente avec charité, Jeanne, en dépit de son ennui, prêtait un esprit attentif aux remembrances d'Aricie. Ainsi elle gagna sa confiance. Jeanne Brun fut, avec Melchior, la seule personne auprès de qui Aricie, heureuse enfin de pouvoir expliquer son cœur, s'ouvrît du grand rêve qu'elle avait formé, du seul espoir qui lui restât, depuis qu'elle avait vu mourir tout le monde autour d'elle. La tante Estelle était bien vieillie : elle ne vivrait pas toujours. Quand elle viendrait à disparaître, sa fortune, la maison de la Bastide, la maison de commerce passeraient aux mains de sa petite-fille Martendon. M. Martendon en était déjà, virtuellement, le chef. Mme Coutre morte, Melchior prendrait sa retraite ; il l'avait retardée par égard pour la vieille tante. Une fois celle-ci disparue, Melchior et Aricie quitteraient la Souys où les Martendon entreraient en maîtres. A de certains détails, au ton autoritaire de Martendon, à son quant-à-soi ferme, délibéré, on pouvait prévoir des changements dans la maison ; et bien que Louise se fût toujours montrée affectueuse et dévouée, Aricie sentait bien qu'il vaudrait mieux pour tout le monde qu'elle se retirât avec son frère. Et voilà le rêve si longuement formé et caressé dans son cœur : Melchior et elle iraient finir leurs jours à Bordeaux, non loin de cette rue Sainte-Catherine où avait été le berceau des siens. Ils y auraient une petite maison, leur petit ménage. Ils achèveraient doucement ensemble leur existence si unie. En exprimant les humbles mots qui donnaient une réalité à ce désir, la vieille fille qui n'avait jamais connu le bonheur de s'appartenir et d'avoir

enfin son chez-soi, était si émue que les larmes lui brouillaient la vue. Elle n'achevait pas la phrase commencée. Elle prenait la main de Jeanne, la regardait de son regard embué :

— Ma fille, vous me comprenez?...

Et Jeanne comprenait et baisait la main ridée de la pauvre femme.

— Ce cher Melchior, disait Aricie... Toujours dans sa photographie ! Je suis bien contente de le voir se distraire un peu ! Il l'a bien gagné... Si vous saviez comme il est bon ! C'est le portrait de votre beau-père... vous ne l'avez pas connu... Ils se ressemblaient. Mon frère Paul lui ressemblait aussi. Ah ! celui-là... S'il avait vécu !... comme il eût été fier de votre Henri ! Comme vous l'eussiez aimé !... Oh ! ce sera bon, nous deux, Melchior et moi, dans notre petite maison... Je le soignerai bien, vous savez... J'aurais fait une bonne maman...

Dans sa joie, à l'idée d'aller vivre seule avec son frère, un scrupule soudain remplissait la pauvre Aricie :

— Au moins, Jeanne... n'allez pas croire que je désire la mort de ma bonne tante... Juste ciel ! Qu'elle meure le plus tard possible !... Mais après...

— Non, ma tante, je ne le crois pas un instant, disait en riant Jeanne Brun : je sais bien que vous ne désirez la mort de personne ! Je vous comprends bien...

* * *

Dans l'hiver de 1905, Estelle Coutre, qui ne souffrait pas de feu dans sa chambre, prit un refroidissement à sa toilette. Elle avait quatre-vingt-quinze ans. Il fallut beaucoup de cérémonie pour la contraindre à garder le lit. Ce fut sa petite-fille qui l'obtint ; et pour soulager Aricie, malgré ses récriminations, Louise Martendon décida qu'on prendrait une garde. Il en vint une, appelée Mme Dragon, femme accorte, entendue, sans âge, à l'œil fulgurant, qui portait au coin du menton un grain de beauté orné d'une petite touffe de poils noirs. Elle s'installa dans la chambre de Mme Coutre, la veilla bien, avec dévouement. Familière et enjouée, aux petits soins, elle resta deux mois à la Souys. La semaine qu'elle devait partir, Mme Coutre étant rétablie, Melchior Brun se plaignit d'une douleur au cou. Le médecin diagnostiqua un zona. Il en pourrait venir d'autres, par la suite. Melchior, qui n'avait jamais été malade, s'effraya. Mme Dragon s'offrit à rester quelques jours encore pour le soigner ; il fallait poser des vésicatoires, Aricie ne s'y entendait pas. L'offre de la garde fut acceptée par tout le monde avec reconnaissance.

Une fois le zona guéri, le départ de Mme Dragon fut suivi de

plusieurs sorties prolongées de Melchior, qui étonnèrent Aricie. L'hiver n'était pas achevé. D'habitude, le vieux Brun, qui craignait le froid, ne sortait jamais, en cette saison. Et quoiqu'il fût toujours passionné pour la photographie, il attendait généralement les beaux jours pour partir en expéditions, son appareil en bandoulière. L'étonnement d'Aricie ne devait pas durer longtemps. Une huitaine seulement après le départ de Mme Dragon, Melchior entra un matin dans la chambre de sa sœur, comme il avait coutume, afin de l'embrasser, avant de se rendre au comptoir. Mais cette fois, il s'assit, et dit, en souriant d'une manière bizarre :

— Assieds-toi, ma sœur, je te prie. J'ai à te parler.

Aricie s'assit en regardant Melchior. Son air intimidé l'inquiéta.

— Parle, je t'écoute. Qu'as-tu? Tu n'es pas bien?

— Si fait, dit Melchior placidement. Je me porte à merveille. J'ai à t'apprendre quelque chose. Tu vas être étonnée.

— Bon. Dis toujours. On verra bien.

— Eh bien, ma sœur, je viens t'apprendre mon mariage.

Aricie pâlit tout d'un coup. Sa première idée fut que Melchior était fou.

— Ton mariage? Tu plaisantes...

— Je ne plaisante pas, repartit Melchior. C'est sérieux. J'ai bien réfléchi. Oh ! n'aie pas peur, je n'épouse pas une jeunesse... Ce petit accident du mois dernier m'a averti. Je ne suis plus jeune, j'ai soixante-quinze ans sonnés. Tu es mon aînée, la vie n'est pas éternelle. Que deviendrais-je si tu venais à mourir avant moi? J'ai réfléchi... Il me faut une femme raisonnable, qui tienne ma maison quand nous aurons quitté la Souys... qui me soit dévouée... qui me soigne... enfin, c'est décidé... Je me marie.

Aricie connaissait son frère. Le ton dont il avait dit ces mots : « C'est décidé », lui fit concevoir la réalité, si invraisemblable qu'elle pût être. Melchior n'était pas fou du tout. Il exprimait seulement le résultat d'une réflexion longue et concertée. La tête tournait à Aricie. Elle comprit qu'il n'y avait pas à discuter, et dit seulement :

— C'est bien.

Après un silence :

— Tu ne me demandes seulement pas qui j'épouse? fit M. Brun.

— C'est vrai... j'oubliais... Est-il indiscret?

— Du tout... C'est Mme Dragon.

— La garde !

— Elle-même, dit Melchior. C'est une bonne personne.

Il se tut un instant, et sortit sa raison profonde :

— Je serai soigné.

Aricie ne répondit rien. Puis, un peu plus tard, comme si elle parlait en rêve, sans croire encore à l'extraordinaire nouveauté de ce qu'elle venait d'entendre :

— As-tu fait part de ta décision à notre tante? demanda-t-elle.

Melchior Brun prit son nez dans la main, et hocha le front. C'était signe, chez lui, de perplexité. Il avoua, comme un enfant :

— Non. Pas encore.

Cet homme de soixante-quinze ans avait peur de sa vieille tante. Il le dit, sans nulle vergogne :

— Je n'ose pas.

Moins que pour lui faire part de la décision si peu prévue qui bouleversait leur existence, ce qu'il était venu chercher, près d'Aricie, c'était un conseil et une aide. Il l'exposa avec inconscience.

— Ma bonne sœur, c'est un service que je te demande. Il faut que tu préviennes tante Estelle. Le veux-tu?

Aricie posa son regard sur son frère. Et pour la première fois de sa vie, refusant de rendre un service à qui le lui demandait, pâle de cet effort unique, mais cependant ferme, elle dit :

— Non.

* * *

Au jugement des personnes qui croient à la loi de continuité des caractères, le mariage à soixante-quinze ans de Melchior Brun et le changement radical qu'il opéra dans la vie, les habitudes et les sentiments de cet homme régulier, méthodique, ennemi né des aventures et totalement dépourvu d'imagination, paraîtra difficilement explicable. Les faits, souvent, échappent à la logique : il faut les accepter comme tels, et admettre qu'ils n'ont d'autre vraisemblance que leur réalité, quelque absurde qu'elle puisse paraître. Melchior n'avait rien d'un fou : c'était seulement un vieillard. Il avait donné à Aricie la véritable et profonde raison de sa résolution tardive : « Je serai soigné. » Il eût pu y songer plus tôt : il ne l'avait pas fait, s'étant toujours fort bien porté. La vue de sa vieille tante alitée, l'idée de sa prochaine disparition possible, l'accident du zona venu pour la première fois apporter dans son existence l'avertissement mystérieux de la maladie, suffirent à le retourner complètement. Il se mit à penser à lui. Par son habileté à soigner des vieillards, Mme Dragon acheva l'œuvre de séduction commencée dès le premier jour par cette bonne joueuse intrigante, qui sut aussi éveiller l'inquiétude du vieux garçon en agitant à son esprit les effrayants fantômes de la solitude, et, sans en avoir l'air, souligna la différence d'âge qui séparait Melchior de sa sœur Aricie. « Si ma sœur mourait

avant moi? » se dit Brun. Il n'entra pas d'autre calcul dans sa détermination, sinon cette pensée réconfortante, salutaire à ses yeux : « Je serai soigné. » Ces mots magiques expliquent tout, à commencer par l'extraordinaire force de volonté subitement déployée par cet homme dont toute la vie semblait jusque-là n'avoir été faite que pour prouver qu'il n'avait pas de caractère. Il lui en fallut beaucoup pour se décider si rapidement et triompher des obstacles que cette décision faisait naturellement se lever avec elle. Le premier avait été le refus d'Aricie à intervenir auprès de Mme Coutre. Ce fut donc Melchior qui dut lui-même faire part à sa vieille tante de son invraisemblable projet. Estelle Coutre, indignée, refusa solennellement son consentement au mariage de son neveu, tout de même 'que s'il se fût agi de s'opposer aux fantaisies d'un galopin de dix-huit ans. Bien que l'événement fût pénible, et par ses suites, même, épouvantable pour les vieux habitants de la Souys, ce drame de famille eut son épisode gai : ce fut lorsque, en dépit de son âge, Melchior, pour triompher de Mme Coutre, l'avertit qu'il aurait le chagrin de recourir aux sommations respectueuses. D'autre part, Aricie, bouleversée, vivait enfermée dans sa chambre, toute en larmes, partagée entre sa honte et son chagrin. La défaillance de sa sœur fut l'épreuve la plus pénible que Melchior eût à supporter. Il avait beaucoup compté sur elle, dans son égoïsme enfantin. Que cette sœur chérie l'abandonnât à ce tournant difficile, il en éprouva une sorte de déception scandalisée, qui d'ailleurs le servit grandement : car dès cet instant qu'on s'opposait à son projet, il se considéra comme une victime, et en devint aussitôt plus fort. L'unanimité contre lui, à la nouvelle de son mariage, d'abord retardée par Aricie, — qui, un temps, espéra que son frère ne persisterait pas dans une décision aussi folle, — mais que, devant la ferme volonté de Melchior, il fallut enfin se résoudre à faire connaître aux neveux de Toulouse et de Paris, l'unanimité fut complète, quoique diversement exprimée. Les neveux toulousains de Melchior lui en marquèrent de l'étonnement, mais sans plus, à peine mitigé par l'espérance que son mariage ne l'empêcherait pas de songer à régler la situation d'Aricie. Ils achevaient leur lettre par des vœux pour le bonheur matrimonial de leur oncle. Par contre, Henri Brun lui écrivit une lettre digne et désolée, en même temps qu'il en expédiait une autre à Aricie, furieuse et tout du premier mouvement, celle-là, où il exhalait son mécontentement, sa déception ; l'oncle y était jugé sévèrement. Par malheur, le pétulant Henri se trompa d'enveloppe, et, tandis qu'à la Souys, Aricie recevait la missive destinée à l'oncle, le même courrier apportait à Melchior la lettre adressée à la tante. Melchior y put

considérer au naturel l'effet qu'avait produit dans la famille l'annonce de son mariage. On n'a pas toujours une aussi bonne occasion de savoir ce que les gens pensent de vous. « Mon père en rougirait dans sa tombe », put lire Melchior ; et d'autres mots peu agréables, où, sans ménagement aucun, « cette folie d'un vieillard égoïste », « cette honteuse insanité » étaient qualifiées comme elles méritaient de l'être, il est vrai. M. Brun renvoya la lettre à son neveu avec le conseil ironique de faire attention aux erreurs d'enveloppe, et cette consolation finale : « Si c'est à cause de mon héritage, ne te désole pas. Mon mariage n'y change rien. Il y a dix ans que j'ai mis mes quelques sous en viager. »

Le mariage eut lieu environ six semaines après que Melchior en eut touché le premier mot à sa sœur. Aricie y assista, seule, avec un frère de Mme Dragon, bandagiste. Les témoins étaient, pour le marié, le caissier principal de la maison Coutre, et, pour la future Mme Brun, une de ses consœurs, infirmière. La cérémonie terminée, les époux se retirèrent chez eux. Melchior avait loué à Bordeaux, sur le boulevard de Caudéran, un appartement où il avait fait apporter, de la Souys, les meubles qui lui appartenaient, et lui venaient de ses parents. Comme ils n'avaient jamais fait l'objet d'un partage, entre Melchior et Aricie, il fallut s'y décider tardivement. Aricie s'y prêta, dans l'indifférence. Elle laissa son frère choisir ce qui lui conviendrait le mieux. Quand les meubles furent descendus, Melchior alla prendre congé de sa tante Coutre. L'aveugle avertit Melchior qu'elle le dispensait dorénavant de toute sorte de visite, et qu'elle désirait surtout ne plus entendre parler de celle qui n'était pour elle et ne serait jamais que Mme Dragon.

Après que M. et Mme Melchior Brun eurent pris congé de leurs témoins, Aricie revint s'asseoir dans l'église, où elle demeura longtemps, sans prier, abîmée en ses réflexions, repassant les dates importantes de sa vie, marquée de déceptions, symétriquement, de place en place : son mariage manqué, à vingt ans, son amour pour Marcelin Jouvenet, son inutile sacrifice, la mort de tous ceux qu'elle avait chéris, les mauvaises affaires et la déconfiture de Paul, le mariage insensé de Melchior. Elle revint le soir à la Souys, à pied, malgré son âge et la distance. Son dernier rêve était brisé. Elle ne finirait pas ses jours avec Melchior son frère.

Plusieurs mois, elle ne le revit plus. Elle avait décliné la proposition, d'ailleurs transmise par la nouvelle Mme Brun, de venir habiter chez eux, boulevard de Caudéran. C'était une idée de Melchior, tardivement germée dans ce cerveau lent. « Pourquoi Aricie n'habiterait-elle pas avec nous? » s'était-il dit. Ainsi elle eût pu réaliser

leur fraternel projet. Il ne s'expliqua son refus que par une lubie. « C'est elle qui ne l'a pas voulu », conclut-il.

Prise de scrupule, à la fin, Aricie se décida à aller rendre visite à son frère. Elle le trouva dans son nouvel appartement, confortablement installé, bien au chaud, très douillettement. Melchior la reçut dans sa chambre. Aricie rougit en voyant le lit, large, agressif, au milieu de la pièce, où s'étalaient insolemment deux oreillers, avec un énorme édredon. Il y avait des fleurs en papier dans des vases, sur la cheminée ; des ronds de sparterie sous les chaises, et un phonographe sur une table.

— Je croyais que tu n'aimais pas la musique, dit timidement Aricie.

— Je l'aime à présent, fit Melchior. Nous avons concert tous les soirs. Sarah sait très bien faire marcher cet instrument.

Mme Brun (Sarah) proposa d'en faire entendre un morceau. Elle mit un disque, remonta l'appareil et poussa le déclic. C'était une chansonnette comique. Aricie écouta ce refrain vulgaire avec un serrement de cœur. Melchior souriait béatement. Mme Brun pouffait, aux passages drôles, comme si on l'avait chatouillée. Elle offrit un second morceau. Aricie s'excusa : elle avait un peu la migraine. Alors Sarah lui présenta un biscuit, avec un petit verre de madère, et appela Aricie sa sœur. Aricie n'osa pas le refuser ; mais elle avait la gorge si serrée qu'elle ne put qu'y tremper les lèvres, et laissa le biscuit entier sur la soucoupe. Au moment où elle se levait pour prendre congé, Melchior lui dit avec bonne humeur :

— Tu n'as pas vu mes nouvelles œuvres !

Il ouvrit un gros album de photographies prises en différents endroits de l'appartement. Mme Brun figurait sur chacune d'elles. C'était une petite femme rondelette, alerte, avec des mines, et l'œil en coulisse. Elle avait un fort accent de Bordeaux, des rires brefs. Tous ses propos respiraient, sous la politesse affectée et des intonations affectueusement apitoyées, l'ironie lourde et la double entente. Et près de son vieil époux, elle feignait une protection désabusée.

— Il est vieux, disait-elle en lui tapotant la joue : il a besoin de soins, ce pauvre Melchior... Melchior, dis à ma sœur si tu n'es pas bien soigné par ta petite femme?

Et à Aricie, avec un air de féminine complicité :

— Je vous le dorlote, vous savez !

Le soir, en revenant à la Souys, Aricie ne dit pas à sa tante Coutre quel avait été l'emploi de sa journée. Maintenant, depuis le départ de Melchior, les Martendon s'étaient installés auprès de leur grand'-mère Coutre. A table, dépossédée des soins du ménage, Aricie avait

retrouvé sa place au bas-bout, qu'elle occupait du temps de Prosper et du père Lesprat. Elle s'en trouvait un peu diminuée, mais on la servait, à présent, la première après la tante Estelle. Elle ne pouvait s'accoutumer à ces préséances : l'honneur lui en faisait concevoir qu'elle était devenue inutile. Mais ces préoccupations passaient pour elle au second plan. Une chose nouvelle l'étonnait, dont elle ne faisait part à personne. Sa pensée était toute à son frère, à sa nouvelle vie, entrevue dans cette visite. Elle se formulait à elle-même son étonnement :

— C'est inconcevable. Il est très heureux !

IV

Les beaux souvenirs d'une vie manquée.

Aricie avait bien baissé depuis qu'elle ne se savait plus utile. Brusquement, elle connut l'âge et son poids, dans son repos subit, sans transition. Elle était pareille à ces vieilles servantes, usées à la tâche, qui ont mal aux jambes dès qu'elles s'asseyent, et ne sentent leur fatigue que lorsqu'elles s'arrêtent : comme les sacs, soudain si lourds aux épaules des soldats, au moment de la pause, quand ils les jettent d'un coup de reins, après une longue marche, au revers du fossé qui borde la route. Aricie ne se faisait pas à l'oisiveté. Louise Martendon avait pris la direction du ménage, possession de la maison. C'était une femme de tête, très active ; avec l'autorité des êtres jeunes, elle avait affirmé dès les premiers temps de son installation à la Souys, l'avènement d'un nouveau règne, jaloux de ses prérogatives. Aricie en fut très piquée. On n'a pas, pendant si longtemps, donné le pli à une maisonnée, réglé, ordonnancé sa tradition, pour souffrir sans heurt d'en voir abandonner les vieux usages, la coutume. Il y eut d'imperceptibles froissements, dont pâtit le caractère de la vieille fille. Elle sentait, derrière sa petite-nièce, une volonté rigide, étrangère, celle de Martendon, peu souple, nouveau venu dans la famille, moins enclin à en adopter aveuglément les manières et le ton. Quelque chose échappait à Aricie, et elle en était, sans l'apercevoir, irritée. Elle se plaignait, quelquefois, de ses yeux, de ses vieilles jambes. On avait cependant des égards pour elle. On voulait qu'elle se reposât, on la dorlotait. L'idée de ce repos forcé l'agaçait souvent : était-elle malade? Louise Martendon l'aimait bien ; elle se souvenait des bons soins qu'elle en avait reçus dans son enfance, sa jeunesse ; prudemment, elle adoucissait

les angles entre la vieille tante et la génération nouvelle, dans la maison rajeunie. Le matin, on portait son petit déjeuner à Aricie dans sa chambre. Mais chaque fois la domestique la trouvait levée, déjà prête, coiffée, vêtue, irréprochable. Après qu'elle avait déjeuné, elle allait voir la tante Estelle, qui, jusque vers midi, restait couchée. Elle s'informait de la façon dont elle avait passé la nuit. Puis, s'installant à côté d'elle, elle tricotait. Si l'aïeule émettait un désir, une opinion relativement à la maison, Aricie, touchée au point vif, se récusait : c'était à Louise qu'il fallait parler, elle ne s'occupait plus de rien, elle avait rendu toutes les clefs. Ce mot de clefs revenait souvent dans l'exposé de ses menus griefs : depuis qu'elle n'en détenait plus le multiple trousseau, insigne de son empire ménager, elle nourrissait, de leur perte, un ressentiment exagéré. Elle aurait pu beaucoup se plaindre de la destinée, de ses malheurs profonds et sérieux. Elle n'en disait rien, elle en acceptait l'amer souvenir stoïquement, et portait sans broncher sa lourde couronne. Toute sa rancune, enfantinement, naissait de ces seules clefs dont on lui avait retiré l'usage. N'ayant plus rien à faire, elle s'ennuyait. Elle ne pouvait pas lire, à cause de ses yeux affaiblis ; et bien qu'elle fût instruite par la vie, et d'un esprit vif, elle continuait à considérer la lecture comme un luxe auquel elle n'avait pas droit. Les premiers temps, elle se surprit plusieurs fois se dirigeant vers la chambre de Melchior, comme elle avait naguère encore accoutumé ; et l'inutilité de cette démarche la saisit. La chambre était demeurée vide. L'odeur lui en faisait trop de peine : une odeur composée du parfum d'un certain savon, et d'eau de Lubin, dont Melchior se servait, qui était restée accrochée aux rideaux, aux tentures. Rien que pour cette odeur, qui rappelait une présence disparue, Aricie cessa d'entrer dans l'ancienne chambre de son frère.

Elle n'avait plus d'enfants à surveiller. Les jeunes Martendon étaient élevés à l'anglaise, à part. Louise en était très jalouse. Elle avait ses idées sur l'éducation, comme sur toute chose, et ne trouvait pas bon que les vieilles personnes s'en mêlassent.

D'autre part, comme Mme Coutre ne sortait plus, le vieux cocher Pierre étant mort, on ne l'avait pas remplacé. On avait vendu les chevaux. Il n'y avait plus qu'un coupé, réservé aux seuls Martendon. Aricie n'allait plus que très rarement à Bordeaux ; et dans ces occasions, pour s'y rendre, elle prenait le tramway, qui, maintenant, longeait le quai, desservant la Bastide, le quai Deschamps et la Souys.

Dans cette vie nouvelle, si différente de celle qu'elle avait menée jusque-là, toute l'activité d'Aricie ne trouva plus d'aliment que dans

l'intensité de la vie affective. Quand elle tricotait, de ses doigts agiles, sans repos, de longues heures, auprès de sa tante engourdie, ou bien silencieuse à l'écart dans sa chambre, son esprit tricotait aussi. Une mémoire indéfectible fournissait à sa rêverie tant d'idées, de sentiments, de souvenirs, de menus faits crus oubliés, et qui, l'un par l'autre accrochés, revenaient sans cesse, reformant, renouant inlassablement les mailles serrées d'une existence entière, comme une tapisserie pénélopéenne et sans fin. Tantôt un visage lui apparaissait, groupant autour de lui mille souvenirs jaillissants, actifs et chargés d'amour, de regrets, de mélancolie. Tantôt c'était un mot qui ouvrait les portes longtemps fermées de la mémoire antérieure, et prolongeait dans le passé de lointaines et profondes perspectives : le nom d'une rue à Bordeaux, celui d'un village, telle promenade autrefois faite, une visite, mille circonstances obscurément engrangées dans les arcanes mystérieux de l'esprit et du cœur, pour que le cœur et l'esprit s'en repaissent, si avidement, aux longues heures du déclin. Les morts eux-mêmes ressuscitaient, au hasard d'une liasse de lettres qui sommeillaient dans le « sacré », à la vue d'un bibelot posé sur une commode, d'un daguerréotype pendu au mur... tout un petit monde aboli, retrouvé complet et compact, au fond du cœur, comme une source vivante sous des ruines.

Et bien qu'elle ne pensât pas à sa mort, quoiqu'elle fût âgée, et peut-être à cause qu'elle était âgée, Aricie se disait qu'un jour ce monde s'écroulerait et disparaîtrait avec elle. Le mystère de la vie et de la mort lui apparaissait alors dans sa tranquillité terrible, où sa pensée venait buter du front comme sur un mur. Elle n'écartait pas, systématiquement, en philosophe, l'émouvant problème. Sa raison lui faisait concevoir l'inutilité de la révolte ; d'autre part, elle n'était pas assez savante pour en discuter avec elle-même. Elle se contentait d'accepter. Là encore le petit mot bref qui avait été la règle de toute sa vie résignée lui apportait, sinon l'explication des choses que ne peut percevoir l'humaine raison, du moins la paix nécessaire et le suffisant secours contre les révoltes vaines : « C'est ainsi. »

Elle était chrétienne. Son père et sa mère l'avaient été. Elle ne mettait pas en doute, par humilité, juste connaissance de sa nature infirme, la vérité évangélique et l'enseignement sédatif de l'Église. Elle allait chaque dimanche à la messe, et n'omettait aucune fête, communiait, suivait les prescriptions de sa religion familière. Cependant, il était des choses qu'elle ne comprenait pas ou trouvait injustes, dans l'Évangile. Elle n'avait jamais entendu sans un certain serrement de cœur le récit des Noces de Cana, où Jésus repousse sa mère et paraît établir une distinction cruelle entre la royauté de l'esprit

et l'humaine tendresse du cœur, quand il dit l'altière parole : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?... » Un autre endroit des textes sacrés demeurait aussi pour la pauvre fille un sujet de pieux scandale. C'était l'évangile de Marthe et de Marie, bien fait, s'il est pris au pied de la lettre, pour remuer de l'amertume au cœur naïf des ménagères. Tandis que Marthe s'occupe du repas du Maître et prépare tout ce qu'il faut dans la cuisine, Marie aux mains blanches, se tenant assise à ses pieds, écoute la parole du Seigneur, qui n'a, pour remercier sa sœur laborieuse de ses peines, que ce mot qu'elle trouve dur : « Vous vous fatiguez du soin de beaucoup de choses, c'est Marie qui a choisi la meilleure part. »

« Sans doute, pensait Aricie : mais choisit-on toujours celle qui reste? » Mais pour ne pas mettre en débat la justice des leçons de Dieu, elle concluait humblement : « Ce doit être ainsi, puisque Dieu l'a dit. Ce ne peut être qu'une épreuve nouvelle ajoutée aux autres. »

* * *

Pour utiliser ses loisirs, les neveux d'Aricie la décidèrent à prendre enfin quelques vacances. Après beaucoup d'hésitation, elle accepta l'invitation qu'ils lui faisaient. Une année, elle alla passer trois mois chez les Toulousains, au milieu d'une jeune et riante troupe de jolies nièces. L'année qui suivit, elle vint à Sèvres, où les Brun de Paris louaient, pour le printemps et l'été, une villa. Aricie ne s'y trouvait pas dépaysée. Elle était reçue avec affection et respect, comme une aïeule vénérable, dans la maison de son cher Henri, fidèle au passé, et qui déjà prenait plaisir à parler longtemps, chaque soir, des plus beaux jours de sa jeunesse heureuse. Chacun de ses propos fermentait comme un fragment de levain dans l'esprit de la vieille tante : à son appel, toute une vie abolie renaissait, par une floraison soudaine, abondante en histoires, anecdotes, portraits et figures, tantôt touchantes, tantôt drôles, avec un parfum vieillot, comme il en émane des antiques armoires longtemps fermées, réouvertes. Gravement, attentif, les deux poings aux joues, un petit enfant écoutait ces histoires d'un temps passé, et les yeux fixés sur le si doux visage de la vieille, emplissait sa tête légère des images que ses paroles faisaient naître. C'était, sous le tendre regard maternel, le fils d'Henri, Jean-Pierre Brun. Aricie adorait cet enfant rêveur, à l'œil clair, ouvert avec tant de confiance encore sur la vie. Elle l'aimait deux fois : parce qu'il était le fils d'Henri et parce qu'il était le portrait frappant de son père, tel qu'Aricie le revoyait, quand, près d'un demi-siècle auparavant, elle le menait doucement par la main dans le

jardin de la Souys, ou bien, promener à Bordeaux, et le soir, l'endormait longuement sous la moustiquaire, de ses histoires racontées, les mêmes qui lui revenaient maintenant pour charmer ce petit-neveu. Penchée sur l'enfantin visage, elle s'ingéniait à lui trouver des ressemblances, et, par un trait, un regard, une intonation, la flexion furtive d'un sourcil, à l'apparier ataviquement à ses vieillards qu'elle nommait ; à renouer ainsi, en toute chose, d'un fil ténu, le passé au présent et l'instant aboli à l'avenir. Elle prenait l'enfant par la main, et le peuplait de ses fantômes. « Petit, dis, tu te souviendras?... Je te conte cela pour que tu te rappelles... quand je ne serai plus là... pour qu'il y ait quelqu'un qui se rappelle les pauvres vieux... » Ainsi, docile à cette voix usée, l'enfant recevait pour son premier apprentissage le doux enseignement du passé et le goût des visages et des choses d'autrefois. Toute sa vie, fidèle aux voix qui avaient bercé son enfance, il devait conserver l'impression d'une assistance, et sentir autour de toutes ses pensées, de tous ses gestes, le tutélaire et bienfaisant conseil de ceux qui l'avaient précédé, qu'Aricie avait su rendre vivants dans son cœur. quoiqu'ils fussent morts depuis longtemps, et dont il continuait, à travers les âges nouveaux, la lignée.

Ainsi les morts font les vivants. Ainsi le passé livre naissance à l'avenir. Ainsi la race des hommes survit aux hommes mêmes. Et dans sa vieillesse chenue, Aricie, aux termes de ses jours, trouvait la consolation de sa vie manquée à découvrir la grande loi de l'éternel recommencement des choses, à cause d'un petit enfant, au front et dans les yeux duquel elle retrouvait les traits de sa mère endormie, le regard de ses frères morts, et l'ardeur courageuse de sa jeunesse à elle-même.

Dans les derniers temps de sa vie, à ceux qui la voyaient pâle, blanchie, soyeuse et fanée, autoritaire et douce, d'esprit si net et si poli, avec ses bonnes manières un peu brusques, et qui dataient déjà d'un autre temps, elle apparaissait comme la vieille vestale d'un foyer saint, le témoin d'un monde effacé, résumant en elle toutes les tâches, les dévouements, la bonté, les vertus, la conception haute et digne de la vie, et, malgré son humilité profonde, un modèle d'humanité supérieure, pleine d'œuvres et de bons conseils, de sagesse, de mesure et de force prudente, le type le plus élevé de cette société bourgeoise dont elle avait été, dans la modeste zone de sa cellule familiale, une des innombrables et patientes chevilles ouvrières, si grandes d'être anonymes.

*
* *

Aux vacances, Henri Brun, sa femme et Jean-Pierre ramenaient à Bordeaux leur tante Aricie, et passaient un mois auprès d'elle. C'est alors que l'illusion d'Aricie était la plus complète : la vie recommençait vraiment pour elle quand elle pouvait remettre, avec Jean-Pierre, les pas dans les pas. Le bonheur lui rendait des jambes, dès qu'il s'agissait de découvrir à cet enfant et le décor des histoires d'antan, si longuement contées à Sèvres, et le beau plaisir des bateaux qu'on lance aux chantiers de Lormont, et les si bons gâteaux du pâtissier Charner, et les visites à la Belle Rose, les merveilles diverses du port, du jardin public, du palais Gallien. Le soir, c'était elle qui couchait le petit. Elle avait obtenu de sa mère de laisser monter son lit dans sa chambre. Avant que Jean-Pierre ne se déshabillât, elle lui montrait ses trésors, ouvrait le « sacré » mystérieux, étalait les petites boîtes, les bibelots, les images... Parfois aussi, elle lui remettait entre les mains le vieil album de chagrin gaufré, où dormaient les photographies jaunies, nommant à chaque page tournée, de leur nom démodé, Barthélemy, Omer, Angélina, Marcelin, tous ces parents d'un autre temps, inconnus graves, vénérables, dignement appuyés contre des colonnes tronquées, se découpant debout devant des horizons de terrasses peints sur toile, et, mêlées aux parents, aux enfants, aux cousins, des célébrités qui n'appartenaient pas à la famille, rangées là on ne sait pourquoi, mais respectées d'Aricie, par égard pour la main, elle aussi fanée, qui les y avait un jour placées, dans sa fantaisie : le pape Pie IX, Rossini, M. Thiers, Sainte-Beuve, la famille d'Orléans, Fanny Essler, Mme Saqui... A la fin de l'album, il y avait l'arbre généalogique et ses rameaux étranges, chargés de cercles où s'inscrivaient des noms, des dates et des croix, toute une mystérieuse algèbre, où l'enfant, bientôt, se perdait... Aricie fermait ensuite le livre, et Jean-Pierre et la vieille fille faisaient ensemble leur prière, où les vivants étaient recommandés à Dieu. Puis, Jean-Pierre bordé dans son lit sous la moustiquaire, Aricie était enivrée quand elle entendait la petite voix suppliante qui lui disait : « Tantine, encore une histoire, tantine !... » Et Aricie alors, de sa mémoire rajeunie, tirait les récits sans fin qui l'avaient autrefois charmée, elle-même étonnée de retrouver si fraîche en elle la source des ravissements de l'enfance. C'étaient les fées, les magiciens, les princesses, les oiseaux bleus, les châteaux des bons enchanteurs ; puis des aventures plus touchantes, Robinson, Paul et Virginie, le beau Pecopin et la belle Bauldour. A ces récits, la conteuse emmêlait le fil de ses

souvenirs, interrompait la rencontre de Vendredi pour raconter au petit garçon le voyage de son grand-père en Amérique, et comment, par les nuits d'hiver, après son retour, elle descendait dans la cour, s'il avait neigé, pour secouer les feuilles du petit figuier que son frère Émile avait rapporté de Californie, qu'on avait planté, et qui avait repris, mais dont il fallait secouer les feuilles chargées de flocons, à seule fin qu'il ne gelât pas. Elle se montrait encore toute petite, avec ses frères, jouant à Paul et Virginie, au milieu des barils et des ballots de corde sentant le chanvre et le goudron, dans la maison de la rue Sainte-Catherine. Et, de sa vieille tête sans oubli, elle faisait sortir, pour l'amusement du petit garçon, ces physionomies affectueuses et pittoresques de son frère Paul, du grand-père Lesprat, de l'oncle curé, du jardin de Floirac et du lièvre Nestor, telle vieille cousine à lunettes, et les amis de Paul, Rugendas, Cyrille et Chicot, pareils dans l'esprit de Jean-Pierre aux charmants bonshommes de Dickens, M. Pick-Wick en redingote puce, Uriah Hipp, ou mistress Meacawby... Quelquefois, l'enfant s'endormait, et dans l'obscurité, vaguement éclairée par le faible feu d'une veilleuse, la vieille tante continuait le ressassement de ses souvenirs, sans s'apercevoir que personne ne l'entendait plus... « C'était le bon temps... j'étais bien heureuse... » Mensonges délicieux du souvenir ! Merveilleux prestige de l'éloignement ! Aricie finissait par se rappeler un bon temps qu'elle n'avait pas eu, et se consoler des chagrins de sa vie manquée à l'évocation des bonheurs qu'elle avait rêvés !

Une nuit, Jean-Pierre s'éveilla. Il eut peur, soudain, d'une forme blanche, entr'aperçue dans les fantasmagories du demi-sommeil, mais la peur l'empêcha de crier. S'étant réveillé tout à fait, il vit Aricie assise, en chemise, à son secrétaire. Elle avait ouvert son « sacré » et à la lueur d'une bougie, elle déchirait ses lettres d'amour.

*
* *

C'était une aventure longtemps méditée, dans le secret, entre Aricie et son petit-neveu : presque un enlèvement. Et quand, après le déjeuner, la voiture commandée par la vieille demoiselle vint s'arrêter au long du trottoir, devant la maison du quai Deschamps, il parut à tous que c'était une jeune fille volant à son premier bal, tant le bonheur la rendait alerte.

— Je vous enlève votre fils, dit Aricie, en riant, à Jeanne Brun. Nous allons nous promener tous les deux. Je vous le ramènerai... peut-être !

Ivre de la joie d'un secret, Jean-Pierre embrassa sa mère et monta

joyeusement dans la voiture. C'était un beau jour de septembre, la voiture était découverte. Aricie ouvrit sa petite ombrelle, et le cocher toucha ses chevaux.

Ils longèrent le quai jusqu'au port ; mais au lieu de passer le fleuve, en tournant à gauche, ils traversèrent, sur leur droite, la Bastide, et prirent la grande route qui mène à Floirac, par Cenon. C'était le but de leur pélerinage. Longtemps, Aricie en avait rêvé. Obéissant avec ferveur, sans le savoir, à cette loi de retour éternel qui pousse les fils des hommes à revenir, ne fût-ce qu'un jour, une fois, aux endroits où ils ont passé, à refaire les gestes qu'ils ont faits, à redire les mots qu'ils ont dits, elle voulait revoir l'humble village et le jardin du presbytère où elle avait joué, dans son enfance, quand son oncle en était curé. Mais, toujours, elle avait remis cette fête, n'ayant jamais pu se décider à prendre un plaisir toute seule. D'ailleurs, personne à la Souys n'aurait voulu l'accompagner : personne ne l'y comprenait plus, les enfants Martendon étaient des étrangers pour elle, indifférents, comme les enfants, à tout ce qui pouvait compter encore dans le cœur des gens d'un autre âge. Alors, elle n'avait jamais parlé de son désir d'aller revoir Floirac : elle attendait une occasion, le séjour des Brun à Bordeaux... Maintenant, sur la route ensoleillée qui la menait à ce village, le dernier bonheur d'Aricie illuminait ses joues fanées d'une chaleur délicieuse. Lorsque à un détour du chemin elle vit apparaître à l'horizon les coteaux dorés de Cenon, aux pieds desquels Floirac était niché, elle leva soudain les deux bras, en poussant un cri de tendresse ; et au contact de cette joie, Jean-Pierre aussi lança une exclamation joyeuse. Alors, fouettée par l'idée de ce retour à l'un de ses berceaux, Aricie fut comme envahie par la marée montante des souvenirs, et, comme ils venaient, du lointain des années, elle les exprimait, avec une ardeur volubile, à l'enfant dont elle tenait la main confiante dans les siennes.

— Tu verras !... Tu verras !... oh ! comme je suis contente... Le presbytère, où habitait l'oncle curé, était à côté de l'église, en contrebas, sur une place. On soulevait contre la porte un heurtoir de fer qui ressemblait à un battant de cloche... Il doit y être encore... Et puis, il y avait un beau jardin... très grand... avec de vieux murs, où nichaient de petits rossignols de muraille... Tu sais, menus, gris, un peu fauves, avec un col noir et des plumes rouges sur la gorge... Il y avait un puits dans le fond du jardin, le seau montait par une chaîne qui grinçait, sur une roue... Quand on se penchait sur la margelle, on s'apercevait au fond, tout petit, comme sur un miroir de poche... Et puis, il y avait de si bons fruits en espaliers, contre les murs !... Mon oncle cultivait des melons... Il avait un lièvre

savant, appelé Nestor, qui faisait des tours... Je t'ai raconté son histoire, tu te la rappelles?... C'est l'archevêque de Bordeaux qui l'a mangé, ce pauvre Nestor... Mon pauvre oncle en est mort de chagrin !... Ce pauvre oncle ! Il était si bon, si amusant ! Il avait fait de ses mains un chemin de croix, dont les figures avançaient toutes seules, sur une rigole... tu verras... Oh ! je me souviens bien. Il y avait de beaux tournesols, dans son jardin, et toutes sortes de fleurs ; et une petite resserre, dans un coin, où était le bûcher... C'est là qu'on rangeait les outils, et que nous nous cachions avec mes frères, ton oncle Paul, et ton oncle Melchior, et ton grand-père Émile... Quelles bonnes parties !... Ah ! j'étais bien heureuse... C'est là que j'ai été bien heureuse...

Ainsi encore, à travers le prisme déformant du souvenir, embelli par l'éloignement, le passé renaissait dans ce cœur fidèle, paré des couleurs charmantes qu'il n'avait pas eues. Tout ce que nous avons perdu et qui n'avait pas de valeur devient précieux avec l'âge ; tout ce que les années emportent de nous avec elles et roulent dans leur flot grossi chaque jour apparaît si pur et si beau ! C'est que le bonheur est derrière nous, et que nous ne le connaissons jamais qu'au moment qu'il s'éloigne, comme s'il ne se découvrait, compagnon invisible, qu'à l'heure où il nous a quittés, et ne nous était révélé que par son frère, qui lui succède, le regret ! C'est que, de toutes les joies, de tous les chagrins, de tous les sentiments heureux, amers, cruels ou merveilleux qui ont échelonné nos jours, impressionné notre cœur et notre cerveau malléables, la mémoire n'a décanté dans son creuset qu'un amalgame composite, rassemblé et précipité en un souvenir mensonger, où la vie ne se reconnaîtrait pas, mais qui nous leurre divinement et nous console, car la mémoire exacte des maux soufferts, si notre légèreté ne nous sauvait pas, nous ferait mourir de chagrin.

Pour la malheureuse Aricie, l'âge exerçait ainsi son action adoucissante. Au delà de sa vie réelle et si triste, elle retrouvait pour le refuge de sa pensée une région merveilleuse, où s'enivrer longtemps. C'était son enfance, et ses jeux, parmi l'affection des siens, sous le beau regard de sa mère, son père paisible et laborieux, ses frères adorés, et, répandue autour d'elle, une mystérieuse et familière odeur d'épices, d'aromates et de goudron, avec on ne sait quels parfums de lointaines îles lumineuses, d'idées de voyages, d'émouvantes rêveries romanesques, et puis, les frais bosquets d'un vert jardin de presbytère campagnard, croulant de feuillages et de fleurs, sous de mélancoliques égrenements d'angélus, argentins dans la paix du soir...

La voiture approchait de Floirac. Aricie la fit arrêter au bas d'une côte ; et, tenant Jean-Pierre par la main, subitement silencieuse, elle voulut gagner à pied le presbytère, par le sentier abrupt du Rebedèche, pour savourer plus longuement la douce amertume de ces retrouvailles. Mais, bien qu'elle aperçût, émergeant d'un gros de maisons, le clocher de la vieille église, elle n'en trouva pas le chemin, et dut le demander à un passant.

— Le presbytère? fit-il, étonné. Le voilà. Vous êtes devant.

Aricie ne l'avait pas reconnu. C'était lui, pourtant, à la même place. Mais on avait construit des maisons sur ses deux côtés, et l'aspect des lieux en était changé. Toutefois, s'étant approchée, Aricie retrouva les deux marches usées, et, sur la porte, le heurtoir en battant de cloche. Elle le saisit, le laissa doucement retomber. Un bruit sourd se répercuta dans le corridor, réveillant pour la vieille fille la symphonie enchantée des échos endormis. Une servante parut, au bout d'un instant, dans l'entre-bâillement de la porte. M. le curé était sorti. Aricie expliqua ce qu'elle désirait : si ce n'était pas indiscret, visiter le jardin. Comme la bonne hésitait, avait l'air de ne pas comprendre, Aricie commença des explications. Elle dit son nom, d'où elle venait ; qu'elle était la nièce de M. l'abbé Lesprat, autrefois curé de la paroisse....

— Rien que le jardin, mademoiselle... Je suis sûre que M. le curé ne me refuserait pas l'autorisation... Je suis bien vieille, vous voyez... Cela me serait bien pénible de revenir...

— C'est bon, dit la servante. Attendez là, je vais ouvrir par la petite porte.

Rabattant l'huis, qu'elle verrouilla, elle disparut, pour reparaître un moment plus tard, sur la place, à l'entrée d'une petite grille.

— Il n'y avait pas de grille, autrefois, fit Aricie.

— Oh ! que si. Je l'ai toujours connue là, répondit la vieille domestique. Elle n'est pas neuve. Voilà le jardin...

Aricie entra et regarda tout autour d'elle. Mais étourdie par le bonheur, elle ne savait par où commencer. Elle suivit une allée droite, bordée de buis bas, chercha le puits à l'opposé de l'endroit où il se trouvait. Il n'y avait aucune fleur, plus un tournesol. Une laide statue de la Vierge, affreusement peinturlurée, s'élevait au milieu du jardin, sur un socle fait de coquillages. Sur les côtés, s'étendaient des planches de légumes, d'où montait une fade odeur potagère de choux, d'oseille et d'aliacées. Un lézard courut sur la terre sèche, fendillée. Les murs avaient été remis à neuf, enduits de plâtre, les rossignols ne pouvaient plus y faire leurs nids. Sans un arbuste, sans mystère, ce jardin était nu, petit, misérable. Aricie n'y retrouvait rien.

Désemparée, elle leva la tête, et vit la maison, et sa façade étroite, et ses fenêtres (l'une avait été bouchée avec des briques) qui semblait la regarder avec réprobation, comme une intruse. Aricie fit quelques pas, Jean-Pierre marchait à côté d'elle. Il ne disait rien, il était déçu. Comme ils arrivaient à la grille, Aricie mit dans la main de la servante une enveloppe : « Pour M. le curé... pour ses pauvres... » La grille grinça en tournant. A ce moment, une cloche se mit à sonner, dans l'air moelleux. Aricie reconnut la voix argentine du bronze, et l'oreille tendue, la tête un peu de biais, demeurant immobile, écouta.

— C'est « Caroline », dit-elle doucement.

Ils entrèrent à l'église. Elle était vide et sombre. Aricie et l'enfant s'agenouillèrent un instant. Un rayon jaune tombait obliquement de la rosace sur l'autel. On avait l'impression de quelque chose d'immuable. Aricie reconnut les vases qu'elle garnissait autrefois de fleurs, le matin de Pâques, les dimanches. Un parfum de cire et d'encens flottait dans l'air, bizarrement mêlé à une odeur inattendue de chocolat. Alors la vieille fille se rappela que l'église communiquait directement avec le presbytère par une porte basse qui reliait la sacristie à la cuisine. Ce souvenir, frais retrouvé fut un réconfort attendrissant pour Aricie. Elle serait demeurée là très longtemps. Elle était lasse, détendue. Cependant, l'heure avançait, il fallait songer au retour.

— Allons, dit Aricie.

Avant de quitter l'église, elle aperçut de la poussière sur le banc d'œuvre.

En retraversant le village, comme ils retournaient, Jean-Pierre et Aricie passèrent devant l'atelier d'un menuisier. Le temps de passer, Aricie entrevit l'homme à son établi, dans une poussière de soleil, qui faisait jaillir sous sa varlope des copeaux dorés. Et du fond très lointain du temps, un autre souvenir naquit pour elle, à cette image : son père, enfant, penché sur un labeur pareil, à son établi, dans un hameau perdu des Vosges.

Un peu plus loin, ils rejoignirent la voiture.

— Nous rentrons, dit Aricie au cocher. Est-ce que vous pourrez passer par Bouliac?...

— Ce sera plus long, fit l'homme. Mais on peut...

— Alors, allons.

La voiture se mit en marche, le long des coteaux. Les premières touches de l'automne rougissaient les haies, diapraient de colorations

sanglantes et dorées le doux moutonnement des vignes, sur les pentes. Il faisait un peu frais, mais tout était calme, paisible ; c'était la fin d'un beau jour de septembre. Comme la voiture longeait une prairie, fermée de barrières blanches, un cheval gris, qui paissait, leva la tête au roulement du véhicule, et vint, au petit trot, s'arrêter sur le bord de la route. Il hennit doucement.

— Il est vieux, dit Jean-Pierre.

Le cocher se tourna sur son siège :

— Oui, c'est un vieux cheval. Il y a longtemps que je le vois là... Il ne travaille plus. Il ne peut plus servir, il est trop vieux. Ses maîtres l'ont mis en pension là, pour qu'il finisse de vivre en paix. On est bon pour lui, on est reconnaissant de ses services...

— Il a bien de la chance, fit Aricie en soupirant.

Puis la voiturée se tut. A quelques kilomètres de là, une bâtisse élégante apparut, blanche, entre des bouquets d'arbres, au milieu des brumes qui montaient du sol.

— C'est le château du marquis de la Tresne, dit Aricie à son neveu.. Nous allons passer à l'endroit où mon grand-père Lesprat a rencontré ton arrière-grand-père, sur la route. Il avait versé dans le fossé...

Mais l'enfant s'était endormi contre l'épaule de la vieille femme, et elle ne continua pas son histoire. Ils arrivèrent assez tard à la Souys. La nuit était presque venue. A travers le fleuve, on voyait déjà scintiller quelques lumières sur Bordeaux ; et dans les eaux qui les reflétaient, elles brillaient plus que les étoiles dans le ciel pâle.

V

La dernière halte.

Melchior Brun mourut à Bordeaux, inopinément, au milieu de juillet 1914. Bien qu'il ne l'eût point revu depuis son mariage, Henri Brun mandé par dépêche arriva exprès de Paris pour les obsèques. En sa qualité de neveu direct du défunt, il eut à conduire le deuil à côté de la veuve éplorée, toute en gémissements sous ses voiles. Henri l'avait saluée, sans rien dire. Comme il éprouvait du chagrin, silencieusement, la douleur affectée de sa tante lui fit une impression désagréable. Il y avait eu un incident. Mme Melchior Brun voulait que le corps fût inhumé dans le caveau de la famille Dragon, et l'emporta sur les neveux, qui eussent désiré, pour Aricie, que son frère allât reposer dans la mort auprès des siens, où Aricie le rejoindrait un jour. Mme Brun excipa tragiquement des dernières volontés

de son époux, et l'on dut céder, de peur qu'elle ne fît un scandale.

Après l'absoute, dans l'église, au milieu de ses pleurs, Henri la voyait promener un œil attentif sur les assistants. Elle en supputait vaniteusement le nombre, ainsi que celui des bougies, la hauteur et l'ampleur des tentures. Elle savourait avec délice toute cette pitié convergente sur elle. Jamais elle n'avait occupé tant de monde à la fois. Tandis que la famille attendait, près de la sacristie, le défilé des personnes venues lui apporter des condoléances, Sarah Brun n'y put pas tenir, et se penchant vers Henri, lui dit, sans remuer les lèvres, entre deux soupirs qui cachaient mal l'accent du triomphe :

— Il y a beaucoup de monde.

C'était sa première parole à son neveu.

Elle eut un autre mot, au cimetière. Comme ils passaient devant le tombeau fermé de la famille Brun, elle vit le regard attristé qu'y jeta Henri au passage. Devinant sa pensée, elle le poussa du coude et, sans seulement tourner la tête :

— Ne regrettez rien, fit-elle. Il ne sera pas mal... chez nous !

Ce fut toute l'oraison funèbre de Melchior Brun. Il laissait toute sa fortune à sa veuve. Les neveux, ceux de Paris comme ceux de Toulouse, étaient complètement déshérités. Il n'y avait pas un seul mot pour Aricie dans le testament.

Elle n'avait pas assisté à l'enterrement de son frère. Elle était dolente, alitée. Depuis plusieurs mois, elle n'avait plus beaucoup sa tête à elle. Quand Mme Coutre était morte, un an avant Melchior, Aricie, considérant sa tâche terminée, ne voulut plus demeurer plus longtemps à la Souys, où, malgré les pressantes instances de Louise, elle craignait d'être à charge aux Martendon. Elle n'accepta pas non plus l'offre affectueuse des Toulousains, ni d'Henri Brun, de venir s'installer chez eux, à leur foyer, où était sa place. Elle avait longtemps mûri son projet et fit valoir avec force ses raisons. Sa volonté formelle était d'aller prendre pension dans une maison de retraite, spécialement affectée aux vieillards, tout près de Bordeaux, à Blanquefort. Elle en connaissait la supérieure. Elle savait qu'elle serait bien soignée, sans créer de charge à personne. Ce qu'elle ne dit pas, qui était sa raison majeure, c'est qu'elle voulait mourir à Bordeaux.

Henri Brun alla voir la vieille fille, après l'enterrement de Melchior. Il la trouva couchée, très maigre et blanche, les yeux fixes. Elle ne reconnut pas son neveu. Il fut péniblement impressionné. La supérieure, qui dirigeait l'établissement, l'assura qu'Aricie ne manquait de rien. Elle n'était pas malade. Aucun organe n'était atteint, elle n'avait pas de lésion ; le cœur était bon. Sa force de vie était extraor-

dinaire. Elle mangeait bien, dormait normalement, ne parlait pas. La tête seule était absente.

Henri, que des soucis pressants appelaient à Paris, prit tristement congé de ce fantôme. Il quitta Bordeaux, avec le pressentiment que le dernier fil qui le retenait au passé allait disparaître, et qu'il entrerait bientôt à son tour dans le chemin de la vieillesse.

*
* *

Peu de jours après le départ d'Henri, Aricie entendit de son lit une grosse cloche qui, longtemps, sans arrêt, battit à coups sourds, également espacés, sur une seule note. Puis, ce furent des appels de clairon et des roulements de tambour, et, par la fenêtre entr'ouverte, au delà de l'étroit jardin, un brouhaha dans le village, des exclamations, des piétinements. Un seul mot entendu fut capable de ranimer dans cette pauvre tête l'écho d'une impression analogue d'agitation et de stupeur consternée autour de soi, déjà ressentie, une fois, autrefois, dans le lointain des années : la guerre.

Elle le répéta sourdement, étonnée : « La guerre... la guerre... » La grosse cloche continuait à ébranler l'air si pesant. Aricie pensa encore vaguement : « Le tocsin... » Puis il y eut des cris, des chants, et dans la rue, sous les fenêtres, un défilé qui ne cessa pas, de ceux qui couraient aux nouvelles, escortaient vers la mairie ou vers la gare, avec une longue rumeur, les hommes qui allaient partir.

Aricie vécut encore une semaine, elle apprit la mort du jeune Martendon tué d'une balle au front, en chargeant, dès les premiers jours ; la blessure d'un fils d'Alida, l'engagement de Jean-Pierre Brun. Ayant entendu ces noms, elle pleura, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Ce furent ses dernières larmes.

Elle mourut le lendemain du jour qu'elle avait appris le départ de Jean-Pierre. On la trouva éteinte, avec son « sacré » ouvert sur son lit, tenant encore entre ses doigts le petit collier de corail que son père avait donné à Caroline Lesprat, le premier jour de son entrée dans la maison de la rue Sainte-Catherine. Aricie était morte seule, comme seule elle avait vécu. Personne ne suivit son enterrement. On avait d'autres soucis en tête et d'autres chagrins à pleurer que la mort d'une vieille fille, dans ces jours de fer et de sang et ce bruit montant de la guerre qui allait creuser son fossé profond entre les générations, et rejeter à tout jamais dans le passé une partie du monde sanglant, derrière elle.

ÉMILE HENRIOT.

FIN

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES MERVEILLES DES EXPERTS

Le rapport des experts a une bonne presse. Cela veut dire que le gouvernement, pour diverses raisons, dont la proximité des élections est peut-être la plus sérieuse, laisse entendre aux directeurs de journaux que cette « école des experts », qui se poursuit infatigablement depuis 1919, donne enfin, après les fruits amers, des fruits plus doux. On leur sait gré d'avoir travaillé longtemps et beaucoup, d'avoir siégé, d'avoir compté, d'avoir écrit, d'avoir entassé les statistiques sur les investigations, surtout d'avoir renoncé à un certain nombre de vénérables marottes, telles que le moratorium absolu. Il semble que, à force d'échouer, les experts aient vraiment fait leurs classes. Comme Ulysse, ils ont appris beaucoup de choses. Ils admettent que l'Allemagne n'est pas ruinée, que l'Allemagne a des disponibilités à l'étranger, que l'Allemagne peut payer. De tout cela, en France surtout, on leur est reconnaissant.

Je crains qu'on n'aperçoive pas suffisamment l'origine de ces lueurs, au reste véritables. Est-ce bien en vertu d'une illumination gratuite et spontanée, par l'effet d'une bonne volonté unilatérale, que les experts en corps se rallient à des thèses qui furent si longtemps celles de la France toute seule? L'intelligence humaine est rarement, surtout en de pareilles matières, une valeur neutre, désintéressée, impartiale. Si les experts reconnaissent aujourd'hui que l'Allemagne ne rend pas ce qu'elle devrait rendre, c'est qu'ils s'aper-

çoivent que la France a trouvé, dans la Ruhr, le moyen d'extraire pas mal d'huile de ce soi-disant mur.

Timor Domini initium sapientiæ. Cela est vrai, même pour les experts, et saint Thomas faisait observer que la crainte rend les hommes conciliants. Derrière l'auréole Dawes-Mac Kenna, il est urgent d'apercevoir la peur anglo-saxonne. A Washington et surtout à Londres, on redoute la continuation de notre succès, on redoute le principe de ce succès, on redoute les conséquences de ce succès, c'est-à-dire la glorification de la manière forte vis-à-vis de l'Allemagne, qui obligerait, ou bien à laisser la France en recueillir les fruits, ou bien à associer l'Angleterre à cette contrainte.

Ce qu'on aime encore chez ces charmants experts, c'est ce couvercle qu'ils rabattent sur le *Reich*. Contrôle de l'industrie, contrôle des douanes, contrôle des banques, contrôle des chemins de fer, contrôle des monopole, contrôles du budget, le contribuable occidental, écrasé sous tant de fardeaux nationaux, jubile à l'idée de contempler son confrère allemand freiné, rogné, coffré, à son tour. Au milieu d'une danse vertigineuse de demi-siècles et de doubles milliards, l'Allemagne de demain apparaît enfin sous la forme d'un débiteur qui paie.

Vue délicieuse ! Transports surprenants ! Si nous tournions pourtant la carte?

Deux mots terribles s'y inscrivent : *aléa, renoncement.*

Nous renoncerions à l'exploitation de la Ruhr, nous courrions les risques d'un fiasco. Abandon certain, risque probable. Ceci vaut-il cela? Dans quelle mesure l'ombre tient-elle lieu de la proie? Telles sont les questions qui se posent et qu'il va falloir résoudre. Par ailleurs, quel accueil l'Allemagne du chancelier Marx et du ministre Stresemann, un Stresemann qui tourne au Cuno, fera-t-elle aux suggestions assez impératives des experts? Il est douteux qu'elle les accepte. Si elle les acceptait, ce ne serait plus l'Allemagne ! Gagner du temps, renâcler, contester, telle est son attitude invariable depuis six ans, chaque fois qu'il s'est agi pour elle de mettre la main à la poche. Ce serait un miracle si elle en changeait. Selon toute vraisemblance, elle persévérera dans ce péché qu'elle a dans le sang et nous verrons sans doute le *Times*, devenu pourtant bien germanophile depuis quelques mois, récrire l'article que lui inspirait ces jours derniers l'imprudente réponse germanique aux exigences du contrôle militaire interallié : « Il est décevant que l'Allemagne n'ait pas accepté les dernières propositions des Alliés. Il y a toujours quelque dessein caché derrière les initiatives de la diplomatie allemande. Elle a cru certainement, etc., etc., etc. »

Ces tristes refrains ne nous sont que trop connus. Apprêtons-nous à les entendre de nouveau.

Ce point-là réservé, le *renoncement* et le *risque* se présentent avec une force inédite. Certes, l'amour de l'organisme économique du Reich ne nous mène pas à déserter complètement notre poste. Nos ingénieurs se retirent. Nos soldats restent. Quel paradoxe ! Il y a un an, l'Angleterre tolérait nos ingénieurs, réprouvait nos soldats. Aujourd'hui la roue a tourné.

Quelle gageure aussi ! Sait-on bien que d'après toutes les probabilités les mieux assises, les experts nous promettent tout juste deux milliards *de moins* que ce que nos propres forces nous permettent de percevoir? Était-ce bien la peine de rassembler à grands frais, de l'orient à l'occident, tant de cavaliers de l'Apocalypse fiscale, pour aboutir à cette dérision? Il y a des phrases qui ont fait leur temps, qui sont usées, dont on n'ose plus se servir. Elles seules pourtant caractérisent avec justesse certaines situations. Dans leur nombre il en est une qui rôde avec insistance : « De qui se moque-t-on ici? »

Lisons donc un peu ce fameux rapport. Voilà des gens qui se flattent de renouveler la face de l'Europe, qui font bloc autour de leur Sinaï, qui interdisent d'en distraire la moindre parcelle (*magister dixit*), et qui pourtant avouent leur impuissance. Le troisième chapitre tout entier de la première partie du rapport s'occupe à réciter une lamentable antienne : « Les garanties politiques et les sanctions ne rentrent pas dans notre compétence (premier paragraphe) ; il en est de même de l'aspect militaire du problème (second paragraphe). »

Ce qui n'empêche pas messieurs les experts, y compris les nôtres, puisque le rapport procède de l'école unanimiste, de jeter l'anathème sur les organisations militaires « qui pourraient exister » dans les territoires occupés au moment de la mise en vigueur de leurs décisions ; il leur est fait défense solennelle d'entraver la « liberté des transactions économiques ». Tout cela est piteux et malséant.

Ce qu'il y a de plus dangereux dans cette mécanique à pressurer le contribuable français, c'est ce qui n'est dit nulle part expressément, mais qui ressort de la révélation tout entière. Quand on additionne les promesses que le rapport nous fait entrevoir, on s'aperçoit très vite que l'avenir qui nous est fait s'accorde insidieusement avec une réduction — encore une, c'est la huit ou neuvième — de la dette allemande. Partis de 400 milliards, bien vite ramenés aux environs de 200 (rapport Dubois), cantonnés plus vite encore à 100, puis à 132, nous voici, par le ministère de M. Mac Kenna, encerclés autour d'un *capital* de 30 à 40 milliards de marks-or. Si c'est sur ces bases que

M. Poincaré compte pouvoir négocier la remise des dettes interalliées, je lui souhaite bien du plaisir.

Ces beaux résultats, qui pis est, s'inscrivent dans un document qui constate avec gravité une foule de choses, que les autres experts niaient, par exemple l'enrichissement de l'Allemagne industrielle, l'amélioration de son outillage, l'exonération scandaleuse de ses contribuables, ses capacités latentes de paiement. De sorte que l'on aboutit, avec des arguments qui devaient peser sur l'Allemagne d'un poids très lourd, à l'alléger une fois de plus.

C'est sur ce programme mirifique que les électeurs français auront à se prononcer. Ils diront ce qu'ils en pensent. Après tout, il y aura peut-être parmi eux une majorité de bonnes âmes, qui aiment à être bernées, battues, dépouillées. C'est leur droit. Cet évangélisme déplacé, morbide, n'est pourtant guère dans la tradition française. Il est sans exemple dans notre histoire qu'une guerre heureuse se soit terminée par un tel chapelet de reculades. Après avoir perdu l'Orient, nous nous apprêtons à perdre le Rhin, sans parler de notre créance, qui s'effeuille comme une vraie poignée d'assignats.

Avec tout cela le problème de notre sécurité n'avance pas. Une fois remises à l'Allemagne, les voies ferrées de la rive gauche se convertiront en un instrument de mobilisation contre nos armées. Rappelez-vous 1793 et le massacre de Mayence. Vous n'avez donc pas peur de lasser l'histoire par le retour périodique des mêmes bravades? L'abandon des chemins de fer rhénans aux mains, plus ou moins gantées de mystère ou de discrétion, du général von Seeckt, en est une de première grandeur. De telles imprudences ne devaient pas même être concevables. Nous courons donc, à corps perdu, vers de cuisantes désillusions.

René Johannet.

LES LETTRES

ANTHOLOGIES POÉTIQUES

Je suis comme bien d'autres paresseux lecteurs : j'aime les Anthologies. J'en ai reçu deux récemment. Voici l'*Anthologie du vingtième siècle*, dont l'auteur est M. de la Vaissière. Tout auprès d'elle, je mets l'Anthologie du *Divan*, précédée d'une préface de M. Pierre Lièvre. Je vais chercher la première édition du recueil publié, voici vingt-cinq ans, par M. von Bever. Ainsi puis-je sans me fatiguer comparer les textes divers. Ce que louait mon ami Codet, l'immortel auteur de *Capéran*, c'est une salle de musée où il y a des peintures bien mélangées. C'est un plaisir de passer d'un peintre à l'autre. Une Anthologie, c'est encore un jardin où il y a toutes sortes d'essences. On les compare ; et puis on blâme ou loue le jardinier (je veux dire M. de la Vaissière ou M. Martineau). Que n'ont-ils mis un peu moins de vers de ce poète? Pourquoi pas un peu plus de celui-ci?

Une Anthologie prête à des réflexions très diverses. Bien fort serait celui qui pourrait les mettre en ordre ; il parlerait alors sciemment, et avec une rigoureuse méthode de la poésie de toute une époque. Loin de moi cette prétention et, d'une si absolue science, les dieux me gardent ! J'entre dans le jardin, je vais avec le jardinier qui a planté maintes fleurs, écrit maintes notices. M. de la Vaissière ne nous cache pas que son recueil fait suite à la remarquable *Anthologie* de MM. Van Bever et Léautaud. M. de la Vaissière loue les mérites divers de ses prédécesseurs ; il a raison. Leur œuvre conserve un grand intérêt. Les notices étaient élégantes et concises ; on trouvait l'essentiel. Celle sur Mallarmé est un joli morceau. Les renseignements biographiques et bibliographiques sont demeurés précieux. Il y a une iconographie ; les appréciations littéraires témoignaient même de beau-

coup de finesse. Il est vrai que M. Van Bever, grand lettré, est un bibliographe qui, je pense, connaît toutes les éditions, tous les livres, tous les articles écrits sur un sujet. On naît bibliographe, comme on naît collectionneur. M. de la Vaissière ne me semble pas aussi bibliographe que M. Van Bever. Son *Anthologie* a cependant de grands mérites. Laissez-moi voir quelques défauts.

Il y a une foule de poètes oubliés dans cette *Anthologie*, et des poètes qui marquent. L'auteur nous dit, il est vrai, que s'il a tâché d'être complet, il se rend bien compte qu'il n'a pas atteint tout à fait son but. Qui pourrait se flatter de faire mieux? Aurais-je eu l'audace d'entreprendre semblable travail, il y a beaucoup de poètes intéressants cités par M. de la Vaissière que j'aurais bien oubliés. Mais je ne conçois pas une *Anthologie du vingtième siècle* où tant de vrais poètes ne sont pas cités. L'oubli le plus fâcheux me semble être celui de François-Paul Alibert. Il est vrai que j'ai vu récemment une *Anthologie du dix-neuvième siècle* où Lamartine ne figurait pas. Remarquez que si l'auteur de l'*Anthologie* ne publiait que des œuvres qu'il admire, il pourrait bien, après tout, ne pas aimer Alibert ; mais s'il veut représenter exactement le mouvement poétique de ces vingt dernières années, il nous doit des poèmes d'un des plus parfaits écrivains classiques (M. Thérive dirait *romans*) que notre temps ait produits. Le public est fort mal renseigné qui, voulant l'être, ne peut lire des pièces comme la *Fontaine de Vaucluse*, qui est l'ornement des *Odes*, ou une *Elégie romaine* de ce pur Alibert. L'art d'Alibert est fort beau ; mais le détesterait-on, on doit le montrer aussi bien que celui de MM. Jules Romains ou Duhamel, sans qui une Anthologie ne serait pas complète.

Un autre poète qui devrait aussi figurer dans une Anthologie, c'est André Mary. Son *Cantique de la Seine* a paru il y a une douzaine d'années. Son livre, rempli de science, de raison et de fantaisie, n'a rien perdu de sa douce beauté. Parmi les morts, je ne conçois pas que Pierre Fons, poète quelque peu obscur et hermétique, n'ait pas une page. L'oubli de Calemard de la Fayette est plus fâcheux encore. Ce jeune lyrique a laissé dans son volume : *la Montée*, des vers parfaitement beaux et animés d'une profonde inspiration. Ils sont d'une gravité, d'une noblesse intérieure qui les apparente à ceux de Ch. Guérin. Louis Codet, lui aussi, a laissé dans des revues, où un bibliographe doit savoir les trouver, des pièces de vers admirables. Il mania le vers libre avec tant de goût qu'il eût été capable de nous réconcilier avec cette forme d'art. Sa pièce sur les *Faïences anciennes*, parue dans *les Marges*, est un morceau d'anthologie, mais ne figure dans aucune. Et parmi les vivants, on peut justement s'étonner de ne pas trouver des vers de Jean-Louis Vaudoyer, qui brille par des mérites variés. Pourquoi ne figure-t-il à côté de M. Émile Henriot dont je lis de beaux vers. Pourquoi Castagnou est-il oublié? Son *Recueil des quatre saisons* est une belle œuvre remarquée. Les vers

d'André Thérive méritaient une place, et je pense encore à Louis Pize, et il y en aurait d'autres. M. de la Vaissière me dira : « Il faudrait alors combien de volumes? » Que pourrai-je répondre?

Beaucoup de bons poètes ne sont pas cités. Beaucoup le sont et j'ai pris un régal à lire leurs vers. On ne saurait avoir, par exemple, une idée de la poésie moderne, sans connaître le talent de Roger Allard. Je crois beaucoup de ses recueils épuisés ; d'autres, tirés sur papier de luxe, ne sont pas à la portée de tous. Le poète de l'*Appartement des jeunes filles*, des *Elégies martiales* est un des meilleurs de ce temps. Il s'apparente aux fantaisistes : un peu à Musset, un peu à Coppée qui dans ses *Intimités*, écrivit de si jolis vers. Je relis ceux-ci dans l'*Anthologie* de M. de la Vaissière :

Ah! parlez-moi plutôt de nos anciens tourments
Et du temps qu'il faisait quand nous étions amants.
Sous les signes de Mars j'ai désiré sans cesse
De vos arts mensongers la fallace faiblesse.
Racontez-moi la mode et les chapeaux d'été
Par qui de nos saisons les déclins sont comptés.

De pareils vers font attendre avec impatience la réédition des *Elégies martiales.*

Parmi les subtils musiciens du vers, Guy Lavaud est un des plus exquis. Comme il n'a rien publié depuis quelques années, je n'ai jamais parlé de son art aux lecteurs de cette revue. Il unit dans une subtile manière, et Mallarmé et Rodenbach ; il est propre à l'expression des nuances les plus délicates. Il est le peintre des lignes fléchissantes. Poète exceptionnel, dont l'art délicieux n'est qu'à lui, aussi bien pour dire la mobilité d'une eau que la douceur d'un ciel, la tendresse de sentiments imprévus mêlés à la mystérieuse féerie des images nuancées. Guy Lavaud excelle, dis-je, dans un art qui l'apparente directement à Mallarmé. Il rejoint aussi Paul Valery dans un domaine où il dit des sentiments exprimés dans une langue caressante et dans une harmonie toute en demi-teintes.

Un charmant poète que M. de la Vaissière a eu bien raison d'accueillir, c'est Jean Lebrau, un jeune poète dont le nom s'apparente à celui d'un Philippe Chabaneix. Ai-je besoin de dire que l'on ne peut qu'approuver pleinement M. de la Vaissière d'avoir accueilli, et ils font figure de maîtres, Jean-Marc Bernard et Pierre Camo, et Francis Carco et Charles Derennes et Fagus et Fernand Fleuret. Louons-le encore du bon choix qu'il a fait des œuvres de Tristan Klingsor, de Vincent Muselli, d'André Salmon, de Léon Vérane. La lecture de leurs œuvres montre les innombrables talents qui s'épanouissent. Enfin, avec raison, l'auteur a groupé des fragments des grands poètes, dont les auteurs de l'anthologie du *Mercure* n'avaient pas donné ou pu donner une idée ; je songe aux poèmes

de Charles Maurras et de Maurice du Plessys : maîtres et chefs.

Vingt-cinq ans de distance permettent de mieux juger du rajeunissement des idées qui ont assuré de fermes directions à la poésie. Quel étonnement qu'un Remy de Gourmont ait pu dire, sans voir la fausseté de cet aphorisme : « *Une poésie pleine de doutes, de nuances changeantes et de parfums ambigus, c'est peut-être la seule où nous puissions désormais nous plaire...* » Remy de Gourmont louait un poète de n'user des mots qu'avec des rapports nouveaux et secrets ! La première anthologie de Van Bever (1900) porte encore, comme des affirmations audacieuses, ces formules d'Henri de Régnier : « *Qu'importe le nombre des vers, si le rythme est beau* » ; et Vielé-Griffin ajoutait : « *Le poète obéira au rythme personnel auquel il doit être, sans que M. de Banville ou tout autre légiste du Parnasse aient à intervenir.* » Moréas, dans sa préface de « l'auteur au lecteur », en tête du *Pèlerin passionné*, avait bien dit : « *Ce dont nous voulons enchanter le rythme, c'est la divine surprise toujours neuve.* » Mais déjà l'école romane faisait son œuvre. Le vers classique renaissait dans toute sa pure beauté. L'alexandrin se montre apte à l'expression de tous les sentiments. Quelle nécessité de tout désorganiser? Cependant, convenons-en, cette anarchie avait créé une utile réaction ; cette utile réaction qui, au milieu de désastres divers, joue son rôle réparateur dans les choses de l'esprit. Quand on relit l'*Anthologie* de Van Bever, après tant de choses qui ne comptent plus, on est émerveillé par les premiers vers des *Stances* recueillis ; et l'on songe qu'au temps où il écrivait ces vers, Maurras méditait *Anthinea* :

Nuages qu'un beau jour à présent environne...

De même n'a pas vieilli la célèbre pièce de vers à Francis Jammes de Charles Guérin :

Et le cœur plein de toi j'ai marqué d'un galet
Veiné comme un bras pur et blanc comme du lait
Le jour où j'ai passé ton seuil, fils de Virgile.

Signoret, dans son accent pathétique, disait, parlant du poète qui connaît les lois de son art, c'est-à-dire de lui, mais ce n'est plus outrecuidance :

Les siècles garderont ma voix et, d'âge en âge,
Mon front resplendira sous un triple feuillage.

Que quelque lecteur ouvre dans vingt ans le recueil de M. de la Vaissière et celui si joli de M. Martineau, et je pense que les mêmes raisons sauveront de l'oubli les poètes de notre temps, qui ont le mieux connu leur art. Parmi ceux-là, je mettrai au premier rang

les fantaisistes. Sur eux est constante l'influence du délicieux Toulet que certains voudraient mettre au-dessus d'un Moréas, en quoi ils pourraient bien se tromper. De Carco à Vérane, à Jean-Marc, le groupe des fantaisistes se retrouve dans le recueil de M. de la Vaissière et dans celui du *Divan*. Carco est plus fidèle à l'esprit verlainien ; il est le plus éloigné de Toulet ; Vérane s'apparente à Bainville, à Gautier. Un autre fantaisiste, c'est Jacques Dyssort. Il publia le *Livre de l'Intermezzo* en 1908. On peut considérer ce poète comme un précurseur.

Aux poètes unanimistes, si éloigné que l'on soit de leur lourde et incertaine technique, à mi-chemin entre le vers libre et le vers régulier, on ne peut dénier le sens de la grandeur et souvent du pathétique. Les théories de MM. Vildrac et Duhamel ont pu nous prêter à sourire ; mais dans leurs poésies plus récentes et plus assagies, il y a une émotion sourde. M. Vildrac a une sensibilité de vrai poète. Le dédain systématique de la rime crée un vide dans son chant. Ce vide, on le sent encore dans les poèmes de M. Jules Romains qui a des accents souvent émouvants. Je signale aussi à M. de la Vaissière ce poète, Carlos de Lazerme, qui s'apparente aux unanimistes, mais qui étudie surtout Villon. Il se sert d'un instrument plus traditionnel et plus savant que ses amis : il les dépasse bien vite, et ce n'est pas par son seul lyrisme. Avec un outil dont on connaît bien le maniement et dont on a appris l'usage chez les maîtres, on frappe mieux qu'avec un instrument de fortune qui éclate dans les doigts et risque de vous blesser.

Parmi les poètes toujours fidèles au vers libre, on trouve cet étonnant Klingsor ; son oreille est faite de goût et de musique. Je sais aussi gré à M. de la Vaissière de nous donner l'occasion de relire des poèmes de Guy-Charles Cros :

Je me souviens d'une petite fille;
C'était au Luxembourg, un jour de mai.

Ce poète avait un talent délicieux ; il s'est tu depuis bien longtemps. Il est des rares qui aient eu la subtilité de manier le vers libre avec science. On pourrait en dire autant d'Apollinaire ; mais il revenait au vers traditionnel, il commençait à l'employer avec force. Quant à son goût, il était peu sûr : étonnant mélange de barbarie et de civilisation !

C'est qu'à moins d'être employé par un poète à l'oreille d'une finesse extrême (je pense à Godet, à Klingsor), à moins d'un miracle, quelle déception n'a pas donné le vers libre. Relisez l'*Anthologie* de Van Bever : les maîtres sont Verlaine, Le Cardonnel, Charles Guérin, Mallarmé, La Tailhède, Moréas. Ce sont les fidèles des formes régulières. Un grand poète est celui qui sait écrire en alexandrin le plus beau des vers français. Que ne doivent les lettres à un Maurras,

à un Du Plessys, à un Moréas qui réenseignèrent la beauté d'un vers de Racine, de Chénier, de Ronsard.

Silence! ô nuit! Dormez, beau front de Pénélope,

voilà un magnifique vers de Du Plessys. Il pèse bien plus que nombre de vers amorphes et sans science. Tout ce qui subsiste dans le recueil de M. Van Bever, c'est ce qui rend un son français, ce qui est écrit avec notre syntaxe. C'est cette science de la syntaxe qui donnera de la durée dans l'*Anthologie* de M. de la Vaissière, aux vers étonnamment musclés de Fleuret. Certains quatrains de Muselli sont d'une frappe magnifique. On pourra, tant qu'on aura l'amour du vers français, se redire une courte pièce comme *le Fleuve :*

Que tu mouilles les bois ou les prés que tu berces,
Les glaces de l'hiver ou les feux de l'été,
Tu montres aux saisons comme aux rives diverses
D'un cours toujours égal, l'antique nouveauté.

Celui-là qui peut fuir les soucis de la ville,
Beau fleuve, et sur tes bords qui s'assied quelquefois
Aime sentir, ainsi que ton onde tranquille
Couler l'heure, le jour, la semaine et le mois.

Le bienfait d'une étude du classicisme que l'on commençait à ressentir en 1900, a porté tous ses fruits en 1924. On le voit nettement à lire des Anthologies comme celles dont je parle. Désormais, de Villon à Moréas, tous les grands poètes sont connus et honorés de nos poètes. Il y a une conversation des vivants et des morts. Je la vois dans les meilleures poésies citées par M. de la Vaissière. Son recueil n'a pas fini de rendre des services, surtout si l'auteur veut le compléter. Je me plains que l'auteur n'ait pas fait assez de place à des poètes que j'aime. Mais quelle reconnaissance s'il donne le goût de connaître et d'aimer de nouveaux poètes !

Dois-je dire que rien ne peut être incomplet comme un compte rendu d'anthologie et de deux excellentes anthologies comme celles du *Vingtième siècle* et celle du *Divan*. Toutes les questions qui touchent à la poésie se posent tour à tour. Il faut s'élever, oublier bien des détails. Après le symbolisme qui loue de fausses disciplines, on a vu renaître des traditions indispensables. Une époque qui compte un Derennes, un Muselli, un Pierre Camo, un Alibert, un Fagus, est une fort belle époque !

Marc Lafargue.

L'HISTOIRE

LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME

Le dix-huitième siècle français est, à coup sûr, un des plus mal connus du public, un de ceux qui ont donné lieu au plus grand nombre de confusions et d'erreurs, un de ceux aussi que les historiens ont négligés. Pour cette époque et jusqu'à ces derniers mois, nous n'avions rien de moderne, exactement rien.

Cette lacune vient d'être comblée par M. Marcel Marion, professeur au Collège de France. Son *Dictionnaire des Institutions de la France, au dix-septième et au dix-huitième siècles* (1) sera accueilli par les chercheurs avec reconnaissance et il mérite que le public lettré lui fasse l'accueil le plus large. C'est mieux qu'un répertoire et un résumé. Certains de ses articles : Parlements, clergé, noblesse, intendants, conseils, enseignement... forment de véritables monographies très complètes, très riches et, sur certains points, très neuves. Assurément, tout le dix-huitième siècle ne tient pas dans ces cinq cents pages, mais il s'en trouve une bonne partie, l'armature et le cadre, pourrait-on dire, assez pour changer beaucoup d'idées reçues.

* * *

Lorsque les vieux auteurs parlent du Roi, ils paraissent saisis d'une sorte de dévotion surnaturelle. Le Roi de France, disent-ils,

(1) Un vol. in-8°, 564 pages, chez Auguste Picard.

est le premier des Rois. Aucun souverain ne peut lui être comparé ni pour l'ancienneté de sa couronne, ni pour l'éclat de son trône, ni pour l'étendue et la sainteté de son pouvoir. C'est un personnage divin que toute la nation honore et sert avec joie : « Tout l'État est en lui, écrit Bossuet, la volonté du peuple est enfermée dans la sienne ; comme en Dieu est réunie toute perfection et toute vertu, ainsi toute la puissance des particuliers est réunie dans celle du Prince... » Le maréchal Marmont, né quinze ans avant la Révolution, raconte dans un passage célèbre de ses *Mémoires* quel prestige avait encore Louis XVI dans les derniers jours de la monarchie : « J'avais pour le roi un sentiment difficile à définir, un sentiment de dévouement avec un caractère religieux. Le mot de roi avait alors une magie, une puissance que rien n'avait altéré dans les cœurs droits et purs. Cet amour devenait une espèce de culte. » Et tout le monde citait avec complaisance cette phrase d'un ambassadeur vénitien du seizième siècle : « Le royaume de France a toujours été reconnu par un consentement unanime des peuples, pour le premier et le plus excellent royaume de la chrétienté, tant par sa dignité et sa puissance que par l'autorité absolue de celui qui le gouverne. »

Mais ce sont là des mots, des mots, dont le sens a souvent changé, car les hommes ne se font point de l'autorité une idée unique et invariable, mais au contraire l'entendent de façons changeantes et diverses. L'autorité nous apparaît aujourd'hui sous les traits d'un fonctionnaire assis derrière un grillage et investi des droits les plus étendus, y compris celui de nous transformer en militaires et de nous envoyer recevoir des briques dans les émeutes et des morceaux d'acier sur les champs de bataille. Ce personnage est éternel, immuable, identique à lui-même d'un bout à l'autre du territoire. En plaine et en montagne, en Ile-de-France et en Lorraine, il applique les mêmes règlements et perçoit les mêmes impôts. Il est tout-puissant parce que son espèce est nombreuse, parce que tout le monde a besoin de lui, parce que ses décrets sont appuyés sur une police active, une magistrature docile et de nombreux régiments. Il recense, enregistre et espionne. Il connaît nos revenus et fait l'inventaire de nos héritages. Il sait si nous possédons un piano, une automobile, un chien ou une bicyclette. Il instruit nos enfants et fixe le prix de notre pain. Il fabrique nos allumettes et nous vend notre tabac. Il est industriel, armateur, commerçant et médecin. Il a des bateaux, des forêts, des chemins de fer, des hôpitaux et le monopole des téléphones. Il accapare la charité. Si nous appartenons au sexe masculin, il nous fait comparaître devant lui, nous pèse,

nous mesure et examine le fonctionnement de notre cœur, de nos poumons et de notre rate. Nous ne pouvons faire un pas ni un geste sans qu'il en soit averti et sans qu'il trouve prétexte à intervenir. Un million de Français, au moins, sont à son service ; deux ou trois millions sont pensionnés par lui et les autres aspirent à l'être. Tout le monde grogne mais obéit et lorsqu'un de ses agents est houspillé par un citoyen mécontent, il n'y a qu'une voix pour flétrir cette audace et demander des prisons et des juges pour le sacrilège.

Cette conception d'un État bureaucratique, servi par une armée de fonctionnaires, promulguant pour une nation d'administrés une législation uniforme, est peut-être ce qu'il y a de plus étranger à l'Ancien Régime. Les plus grands réformateurs, les plus amoureux d'unité, Colbert, Machault, Maupeou, Lamoignon ne pouvaient même pas imaginer pareil nivellement et pareille docilité.

La Révolution avait tout démoli. Napoléon a trouvé un pays sans chefs, sans élite, sans coutumes, sans institutions stables et, sur la pierre blanche, il a bâti un édifice régulier, aux lignes simples et aux façades symétriques. La France de l'Ancien Régime était tout autre. C'était le produit d'un travail séculaire, l'aboutissement d'une longue suite de guerres, de compromis, de traités, de mariages, d'achats, l'œuvre de nombreuses générations qui toutes y avaient imprimé leur marque. Quand Napoléon III réunit la Savoie à la France, il s'engagea à ne point y construire de forteresses et à la laisser en dehors de notre ligne douanière. En 1919, quand la République eut repris l'Alsace, elle fut contrainte d'en respecter l'organisation religieuse et elle se remit à y appliquer un concordat qu'elle avait aboli dans le reste du pays quinze ans plus tôt et à grand fracas. Multipliez ces deux exemples par cent et par mille, représentez-vous toutes les provinces, toutes les villes, toutes les associations, toutes les classes, presque tous les individus pourvus de privilèges, de libertés, de droits, de garanties, d'immunités, de toute grandeur et de toute nature et vous aurez une idée de ce qu'était la France de Louis XV et de Louis XVI et de la manière dont pouvait s'y exercer la volonté royale. En dépit d'un très gros effort vers l'unité accompli sous Louis XIV, à toute décision gouvernementale continuait de s'opposer une masse de traditions, de coutumes, de contrats, de promesses, de faits acquis dont on était bien forcé de tenir compte. Il fallait discuter, composer, corriger, modifier, transiger, admettre des rabais, des décharges et des exceptions. Les ordres les plus formels se trouvaient corrigés et amendés par cet ensemble d'institutions contre lesquelles on ne pouvait pratiquement plus rien.

En 1737, le contrôleur général Orry décide de faire procéder d'urgence à la réfection du réseau routier et, pour se procurer à bon compte la main-d'œuvre nécessaire, il établit un impôt en nature que nous appelons les prestations et que l'on appelait alors la corvée royale ou corvée des chemins. Pour aller plus vite, il se passe de l'enregistrement des cours souveraines et agit par simples circulaires ministérielles. Bien entendu, la nouvelle imposition ne s'applique pas aux nobles et aux ecclésiastiques. Les villes qui doivent entretenir elles-mêmes leurs rues y échappent et des citadins, seuls paient ceux qui possèdent fermes ou maisons de campagne. Seront exempts aussi les officiers de justice, les commis des finances, les gardes des forêts, les ouvriers de la monnaie, les facteurs des messageries et en général les individus que l'on désire ménager et retenir parce qu'ils contribuent à la prospérité de leur province. L'intendant de Champagne, par exemple, exempte les ouvriers des manufactures d'armes, les fondeurs et les affineurs. En Poitou, ce sont les papetiers qui sont déchargés. Voilà notre décision ministérielle bien amendée. Cela ne suffit pas. Le Languedoc, qui a encore des États provinciaux et qui a l'habitude de solder lui-même les frais de voirie, n'en tient aucun compte. En Franche-Comté, la corvée est considérée non plus comme un impôt roturier, mais comme une imposition municipale et territoriale qui frappe même les privilégiés. En Ile-de-France, les paysans ne doivent pas de travail personnel ; seuls les possesseurs de chevaux et voitures sont tenus de se mettre, eux, leurs bêtes et leur matériel, à la disposition des Travaux Publics quelques jours par an. Selon les endroits, la corvée est requise plus ou moins sévèrement. En 1760, l'intendant de Caen la transforme en une imposition en argent. Turgot l'imite en Limousin, mais en employant un autre mode de répartition. Des réformes analogues sont réalisées un peu partout, tant et si bien que quarante ans après son établissement, la corvée ne ressemblait à peu près en rien à ce qu'aurait voulu son fondateur, et de vingt lieues en vingt lieues, elle changeait de nature, de poids, de forme et d'extension.

A cette extrême diversité, il faut ajouter un second caractère : je ne dirai pas l'impuissance du gouvernement, mais l'extrême difficulté qu'il avait à se faire obéir dans tout ce qui n'était point politique générale, diplomatie ou guerre. Là sans doute, il était le maître absolu, mais ailleurs il en allait bien autrement.

Tout d'abord, ses attributions étaient loin d'être aussi étendues que le sont celles de l'État moderne. Il abandonnait aux particuliers certaines fonctions que nous sommes habitués à le voir exercer aujourd'hui et auxquelles il semble le plus tenir. L'instruction et l'assis-

tance publique étaient à la charge du clergé, qui y consacrait une partie de ses revenus. Au temps de Colbert, la monarchie avait prétendu surveiller et régler la vie économique du royaume, mais elle était de plus en plus portée à négliger cette tâche. Sous l'influence des doctrines libérales, les vieux règlements tombaient en désuétude et, même en ce qui concernait la circulation des grains, la vente des farines et le prix du pain, les interventions ministérielles se faisaient de plus en plus discrètes et de plus en plus rares.

En second lieu, ce serait une erreur de penser que nos pères étaient beaucoup plus faciles à gouverner que nous-mêmes. Je croirais volontiers le contraire. L'administration très forte qui nous encadre et nous mène depuis plus de cent ans nous a habitués à la docilité. Le contribuable d'aujourd'hui est un mouton. Il a fallu le stupide impôt sur le revenu pour le pousser à des résistances et à des rébellions encore bien humbles. Le contribuable de l'Ancien Régime est rétif, hargneux, querelleur, toujours prêt à voler le fisc, et, au besoin, à le rosser. Lisez cette lettre écrite par le contrôleur général Maynau d'Invau à l'intendant d'Amiens, à propos des corvées. C'est une assez bonne peinture de cette mauvaise volonté générale.

Il a régné, monsieur, une lenteur étonnante dans l'exécution des ouvrages de corvées des deux dernières années. Cette nonchalance et cette négligence de la part des communautés ont été cause que les tâches d'un très grand nombre d'entre elles n'ont pu être exécutées en entier et sont restées imparfaites. Je n'ignore pas les ruses et les stratagèmes qu'elles emploient le plus souvent pour tâcher d'éluder l'exécution des ouvrages qui leur sont répartis. Elles restent fort tranquilles lorsqu'elles reçoivent les mandements qui leur imposent leurs tâches : ce n'est que lorsque les avertissements particuliers arrivent pour indiquer les jours auxquels doivent commencer les travaux et lorsqu'il s'agit de se mettre à l'ouvrage qu'elles imaginent tous les moyens de s'y soustraire. On commence par crier à tout hasard à la surcharge, on présente des requêtes qui exigent des vérifications, on demande des sursis sur les motifs les plus légers, on gagne insensiblement la moisson sans avoir presque rien fait des ouvrages de la première saison : on se trouve par conséquent surchargé à la seconde. On imagine de nouveaux prétextes dans celle-ci. Enfin le moment où l'hiver oblige de suspendre les travaux arrive, les tâches restent à moitié faites, et quelquefois même beaucoup moins avancées (Arch. de la Somme. C 1286).

Et puis n'oublions pas la révolte du papier timbré en Bretagne, ni les contrebandiers de Mandrin et leur guerre contre le fisc !

Un des trois ordres, le clergé, avait une organisation particulière

qui en faisait un corps politique. Une année sur deux, ses représentants se réunissaient pour voter les taxes d'État. On les appelait *don gratuit* pour bien marquer qu'il s'agissait d'une sorte de cadeau et non d'une véritable imposition. Bien entendu, les délibérations préliminaires servaient de prétexte à un étalage de doléances auxquelles le pouvoir, à court d'argent, ne pouvait rester sourd. Dans l'intervalle des sessions, deux agents généraux étaient préposés à la défense des privilèges ecclésiastiques et ils s'acquittaient de leur tâche avec la plus grande vigilance.

Dans les provinces, tardivement réunies à la couronne, avaient longtemps subsisté des États particuliers qui dirigeaient l'administration locale, géraient leurs finances privées et votaient les impôts généraux. A la veille de la Révolution, ce système fonctionnait encore partiellement en Bourgogne, en Provence, en Flandre et dans plusieurs petits pays des Pyrénées, absolument en Languedoc et en Bretagne. Les États de Languedoc avaient une fort bonne réputation (peut-être usurpée) et passaient pour être assez traitables. Ceux de Bretagne étaient anarchiques. L'emploi de commissaire du Roi y était considéré comme une épouvantable corvée, dont il était à peu près impossible de s'acquitter avec honneur. Leur composition était singulière : tandis que le clergé et le Tiers n'y envoyaient qu'une cinquantaine de représentants chacun, tous les nobles âgés de plus de vingt-cinq ans et justifiant d'un siècle de noblesse paternelle pouvaient, en personne, assister aux séances et prendre part aux discussions. Il en venait quatre ou cinq cents, quelquefois plus, cohue bruyante et indisciplinée où les cabales travaillaient à l'aise et où l'esprit de coterie régnait sans partage. Très jaloux des libertés de la province qu'avait garanties le contrat de la duchesse Anne, les États bretons s'appliquaient surtout à humilier le gouverneur et à jouer de mauvais tours à l'intendant. Leur administration était coûteuse, dépensière, imprévoyante, arriérée et oppressive. Leurs véhémentes protestations ne servaient guère qu'à entretenir, au moins en surface, une agitation tapageuse dont la Cour était fort embarrassée.

Le plus grand obstacle à l'exercice de l'autorité royale était constitué par les Parlements. Les treize parlements représentaient la plus haute juridiction du royaume, mais à leurs attributions judiciaires, ils joignaient par usurpation des pouvoirs politiques extraordinairement étendus, dont ils faisaient d'ailleurs le pire usage. Dans un régime qui ne pouvait fonctionner que si le principe au moins de l'autorité était hors de conteste, ils introduisirent un élément permanent de révolte et de démagogie qui finira par conduire le royaume à sa ruine.

Les lois sont faites par le Roi en son Conseil, mais il appartient aux Parlements de les appliquer, d'en juger les infractions et de punir ceux qui y contreviennent. De là, pour les ministres, l'obligation de les communiquer régulièrement aux fins d'enregistrement. Sous Louis XIV, ce n'était là qu'une simple formalité de transcription, mais, le grand Roi mort, le Régent eut l'imprudence de rendre aux Cours souveraines le droit de remontrances, c'est-à-dire la faculté de critiquer les arrêtés qui leur étaient envoyés et même celle d'en demander l'abrogation pure et simple, en refusant d'en prendre copie. En droit pur, ce refus pouvait être facilement brisé, le Roi ayant le droit de passer outre en procédant lui-même aux enregistrements en une séance solennelle appelée lit de justice. Mais dévorés d'ambition, décidés à jouer en France le rôle de tuteurs et de contrôleurs de la monarchie, les Parlements prirent vite l'habitude de renforcer leur opposition légale, théorique et limitée, par une opposition illégale, mais autrement efficace.

Très riches, propriétaires de leurs charges comme le sont aujourd'hui les notaires et les avoués, alliés aux plus grandes familles, solidement unis par des liens de parenté et d'intérêt, se succédant de père en fils ou d'oncle à neveu, dominant de très haut les juridictions inférieures, entraînant avec eux la foule immense des suppots de la Basoche, ameutant et terrorisant les plaideurs, assurés de trouver partout des amis ou des complices, servis par une armée de libellistes et de partisans, n'hésitant pas à provoquer la grève de la justice à tous ses degrés, faisant appel sans vergogne aux passions populaires les plus irréfléchies et les plus basses, les parlementaires étaient fort capables de tenir tête au Roi et de le contraindre à des capitulations plus ou moins déguisées et plus ou moins rapides. L'histoire du dix-huitième siècle est remplie de ces conflits, presque toujours terminés par la victoire des robins et la reculade du gouvernement que chaque échec déconsidère un peu plus.

Très égoïstes, très attachés à leurs privilèges, d'esprit généralement borné, les parlementaires avaient l'art de dissimuler les véritables raisons de leur opposition sous de belles tirades à la romaine et de belles déclarations humanitaires et philosophiques qui trompaient entièrement le public. Adversaires systématiques du gouvernement, ils n'en étaient pas moins attachés à un état social qui les exemptait d'impôts, leur donnait sur les justiciables un pouvoir presque absolu, leur permettait de contrôler les actes des ministres, leur procurait dans l'État une influence et une importance tout à fait hors de proportion avec leurs mérites et leur utilité et, de plus, leur valait la flatteuse popularité qui va régulièrement à

ceux qui s'arrogent le droit de parler au nom du peuple misérable et opprimé. Ils s'obstinèrent à défendre les abus les plus caractérisés. De toutes leurs forces, ils s'opposèrent aux grandes et salutaires réformes que la monarchie entreprit pour rénover, simplifier et moderniser le gouvernement du pays. Ils firent échouer la réforme de l'impôt, la réforme de l'administration et la réforme de la justice. Ils furent les adversaires acharnés et tenaces de la liberté commerciale. Ils ne comprirent rien à l'évolution économique qui emportait l'Europe occidentale vers la grande industrie et entravèrent de leur mieux la construction du réseau routier. Sans eux, la monarchie aurait accompli la plupart des grands changements qui étaient nécessaires et peut-être aurait-elle pu surmonter la crise de 1789 et faire faire à la France l'économie de la Révolution et de la guerre civile. Maupeou qui réussit un instant à les mater doit être considéré comme un des plus grands ministres de l'Ancien Régime. Par souci de popularité et par excès de libéralisme, Louis XVI ne continua pas son œuvre et quand il voulut la reprendre, il était trop tard et il échoua !

Que conclure de tout ceci?

La France de l'Ancien Régime était, par sa constitution même, beaucoup plus difficile à gouverner que la France moderne. La République démocratique dispose pour se faire obéir de moyens plus puissants et plus nombreux que la monarchie absolue. Les Français d'avant 1789 étaient garantis contre les empiétements de l'État par toutes espèces de privilèges et de possibilités de résistance dont nous n'avons plus idée aujourd'hui.

Si Louis XIV a pu régner en paix et sans obstacle, c'est parce que les Français, las des troubles et des misères de la Fronde, appelaient de tous leurs vœux un pouvoir fort, capable de rétablir et de maintenir l'ordre. Lorsque ce bienfait fut oublié, lorsque les beaux esprits se mirent à appeler *despotisme* et *arbitraire* ce que leurs grands parents avaient appelé *autorité* et *justice*, la machine se détraqua. Pour la remettre en marche, il aurait fallu quelques Maupeou, quelques hommes de gouvernement énergiques, têtus et ayant le goût et le sens du pouvoir, mais c'est ce qui manquait le plus : la philosophie avait amolli les caractères des grands avant d'enflammer les convoitises des petits.

Pierre Gaxotte.

LES BEAUX-ARTS

L'AMATEUR DE PEINTURE MODERNE
M. BONNARD. — M. PICASSO

L'exposition organisée par la Société des Amïs du Luxembourg (à la Galerie de la Chambre syndicale, rue de la Ville-l'Évêque) a obtenu un très vif succès, et l'on ne saurait trop féliciter les amateurs qui ont eu l'idée de cette manifestation. Les marchands de tableaux se proposant d'imiter cet exemple, nous aurons tout loisir de comparer le goût des uns et des autres. Mais il faut dire d'abord l'originalité de cette exposition. La Société des amis du Luxembourg, que préside avec distinction M. Charles Pacquement, a pour objet d'enrichir les collections nationales et, d'une manière discrète, d'apporter aux connaisseurs officiels l'appoint de son expérience. Les amis du Luxembourg comptent, en effet, dans leurs rangs bon nombre de collectionneurs et, parmi ces derniers, il s'en trouve dont le discernement et la conviction ont été précieux aux artistes de notre temps. Ces collectionneurs avaient tiré de leurs cabinets quelques pièces de choix pour en former une exposition où presque tout ce qui compte dans la peinture française depuis cinquante ans était dignement représenté.

Les tableaux issus d'une même collection ayant été laissés ensemble, chacun de ces panneaux témoignait en faveur d'un goût particulier. Rien de plus piquant et de plus instructif qu'une telle présentation. Les démarches les plus diverses s'y faisaient reconnaître : l'éclectisme plein de bonne volonté, le snobisme du dernier

bateau, les partis pris curieux ou intéressants et, quelquefois, le choix le plus rare et le plus exquis.

Nous ne sommes pas de ceux qui croient pouvoir blâmer les amateurs d'à présent de se faire, à l'occasion, spéculateurs. Alors que les œuvres de peintres encore très jeunes atteignent des prix très élevés, il faudrait posséder une fortune exceptionnelle pour former une collection de quelque importance. Aussi certains amateurs, pour n'être pas réduits à des achats parcimonieux, achètent-ils plus de peinture qu'ils n'entendent en conserver par devers eux, en revendent une partie, avec un bénéfice qui vient récompenser leur discernement ou leur audace, et gardent le meilleur, qui, de telle façon, leur reste à meilleur compte.

On ne voit pas bien quels principes de morale ou d'esthétique peuvent en être froissés, et pour ma part je trouve cela d'autant plus légitime et même louable que la manœuvre comporte des risques évidents. Toutefois, en forçant un peu le système, comme il semble que certains en aient le dessein, on pourrait lui faire produire des abus. C'en serait un, peut-être, que de supplanter les marchands dans leur office naturel Nous entendons, à propos des objets les plus divers, mener grand bruit autour des intermédiaires, que l'on tient pour responsables de toutes les gênes économiques du temps. Pour ma part, je les crois indispensables, aussi bien à ceux qui font la peinture et à ceux qui l'achètent ; et voici pourquoi : Si l'amateur fait le métier du marchand, il risque fort d'émousser, sinon de perdre, à cet exercice, la sincérité du goût et l'indépendance du jugement.

Dans un temps où le grand public est malheureusement séparé des peintres par de trop nombreux malentendus, l'omnipotence des marchands n'a pour tempéraments que la critique libre d'une part, et de l'autre le sentiment personnel des amateurs. Cela n'empêche pas que de fausses ou de médiocres valeurs ne soient maintenues à un cours forcé par tout un appareil de *bluff* et de publicité déguisée ; mais où des marchands ne défendent que leur intérêt, des amateurs seraient tentés de défendre leur réputation engagée dans une erreur. Les premiers peuvent laisser tomber une mauvaise affaire parce que leur amour-propre n'est pas en jeu. Je crains que des collectionneurs n'y mettent plus d'entêtement.

Les critiques et les peintres pourraient faire beaucoup, avec peu de soins, pour maintenir le marché de la peinture dans un état de liberté suffisant. D'abord en multipliant les amateurs, qui sont trop peu nombreux. Une statistique récente, que je trouve dans le *Bulletin de la vie artistique*, compte vingt-huit mille peintres, à Paris

seulement. Je doute fort qu'il y ait autant d'amateurs, alors qu'il serait naturel qu'il y en eût davantage.

Pour toutes ces raisons, je ne suis pas de l'avis de ceux qui condamnent l'usage des « salons », comme suranné. Ce reproche d'ancienneté ne signifie rien. Prouvez-moi que les salons sont inutiles. Ceux qui se contentent de l'affirmer ne sont pas les moins intéressés à l'hégémonie des marchands ou des amateurs marchands. Un avantage des salons est de permettre certaines confrontations qui, dans les expositions de groupe, sont généralement préméditées et plus ou moins machinées.

Quelques-unes de ces confrontations pouvaient justement être faites à l'Exposition des Amis du Luxembourg, dont je me suis un peu éloigné. On pouvait déjà constater le vieillissement précoce de certaines réputations fondées sur le maniérisme et la curiosité, et la résistance de la qualité. Après avoir joui d'une faveur extrême, l'école dont MM. Bonnard et Vuillard sont les plus notoires représentants avait subi une éclipse. Il semble bien que cet art intime et nuancé, trouvé naguère inconsistant, offre beaucoup plus de solidité que bien des constructions « cézanniennes », plus de vérité aussi et de poésie. L'équilibre des formes simples est un très beau prestige ; gardons-nous d'en faire une espèce de règle comme celle de la pyramide qui était si commode au commencement du dix-huitième siècle pour guider le jugement des connaisseurs : un tableau était bon ou mauvais suivant que composé ou non en pyramide. Bonnard n'est pas un classique, au sens où l'entendait Delacroix, qui l'entendait bien, puisqu'il disait qu'il y avait de belles œuvres qui n'étaient point classiques. Bonnard a créé un univers peuplé de femmes, d'animaux et d'arbres comme on n'en avait jamais osé voir. On appelait autrefois des *vanités* les natures mortes où figurait une tête de mort ; Bonnard ne peint que des *bonheurs*. Dans un coin de ses tableaux on découvre toujours un visage heureux ; quelquefois c'est un visage humain. Le talent de ce peintre est peut-être celui où les écoles eurent le moins de part. Il apprit moins de ses maîtres à peindre qu'à regarder. On devient physicien, on naît enchanteur.

A cette exposition de la rue de la Ville-l'Évêque, Pierre Bonnard triomphait, *l'Espagnole* de Matisse affirmait une filiation qui nous parut toujours évidente. Matisse tient de la race élégante de Manet. D'anciens Utrillo, d'un sentiment intense, humble et pénétré, faisaient regretter l'exploitation dégradante dont les mauvais ouvrages du peintre sont l'objet. D'admirables paysages de Segonzac, deux petites toiles de Marchand émouvantes par le sentiment et la simplicité de la facture, des natures mortes de Ch. Guérin, de Vuillard,

de Luc-Albert Moreau, de Vlamynck, paraissaient avec honneur auprès des œuvres des maîtres : Cézanne, Monet (l'admirable femme à l'ombrelle, sur une falaise) et surtout Renoir, avec des figures de petites filles de la meilleure époque, étonnants de plénitude et de style. Au prix de quelques retouches, cette exposition eût présenté un résumé fidèle de la peinture française depuis près d'un demi-siècle. Il est fâcheux qu'on ne put songer à la promener à l'étranger. Aucune nation ne saurait montrer rien de pareil. La suprématie de l'école française est, à l'heure actuelle, plus éclatante qu'elle ne le fut jamais. N'eût-elle permis que cette constatation, l'initiative des Amis du Luxembourg eût mérité le succès qui l'a couronnée.

* * *

Un ensemble d'œuvres nouvelles de M. Picasso est toujours assuré d'un grand concours de curiosité, d'admiration et de dithyrambes. L'exposition récente (à la galerie Paul Rosenberg) a suscité tout le bruit habituel, mêlé de quelques notes aigres-douces. Elles émanaient de personnes portées à prendre M. Picasso pour un mystificateur. C'est fort exagéré. Ce peintre monstrueusement doué n'a jamais mystifié que quelques-uns de ses confrères, en leur laissant croire qu'ils pouvaient refaire avec succès les tours de prestidigitation qu'ils lui voyaient faire ; ils y réussissaient, mais sans produire aucun effet, à leur grand désappointement. C'est que la manœuvre de l'opérateur est plus intéressante que l'opération même. Les mains, la manchette, les clins d'yeux et les propos calculés de Picasso formaient un spectacle unique et attachant ; au contraire, c'est sans plaisir que nous regardions opérer les autres. Et les autres ne comprennent pas cela. Je ne parle pas seulement de ceux qui ont imité ses manières successives depuis les saltimbanques délavés jusqu'aux grosses mains gonflées par l'éléphantiasis, en passant par la guitare et le verre d'eau démontables ; je pense surtout à ceux qui font, qui essayent de faire autre chose et chez qui Picasso a tué toute velléité de naturel. Sa prodigieuse réussite tyrannise aisément les imaginations faibles.

La grande originalité de Picasso, c'est d'unir le mauvais goût à l'intelligence. Le mauvais goût peut n'être ni plat, ni vulgaire ; il peut avoir de la force et de la grandeur. Le sien est porté vers le baroque ; l'intelligence du peintre lui fait concevoir la pureté. Capable des raffinements les plus délicats, il se plaît souvent à raffiner sur la laideur et la difformité. Faute d'un autre mot, on appelle *cubistes* les tableaux où les objets ont une vie propre, organisée par le

peintre sans égard à leurs rapport physiques. C'est un jeu difficile que de créer des univers, si petits qu'on les fasse : M. Picasso a réussi cette gageure, plus d'une fois. Ces réussites, qui sont le meilleur de son œuvre, témoignent d'un talent, d'une subtilité d'œil, d'une ingéniosité extraordinaires. Elles sont le fruit d'un art décoratif de qualité supérieure, à l'usage des purs esprits, si les purs esprits se souciaient d'orner leurs domaines.

Un critique s'écriait naïvement, croyant faire pièce à ceux qu'il appelle les « croque-morts » du cubisme : « La preuve que le cubisme est bien vivant, c'est que les grands magasins s'en inspirent pour le meuble et les bibelots ! » Justement une telle utilisation marque la décadence d'une forme d'art. Quand elle a cessé d'intéresser l'imagination des peintres, ou de piquer la curiosité des amateurs, les tapissiers s'en emparent, et les parfumeurs, et les metteurs en scène et les costumiers de théâtre.

Dans un récent article sur Picasso, M. Jean Cocteau, qui se flatte de n'user point du « jargon ridicule de la critique moderne », déclare que le fin de l'art pictural est maintenant d'établir des rapports plastiques capables d'émouvoir sans l'intervention d'aucune anecdote. Il cite en exemple de tels rapports ceux qui peuvent exister entre un verre et une moulure de fauteuil. Autrement dit, il n'y a plus qu'un genre noble dans la peinture : c'est la nature morte. Tout le reste est anecdote et réalisme, réalisme supérieur, d'autres disent *surréalisme*, quand c'est M. Picasso qui le pratique.

Son influence sur le moral des peintres est néfaste ; il les inquiète sans profit pour eux. L'art du déguisement et des masques ne s'apprend guère, c'est un don du ciel. Les imitateurs de Picasso ne savent même pas se maquiller. Ils empruntent l'accent des clowns, mais ils sont incapables d'un saut périlleux. M. Picasso, lui, retombe toujours sur ses pieds.

Pour le moment, il est le directeur de conscience artistique du haut snobisme parisien. Les tableaux exposés à la galerie Paul Rosenberg étaient cotés de trente mille à quatre-vingt mille francs.

Roger Allard.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE PÉRE JANVIER

J'ai entendu pour la première fois prêcher le Père Janvier dans le cadre et les circonstances le mieux faites pour porter à son comble l'émotion d'un esprit sensible aux prestiges de l'éloquence, aux évocations historiques et aux harmonies naturelles. C'était le 8 *juillet* 1919, *mais la date a peu d'importance, dans une ville de Bretagne. Sur la place des Lices, et dans un décor presque intact de vieilles maisons, une estrade sommaire avait été dressée dans l'angle même où, cinq siècles plus tôt, maître Vincent Ferrier, dominicain d'Espagne, l'Ange du Jugement, — dont on commémorait solennellement la mort, — haranguait une foule, semblable par l'origine, l'attention et le nombre, à celle qui se pressait pour entendre le Père Janvier.*

Cet habit noir et blanc, cette puissante voix, cette masse d'hommes fidèles, ce cortège d'évêques — remplaçant le duc et sa cour — et l'ombre des pignons aigus encerclant d'une collerette à fines pointes l'arène ensoleillée, que fallait-il de plus pour qu'un après-midi du quinzième siècle rompît les cercles du passé?

L'éloquence du Père Janvier ne ressemble pas assez à ce que nous connaissons des dons oratoires de saint Vincent Ferrier pour que l'illusion fût complète et la confusion établie. Ce n'est pas à une reconstitution que nous avions conscience d'assister, mais à une création nouvelle, qui, rejoignant le passé sans se confondre avec lui, nous faisait sentir, en même temps que le plaisir particulier d'une heure exceptionnelle, la magnificence de la durée, qui renforce et prolonge sans

les altérer, mais en les parant de beautés successives, multiples et profondément unes, la solidité de la foi, la fermeté de la doctrine, la puissance de la vérité.

Comme maître Vincent, le Père Janvier puise dans saint Thomas la substance de son enseignement. Et la définition même du messager de l'Evangile dont il possède les trois qualités requises : la fermeté de la doctrine, stabilitas ut non deviet a veritate ; *la clarté de l'exposition,* claritas ut non doceat cum obscuritate ; *le désir surnaturel de travailler utilement pour la gloire de Dieu,* utilitas ut quærat Dei laudem et non suam.

Lorsque, voici vingt-deux ans, le Père Janvier monta dans la chaire de Notre-Dame, pour commencer l'exposition des principales vérités de la religion, dans un cycle qui se clôt cette année, le thomisme ne connaissait pas encore l'éclatante faveur qui l'entoure aujourd'hui. Cependant le Père Janvier proclamait son intention de suivre pas à pas la doctrine et le plan du Docteur angélique. Ce qu'il fit; il s'en flatte avec humilité, pour diminuer son mérite personnel, en même temps que pour renforcer, d'une si sûre autorité, la valeur de son enseignement. La gloire qu'il n'a point cherchée doit le persuader qu'il n'a qu'à moitié réussi, et que les talents du disciple accroissent, sinon la vertu substantielle, du moins l'efficace des leçons du maître. Le Père Janvier est un orateur, et du vingtième siècle : or le prestige personnel est une condition nécessaire des succès — et j'entends des succès spirituels — de l'orateur. La substance doctrinale fournissant le suc, c'est à lui qu'il appartient de faire proliférer, porter fleurs et rendre fructueuse une vérité qu'il ne suffit pas d'exposer, mais de rendre émouvante. Outre les dons communs à tous les artistes de la parole, et les couronnant tous, l'orateur sacré doit posséder deux vertus insignes : une conviction communicative, une charité dévorante.

Voyons le Père Janvier en chaire : ce ne sont point des habiletés, des attitudes, des procédés, un adroit artifice qui en font un grand orateur. Sa voix puissante martèle les mots, son esprit fortement assuré enclôt dans une phrase admirablement nette, polie, et — si j'ose dire — sans bavures, une vérité nettement conçue et qui trouve naturellement son expression claire. Reliée, par une logique sans défaut, aux textes qui l'entourent. Ainsi le discours se construit sans obscurité, sans effort dirait-on, joignant par des articulations visibles, simples et souples, tous ces purs éléments qui jouent avec aisance. C'est de là, de cette proportion et de cet accord parfait que jaillit l'éblouissant éclat d'un sermon du Père Janvier. S'il est vrai que l'on puisse établir entre les arts de la parole et les autres arts des analogies qui permettent de différencier, d'une manière significative, les variétés du génie, ce n'est

point de l'ordre de la plastique, ni de l'ordre de la musique que relève son éloquence, mais de l'ordre parfait et qui contient tous les autres : l'architecture. La soumission à la matière, — c'est-à-dire le meilleur usage des contraintes — l'adaptation aux circonstances, la science du mot qui, pierre de l'édifice, ne possède point seulement sa valeur particulière — et définie — mais en reçoit une autre de la place qu'il doit occuper : tant de chaînes le servent, qui, multipliant les difficultés, multiplient les mérites, et par là accroissent la réussite.

Il n'emporte pas, à sa suite, son auditoire, dans des mouvements infinis. Dès l'abord, il le fixe, l'immobilise, le rend attentif, comme suspendu et soumis. Les paroles tombent sur ceux qui l'entendent, surtout en eux, et les transforment. Mais, parfois, un tressaillement agite l'assemblée. C'est que l'amour, couvant sous ses paroles, brise enfin les parois, et jaillit dans un cri, laisse voir le visage vermeil d'une charité pleine de rayons, explique l'ardeur qui vous brûlait et que la dialectique la plus pressante n'eût pas suffi à allumer, embrase tout à coup ce bel édifice logique, qui n'est pas un froid monument isolé, mais un temple qui ne revêt toute sa beauté qu'éclairé par tous les feux du ciel. Les élévations mystiques, on les voit, dans ce dernier Carême, se multiplier, à la fois plus fréquentes et plus tendres, comme si, touchant à son terme, son enseignement d'un quart de siècle dût se condenser dans un seul mot, celui dont la flamme le toucha quand il s'engageait dans la vie, et dont il nous livre le secret, aujourd'hui que nous pouvons l'entendre sans le défigurer ni le mutiler, porté sur la plus haute cime, confondu avec son objet infini : « Amour, amour ». La vie contemplative est la plus sainte : ceux qui ont entendu le dernier carême du Père Janvier, — bien peu d'entre eux sans doute en franchirent le seuil — mais tous ont pu voir, n'ont pas pu ne pas voir, s'entr'ouvrir, poussés par sa voix, les portes d'or du jardin de délices.

★★★

Le Théâtre : l'École du silence.

Une femme, ni très vieille, ni très jeune, vit dans une petite ville des Vosges, où son mari dirige une industrie. C'est un ménage normal, déjà ancien, fondé solidement sur des sentiments réguliers et sûrs, que consolide encore la communauté des intérêts. Le type même du ménage résistant, construit pour que deux êtres puissent accomplir côte à côte, à son abri, la traversée de la vie. La femme est honnête, bien élevée. Elle n'a pas d'idées fausses. L'école naturaliste nous eût fait voir ici un exemple de la banalité et de la platitude. Un tel ménage lui eût semblé défendu par la nature contre les catastrophes

qui soufflent de l'intérieur. Le destin peut s'abattre sur lui, comme sur tous les ménages. Mais ce sera nécessairement sous la forme du malheur matériel. L'homme peut être ruiné, la femme écrasée. Pour agiter cette mer calme, il faudra quelque grand événement.

Dans la pièce moderne, il n'y a pas de grand événement. Il n'y a qu'un tout petit fait, en apparence insignifiant. Rien ne ressemble moins à une catastrophe. L'épouse apprend qu'un homme, qu'elle a connu jadis et qui lui a vaguement fait la cour, revient d'Amérique après fortune faite. C'est tout. Cette toute petite pierre tombe dans le cœur de la femme et réveille des puissances qui sommeillaient dans les profondeurs. Chez toutes les femmes, il y a ainsi des zones inconnues où dorment des chimères. Le sentiment, l'imagination sont si forts en elles que, s'ils n'ont pas d'emploi, s'ils ne sont pas dépensés, rusés chaque jour par petite dose, ils s'amassent sans même qu'on s'en rende compte.

Depuis des années, cette femme vivait sans rêver, sur un coin de terre toujours pareil. D'un bond, l'imagination construit et embrasse toute une vie où des sentiments extraordinaires eussent pris l'élan au milieu de paysages prodigieux. Le voyageur qui revient a dû connaître une telle vie et, s'il revient, c'est pour chercher la femme qu'il a aimée jadis, qu'il n'a jamais oubliée, qu'il va entraîner, emporter vers ce pays où tout est exaltation, splendeur et mystère. En quelques instants cette honnête femme, que les sens ne troublent point, compose un fantôme dont elle devient la proie. A l'ordinaire, ces amours de tête, qui sont tout romanesque et tout imagination, naissent d'un coup et se développent lentement. Cette femme, qui a longtemps attendu, va d'un bond à l'extrême. Elle oublie tout, réalité et devoir. Elle part pour Nancy, la ville voisine, où elle verra celui qui, elle en est sûre, revient pour elle, les mains pleines de la poésie des lointains et des rêves.

Et puis, au dernier acte, elle rentre à la maison conjugale après une absence si courte que son mari n'a eu le temps de s'apercevoir de rien. Elle a vu à Nancy le voyageur que nous, spectateurs, ne voyons pas. C'est un homme comme tous les autres. Aucune poésie n'est sur lui, au contraire. Non seulement il n'est point revenu pour chercher une femme inoubliée et longuement adorée, mais il ne sait parler que de ses affaires et de conserves de lard fumé. Impossible de conserver une illusion ni de laisser courir le moindre rêve. Comme elle était née, la bulle irisée crève et se dissipe. Le mari, si connu qu'on finissait par ne plus le voir, reprend la place de celui que l'absence parait de prestiges et la femme se réveille au foyer, après l'ivresse d'une courte crise, ne gardant, peut-être, au fond de son cœur, que le regret de n'avoir fait qu'un rêve. Et telle est *l'Invitation au voyage*, par M. Jean-Jacques Bernard.

*
* *

Sur une terrasse en fleur, devant un lac italien, repose une femme, à cet âge si émouvant où les dernières chances d'être aimée vont s'évanouir. Un très jeune homme l'aborde avec timidité, engage maladroitement la conversation, montre à tout instant par sa gaucherie qu'il est troublé et visiblement amoureux. Elle ne s'étonne ni ne se fâche. Au contraire, il est sensible qu'elle prend plaisir à cet hommage, car elle ne doute pas que l'hommage s'adresse à elle. Tout l'autorise à le croire en effet. Avec une douce lenteur, elle se laisse glisser aux confidences vaguement attendries. Honnête, d'ailleurs, elle ne passe pas les limites, elle est seulement sur le point de laisser voir qu'elle prend au jeu plus d'agrément qu'il ne faut, quand survient sa fille et, au coup d'œil qu'échangent les deux jeunes gens, elle comprend. Ce n'est pas d'elle que ce jeune homme est épris, c'est de sa fille. Les amoureux tombent à ses pieds et demandent qu'on les marie. Le jeune homme est charmant, il est aimé, rien au monde, aucune raison ne justifierait un refus. Elle accepte. Seulement, elle regarde avec mélancolie son visage dans un miroir.

A l'acte suivant, les amoureux sont mariés depuis plusieurs mois. La jeune femme, qui est près d'être mère, s'inquiète parce qu'une autre femme tourne autour de son mari. Elle prie sa mère d'intervenir, et celle-ci s'y prend d'une façon étrange. Gênée, hésitante, elle semble prendre, contre sa fille, le parti de son gendre, qu'elle excuse et qu'elle encourage presque, au moins par sa maladresse, à revoir la femme dont sa fille est jalouse. Si bien qu'au troisième acte, le jeune mari a succombé et la fille accourt chez sa mère, outragée, le cœur brisé. La mère lui ouvre ses bras, s'élance comme pour la reconquérir, lui jure qu'elle l'emmènera loin de Paris, et qu'elle lui fera oublier l'infidèle. La délaissée, prostrée, se laisse faire comme une bête blessée. Mais le mari, qui a compris sa sottise, accourt pour implorer le pardon de sa faute. Aussitôt, double réaction : dans un cri, la fille a déjà pardonné, tandis que la mère a voulu faire chasser celui qui revient. « Oh ! s'écrie la plus jeune, comme tu le hais ! » L'autre laisse échapper un cri renouvelé des héroïnes raciniennes : « Moi, le haïr ! » C'est tout. Les deux femmes, d'un regard, mesurent l'abîme et s'en vont, chacune de son côté : la jeune épouse avec son mari et la mère coupable au loin, seule, sans rien dire. Et c'est *le Printemps des autres*, par M. Jean-Jacques Bernard.

Nous avons déjà loué cet auteur à l'occasion de ses premières pièces, *la Maison en flammes*, *le Feu qui reprend mal*, et, surtout, *Martine*. Il faut renouveler l'éloge. Et d'abord, un trait qu'il serait nécessaire de marquer en tout état de cause et qui prend, du fait des origines de M. Bernard, une signification particulière : ce théâtre est toujours honnête.

L'héroïne de *l'Invitation au voyage* revient à son foyer. Sans doute, si le voyageur était tel qu'elle l'imagine, elle commettrait une folie. Mais il est vrai que des femmes, dans la vie, commettent des folies. Le tout est de ne pas les encourager en peignant ces folies de faux prestiges. M. Bernard, précisément, leur montre que le réel vaut rarement le rêve.

L'héroïne du *Printemps des autres* se trouve engagée, du fait d'une méprise initiale, à nourrir malgré elle un des sentiments les plus coupables qui puissent assaillir une âme humaine. Mais elle sait qu'elle est coupable, et, non seulement elle ne succombe point, mais elle fuit sans trahir son secret autrement que par ces mouvements instinctifs, involontaires, dont le cœur humain n'est point maître.

Deuxième trait, ce théâtre ne connaît d'autre intérêt que celui qui naît du ressort intérieur. Les événements sont en nombre infime et choisis aussi menus que possible. Le jeune mari du *Printemps des autres* trahit une fois sa femme, c'est tout ce qui arrive de plus grave en ces deux pièces. Faute d'un instant, aussitôt effacée par un pardon, et dont la gravité était cependant nécessaire pour amener une réaction forte. Il fallait que le secret échappât à la mère coupable, qui se le cachait à elle-même. Il fallait qu'un événement un peu sérieux la dressât. Le reste du temps, il ne se passe rien en dehors des jeux pu cœur. Une méprise dans *l'Invitation au voyage*, une méprise dans *le Printemps des autres*, la révélation des sentiments qui en découlent, puis la rentrée dans l'ordre, et rien de plus.

Troisième trait, une volonté de ne jamais élever le ton, de ne jamais forcer la ligne, de ne jamais abattre le jeu, parler fort ni même parler haut. Boileau disait : *Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.* M. Bernard pourrait dire, à supposer qu'il écrivît un *Art poétique* à son tour : ce qu'on ne doit point dire, qu'un geste le révèle.

On a parlé, et rien n'était plus légitime, car c'était M. Bernard qui en parlait le tout premier, de l'école du silence. Nous voici au centre, ou nous y serons dès que nous aurons dissipé d'un mot un malentendu : il ne s'agit pas de ces silences qui coupent le jeu des acteurs ; il ne s'agit pas de se taire entre les mots, il s'agit de ne pas dire certains mots, de ne jamais exprimer violemment les sentiments, ni même de ne jamais les exprimer tout court, à tout le moins de ne jamais les expliquer ni les exposer, mais de les laisser se révéler comme involontairement.

Nous aurons à peine besoin de dire que M. Bernard excelle à ce jeu. Nul aujourd'hui n'est plus capable de conduire un marivaudage un peu triste, au cours d'un dialogue dont les qualités seront la discrétion, la délicatesse, la finesse, la pénétration, la profondeur. Comme il arrive toujours, M. Bernard a érigé en système ses propres qualités, ou érigé le système qui lui permet de développer au mieux ses qualités.

C'est ainsi qu'il a pris le premier rang d'abord, puis, nettement la tête, d'un mouvement de réaction contre les écoles qui parlent trop haut sur la scène. Combien de fois n'avons-nous pas dû dénoncer ces sentiments dont on nous rebat les oreilles au théâtre. Ils sont faux, disions-nous, par leur outrance. Il est très rare que les hommes crient si fort. L'amour, en particulier, s'exprime rarement avec cet excès perpétuel qui le fait ressembler à la rage. Il y a une infinité de nuances, qui conduisent de la force à la douceur, de la folie sanguinaire à l'amour sage, tendre, pur, souvent plus fort que l'autre, presque toujours plus durable et toujours plus fécond.

Il est maintenant aisé de situer M. J.-J. Bernard. Il est très clair qu'il a voulu recomposer une sorte de classicisme nouveau. Comme il arrive toujours quand on fait les choses par système et par volonté, il risque de passer la limite. Il risque d'abord d'exagérer la discrétion au détriment de l'intérêt, car le silence peut vite mener au malentendu et, faute de parler, dit la sagesse populaire, on meurt sans confession. Il risque ensuite d'amincir à l'extrême sa manière dramatique et, là encore, de diminuer ses chances d'intéresser ou d'émouvoir le grand public. Il risque enfin de rétrécir et d'appauvrir le champ de son exploitation, si l'on peut dire. Son système qui, probablement, se confond ici encore avec une disposition naturelle, le conduit déjà à ne s'attacher qu'à des personnages féminins, à l'exclusion des hommes qui, eux, tranchent, agissent, et savent généralement pourquoi. S'il lui restait toute la gamme des sentiments féminins, il aurait encore de l'ouvrage. Mais on peut craindre qu'il en vienne, par une pente naturelle, à tourner trop souvent autour des sentiments exceptionnels ou inavouables. Son système l'y invite. On ne comprendrait guère que ses héros se refusassent de parti pris à déclarer en clair les sentiments courants, avouables, normaux, tandis que, si leurs sentiments sont peu courants, peu avouables, peu normaux, la discrétion devient un mérite, en même temps que la difficulté est facilement esquivée. C'est une tentation. Nous ne disons pas que M. Bernard y tombera ni qu'il répétera longtemps *le Printemps des autres*. Nous la signalons simplement.

Nous ne présentons d'ailleurs ces remarques que par sympathie. Ce jeune auteur a de grands dons, et ses pièces, si leur discrétion et leur finesse les empêchent de toucher le grand public, sont dignes de retenir l'attention des délicats et des amateurs d'âmes. C'est beaucoup.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Le rapport des experts. — *Le 3 avril, la Chambre française, par 408 voix contre 151, vote la confiance à M. Poincaré qui, dans la déclaration ministérielle, affirme que la France ne se contentera pas des promesses de l'Allemagne, mais qu'elle exigera un contrôle et des garanties pour les paiements.*

Le 9, les conclusions des experts sont remises à la Commission des réparations. Le projet tend à stabiliser la monnaie allemande et à équilibrer les finances du Reich. Il fixe les annuités estimées possibles, à condition qu'un moratorium partiel soit instauré dans les premières années et que l'unité et la liberté intérieure soient rendues à l'économie allemande.

Le 1er avril, le tribunal de Munich acquitte Ludendorff, accusé de complot contre la sûreté de l'Etat. Le fameux Hitler, coaccusé de Ludendorff, n'est condamné qu'à quelques semaines de forteresse.

Le 1er avril également, l'ambassadeur allemand à Paris remet la réponse de son gouvernement à la note de la Conférence des ambassadeurs concernant la reprise du contrôle militaire. Le gouvernement allemand reconnaît que certaines mesures d'ordre secondaire restent à prendre pour compléter le désarmement, mais déclare que ces mesures ne justifient pas une prolongation du contrôle militaire.

La Commission des réparations accepte le rapport des experts, comme base de discussion (11 avril).

Le gouvernement du Reich en fait autant (15 avril).

Les accords avec la M. I. C. U. M., qui expiraient le 15 avril, sont renouvelés pour deux mois (14 avril).

France. — *Visite des souverains roumains à Paris (10-13 avril).*

La session parlementaire est close. La Chambre s'ajourne au 1er juin (13 avril).

Italie. — *Les élections générales du 6 avril sont un triomphe pour M. Mussolini.*

Allemagne. — *Mort d'Hugo Stinnes (10 avril).*

Grèce. — *Le plébiscite a lieu le 13 avril. Il est favorable à la République. La loi martiale est proclamée.*

Angleterre et Russie. — *Une conférence anglo-russe s'ouvre à Londres le 14 avril.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30762.